

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION,

PAR M. D. FRAYSSINOUS,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS, PREMIER AUMÔNIER DU ROI.

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.
Dans les choses nécessaires unité, dans les douteuses liberté, dans toutes charité.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
DE L'IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET CIE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

M DCCC XXV.

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME.

LA RELIGION CHRÉTIENNE

PROUVÉE PAR LES MERVEILLES

DE SON ÉTABLISSEMENT;

DISCOURS PRÊCHÉ DEVANT LE ROI, LE JOUR DE LA PENTECÔTE DE L'ANNÉE 1817.

Accipietis virtutem Spiritûs sancti supervenientis in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæâ et Samariâ, et usque ad ultimum terræ. Act. Apost. c. 1, ℣. 8.

Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.

SIRE,

Lorsque Jésus-Christ parut sur la terre, il y a dix-huit siècles, toutes les nations, soit policées, soit barbares, à l'exception d'une

seule, celle des Juifs, étoient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. La religion païenne n'étoit, il est vrai, qu'un amas de grossières erreurs, qui ne pouvoit soutenir les regards d'une raison éclairée; mais néanmoins elle avoit pour elle tout ce qui étoit capable de lui assurer, ce semble, à jamais les affections et les hommages des peuples. Profondément enracinée par l'habitude, soutenue de tout le poids de l'antiquité, appuyée de toute l'autorité des lois, embellie de toute la pompe des fêtes, des charmes de la poésie, des jeux et des plaisirs du théâtre, défendue par le zèle intéressé des pontifes et des prêtres des faux dieux, combien l'idolâtrie étoit-elle encore agréable et chère à cette nature foible et corrompue, dont elle flattoit tous les penchans! C'est pourtant au milieu de ce chaos de superstitions et de vices, que Jésus-Christ envoie ses disciples porter la lumière; c'est devant ces nations égarées dans les voies du mensonge et de l'iniquité, que les apôtres doivent rendre témoignage à la sainteté, à la doctrine, aux merveilles de leur divin Maître: *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ.* Quel des-

sein que celui de changer la religion, les mœurs, les habitudes, les usages du monde païen, et cela par la prédication de quelques hommes obscurs qui n'ont reçu en partage que l'ignorance et la grossièreté! quelle force dans les obstacles! quelle foiblesse dans les moyens! quelle apparente impossibilité de tout succès! et, si l'entreprise réussit, quelle merveille!

Que la religion se soit établie au milieu des nations païennes avec la plus étonnante rapidité; que, même avant la conversion de Constantin, elle eût fait des progrès immenses parmi les peuples divers alors connus, et en particulier au milieu des provinces de l'empire romain, c'est un fait qui nous est garanti par les monumens les plus irrécusables, soit de l'antiquité profane, soit de l'antiquité chrétienne; aussi tous les apologistes de la religion qui ont paru dans les premiers siècles ont supposé cette merveilleuse propagation de l'Evangile comme un fait éclatant, notoire, que personne ne contestoit, pour faire sentir que ses triomphes si rapides sur les esprits et sur les cœurs des peuples païens, déce-

loient dans elle une force toute divine. Non, on ne sauroit voir dans la fondation du christianisme une de ces révolutions amenées par les passions humaines, et qui changent de temps en temps la face des peuples.

Dans ce jour anniversaire de la naissance de l'Église chrétienne, faisons voir que Dieu seul a pu la fonder, et qu'il n'est rien de plus frivole que les explications données par les incrédules de son établissement. Implorons avant tout l'esprit de lumière et de vérité par l'entremise de celle qui en reçut la plénitude. *Ave, Maria.*

Oui, mes frères, le spectacle le plus étonnant que présente l'histoire du genre humain depuis son origine, c'est celui de la religion chrétienne, luttant dans sa naissance contre toutes les erreurs et tous les vices ensemble, dissipant par sa lumière les ténèbres du paganisme, faisant germer les vertus les plus pures au sein même de la corruption la plus profonde, se jouant de la subtilité des sophistes comme de l'ignorance de la multitude, pénétrant par les seules armes de la persuasion chez les nations les

plus barbares comme les plus policées, étendant son empire de toutes parts, malgré les résistances de tous les préjugés et de toutes les passions déchaînés contre elle, jusqu'à ce qu'enfin, après trois cents ans de combats et de victoires, elle aille s'asseoir triomphante avec Constantin sur le trône des maîtres du monde. Mais par quelle cause s'est opéré ce merveilleux changement? A ce sujet, nous adresserons aux incrédules un raisonnement dont le fond appartient à saint Augustin. Voulez-vous que la religion se soit établie par le secours des miracles racontés dans nos livres saints et dans les premiers monumens de l'antiquité chrétienne, ou bien voulez-vous qu'elle se soit établie sans le secours de ces miracles? choisissez. Si ces miracles ont été réellement opérés par Jésus-Christ, par ses apôtres et leurs premiers disciples, qu'hésitez-vous donc à tomber aux pieds d'une religion que vous voyez marquée d'un sceau tout divin? Direz-vous que ces miracles ne sont que des fables? Certes vous ébranlez par cela seul tous les fondemens de l'histoire; vous vous condamnez à ne rien croire des récits histo-

riques de l'antiquité, car où trouverez-vous des faits mieux attestés que ceux de Jésus-Christ et de ses disciples? Mais je vous accorde pour un moment ce que vous voulez; et, si la religion s'est établie sans le secours des miracles, vous allez être forcés de convenir que son établissement seul est le plus grand de tous les miracles. De quelque côté que j'envisage la religion, soit que je la considère dans la personne de ceux qui l'ont annoncée les premiers, soit que je la considère dans la doctrine qu'elle enseigne, soit que je la considère dans l'époque où elle a paru, je trouve que dès l'origine elle avoit tout contre elle, qu'elle n'avoit rien pour elle; en sorte qu'elle auroit dû succomber et périr, si elle n'avoit été soutenue par une main toute divine.

Je dis d'abord que la religion chrétienne avoit contre elle ses propres fondateurs. Jésus-Christ a formé le dessein de réformer le monde païen par ses disciples; mais où ira-t-il prendre les ambassadeurs qu'il doit députer vers les peuples et les rois? ira-t-il les choisir dans le sénat de Rome ou dans l'aréopage, dans le portique ou le lycée,

ou parmi les princes de la synagogue? Il semble que, pour une entreprise aussi extraordinaire, il faudroit des hommes à qui une naissance illustre, une éducation distinguée, les lumières, les talens oratoires, l'expérience des affaires, pussent donner un grand empire sur l'esprit des peuples. On aime à voir une doctrine annoncée par des hommes d'un ordre supérieur; elle peut se répandre à l'abri d'un grand nom; une haute réputation de talent, de savoir, peut imposer à la multitude et même aux sages; mais l'ignorance du docteur décrie sa doctrine, et l'on rougit de se faire les disciples d'un maître qu'on méprise. Eh bien! les envoyés de Jésus ne sont ni des docteurs juifs, ni des philosophes habiles, ni des orateurs polis, ni des savans versés dans les secrets de la politique : ce sont des hommes sans lettres, sans éducation, sans crédit, sans richesses, sans puissance, sans aucun de ces avantages qui séduisent et entraînent les esprits. Nous, chrétiens, nous voyons les apôtres à travers dix-huit siècles de vénération et d'hommages rendus à leur mémoire; nous croyons qu'ils étoient revêtus d'une puis-

sance surnaturelle pour établir l'Evangile : mais les incrédules ne reconnoissent dans les apôtres aucun don miraculeux ; dès-lors il faut les voir dépouillés de cet éclat et de cette gloire toute céleste qui, suivant nous, imprimoit à leur ministère le sceau même de la Divinité. Or que sont-ils, quand on les réduit à leurs qualités naturelles? ce sont des hommes très-communs, dont plusieurs, pêcheurs de profession, ne connoissent que leur barque et leurs filets, grossiers, ignorans, comme ceux qui habitent les bords de nos fleuves, moins adroits peut-être et moins rusés. Voilà pourtant ceux qui ont entrepris la conquête du monde, la réforme des peuples païens, et commencent avec le succès le plus éclatant cette révolution morale et religieuse qui s'est perpétuée d'âge en âge, de nation en nation, et continue encore tous les jours. Avouons de bonne foi qu'il y a ici quelque chose de bien opposé à toutes les idées humaines.

Et qu'on ne cherche pas à se faire illusion par des parallèles faux ou ridicules. Ainsi, que des factieux, sortis de la lie même du peuple, réussissent à exciter une émeute,

à former une bande séditieuse, une sorte de secte passagère, libertine ou féroce, cela peut être; mais ce succès éphémère, fruit manifeste de la violence, de la volupté, de toutes les passions, qu'a-t-il de commun avec la conversion du monde païen, de tant de cités et de peuples, opposés de mœurs, d'intérêts et de langage; conversion opérée par des hommes qui, loin de flatter les passions, les combattent, et qui, loin d'user de violence, ne respirent que paix et douceur? Ainsi encore, que Mahomet, tenant d'une main la coupe du plaisir, et de l'autre le glaive homicide pour abattre ce qu'il ne peut séduire, fonde en des contrées vouées à l'ignorance une religion informe, grossière, voluptueuse, ce n'est là qu'un événement produit par des causes humaines, et l'empire du faux philosophe de la Mecque est seulement une preuve frappante de ce que peut le génie aidé de la ruse, des passions et de la force des armes. Mais, comme l'a très-bien fait observer Pascal, en répondant à une objection qu'on n'a pas eu honte de reproduire cent fois depuis, « Jésus-» Christ et Mahomet ont pris des voies et des

...

» moyens si opposés, que, puisque Mahomet
» a réussi, Jésus-Christ auroit dû échouer,
» et le christianisme périr, s'il n'avoit été
» soutenu par une force toute divine. »

Le christianisme naissant avoit donc contre lui ses propres fondateurs; c'étoient des hommes ignorans, méprisables en apparence, que devoit repousser naturellement un monde superbe et dédaigneux.

J'ai dit en second lieu qu'il avoit contre lui sa propre doctrine. Aujourd'hui que, d'après les impressions de l'enfance, de l'éducation et des habitudes, nous sommes familiarisés avec la doctrine chrétienne, avec ses mystères, avec sa morale et ses pratiques, et que nous la voyons entourée des hommages de tant de siècles et de tant de nations, nous ne pouvons bien sentir combien elle dut paroître révoltante dans son origine; il faut se transporter par la pensée à cette époque où, pour la première fois, elle fut annoncée aux hommes. La religion se présente à eux avec des dogmes incompréhensibles, qui choquent une raison fière et curieuse, s'éloignent de toutes les idées universellement reçues, heurtent de front les croyances

et les préjugés les plus fortement enracinés sur la terre entière. Les Juifs sont dans l'attente d'un messie puissant et magnifique; la pompe de leurs oracles sembloit justifier leurs espérances ambitieuses, et voilà que, contre leurs désirs, on leur annonce un messie pauvre, crucifié, mis à mort par le conseil suprême de la nation, par les prêtres et les docteurs de la loi; pour eux quelle doctrine!

Mais combien dut-elle paroître plus révoltante encore aux païens! leur religion est commode, riante, voluptueuse; c'est celle de leurs pères, de leur patrie, de leur enfance, des magistrats, de l'autorité publique, du monde entier; et voilà que quelques inconnus veulent détruire tous les objets de leur culte et de leurs adorations, renverser leurs autels, abolir leurs fêtes et leurs solennités, les arracher à leurs habitudes, à leurs antiques croyances, qui ont pour eux tant de charmes; et cela pourquoi? pour leur faire recevoir une religion de privations et de souffrances, qui les expose à la perte de leur liberté, de leurs biens et de leur vie, et pour leur faire adorer un personnage mis

à mort dans la Judée : quoi de plus révoltant à leurs yeux? et quelle est donc cette force invincible qui a pu triompher chez les païens de toutes les résistances de la nature? Le monde idolâtre est en possession de vivre au gré de ses désirs; ses passions sont ses dieux, les penchans les plus déréglés de la nature, et les vices qu'ils inspirent, ne sont pour les païens que des douceurs innocentes, et voilà que des réformateurs sans autorité viennent leur demander le sacrifice des objets de leurs plus chères affections, prétendent régler en tout leurs discours, leurs actions, et jusqu'à leurs pensées : avec quelle violence le cœur devoit-il se soulever naturellement contre un joug si accablant, si intolérable à sa foiblesse!

Etre modeste jusqu'à l'humilité, charitable jusqu'à aimer ses ennemis, doux jusqu'à pardonner les injures, patient jusqu'à éviter le murmure, détaché jusqu'à préférer l'indigence à l'injustice, chaste jusqu'à condamner la pensée réfléchie, fidèle à la loi jusqu'à mourir pour elle, ce sont là des vertus que le paganisme connoissoit peu en théorie, bien moins encore dans la pratique,

que les sages ne savoient pas inspirer, et que l'Evangile fit éclore au sein des cités même les plus dépravées de l'empire romain, dans les régions les plus incultes comme les plus polies, et qu'il rendit communes et populaires. Non, dans ces temps de l'antiquité chrétienne, qu'on ne cherche pas les disciples de l'Evangile, ni dans les fêtes bruyantes et licencieuses de Bacchus, ni dans les temples et les bosquets consacrés à la volupté, ni dans ces cirques où coule à grands flots le sang humain pour le plaisir d'un peuple barbare, ni dans ces théâtres où l'on célèbre l'amour profane et les passions criminelles : les idolâtres convertis à l'Evangile semblent avoir changé de nature, ce sont des hommes nouveaux. Comment le monde païen, s'éveillant de la longue ivresse des passions et des plaisirs, a-t-il été assez docile pour subir et porter le joug des maximes chrétiennes? C'est ici le cas de dire avec Bossuet: « La croix a triomphé des cœurs, » et j'estime plus glorieux d'avoir remporté » une si belle victoire que d'avoir troublé » l'ordre de tout l'univers, parce que je ne » vois rien dans tout l'univers de plus indé-

» cile, ni de plus fier, ni de plus indompta-
» ble que le cœur de l'homme. »

La religion avoit donc contre elle sa propre doctrine; humiliante pour l'esprit, révoltante pour le cœur, elle devoit naturellement être repoussée par l'orgueil et la sensualité.

J'ai dit en troisième lieu qu'elle avoit contre elle l'époque même où elle parut sur la terre. Si le christianisme avoit été annoncé dans des temps d'ignorance et de barbarie, les incrédules n'auroient pas manqué de se prévaloir de cette circonstance pour expliquer son établissement et ses vastes conquêtes au milieu du paganisme; mais on sait qu'il parut dans le siècle d'Auguste, à une époque où les lumières éclairoient l'Europe et l'Asie : jamais le goût des sciences, des lettres et des arts, n'avoit été plus universellement répandu. Or que n'avoit pas à craindre la religion? quels combats n'eut-elle pas en effet à soutenir de la part de cette multitude de philosophes, de rhéteurs et de beaux esprits, dispersés dans toutes les contrées d'Orient et d'Occident? Si, après dix-huit siècles de gloire et de triomphe, qui de-

voient, ce semble, la mettre à l'abri de toute insulte, on a vu de nos jours des légions de sophistes s'armer et se soulever contre la religion chrétienne, quels efforts ne durent pas faire contre elle dans sa naissance ce qu'il y avoit d'esprits plus subtils, plus orgueilleux, plus esclaves de leurs passions?

Pour nous persuader que les temps de sa naissance lui étoient favorables, on a imaginé de dire que l'idolâtrie étoit dans la décadence, que les peuples avoient une secrète disposition à l'abandonner, et que les philosophes en étoient plus que jamais désabusés. Il y a dans cette observation quelque chose de bien irréfléchi, de bien chimérique, de bien démenti par l'histoire. On dit que le paganisme étoit sur son déclin; mais l'histoire atteste que, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, tous les empereurs romains sans exception professèrent l'idolâtrie, et la défendirent comme la religion publique de l'Etat; que, pendant ces trois siècles entiers, les chrétiens furent persécutés précisément à cause de leur aversion pour le paganisme; que, pendant ces

trois siècles, ils furent poursuivis comme des impies, accusés d'irriter les dieux en désertant leurs autels, et d'attirer ainsi sur l'Empire les fléaux qui le désoloient. On dit que les philosophes étoient désabusés de l'idolâtrie; sans doute ils n'y croyoient pas comme la multitude, mais ils avoient pour maxime de respecter les cultes établis, et de ne pas toucher aux superstitions populaires, qu'ils fussent désabusés ou non; les uns faisoient un mélange bizarre de judaïsme, de christianisme et de fables païennes; les autres, tels que les Celse, les Julien, les Porphyre, les Hiéroclés, épuisèrent contre le christianisme tout ce qu'ils avoient de science et d'esprit. Après son apostasie, quels efforts ne fit pas Julien pour anéantir la religion du Christ, et relever celle des dieux du paganisme? et ne sait-on pas combien il trouva de sophistes, qui, loin de se montrer désabusés, secondèrent de tout leur pouvoir son entreprise?

D'ailleurs il faut bien le remarquer, et cette remarque est décisive : autre chose étoit pour les philosophes de reconnoître la vanité des idoles et des croyances populai-

res, autre chose étoit d'embrasser le christianisme. Après le règne d'Auguste, il y eut dans les mœurs une mollesse, dans les ames une dégradation, dans les écoles de philosophie un esprit d'orgueil, d'impiété, d'épicuréisme, qui étoient bien loin d'être favorables à la simplicité, à la sainteté, à la sévérité de la doctrine évangélique; le philosophe pouvoit ne pas être idolâtre, sans pour cela devenir chrétien. Souvent le sauvage est moins éloigné de l'Évangile que le bel esprit indifférent; la simplicité de l'ignorant est bien plus accessible à la vérité, que l'orgueil du sophiste; et quand la corruption du bel esprit se trouve fortifiée par celle du cœur, quel obstacle à la foi de ces hautes vérités qui captivent la raison, et qui ne font grâce à aucune passion! Oui, de l'idolâtrie qu'on ne professe pas aussi grossièrement que le vulgaire, au christianisme que l'on embrasse, que l'on pratique jusqu'à mourir pour lui, l'intervalle est immense; et cet intervalle, que les sages même, que les magistrats, que les riches et les heureux du siècle l'aient franchi à la voix de quelques Juifs obscurs et méprisés, voilà ce qui

étonne, voilà ce qu'on n'expliquera jamais par des causes purement humaines.

Disons donc que la religion chrétienne ne trouva, ni dans les lumières de ses fondateurs, ni dans les attraits de sa doctrine, ni dans les circonstances du temps de son origine, le moyen de s'établir; elle n'eut pour elle rien de ce qui fait réussir les entreprises humaines; au contraire, préjugés de l'esprit, passions du cœur, force des habitudes, autorité de l'exemple, politique des gouvernemens, tout étoit contre elle. Comment a-t-elle donc pu s'établir? il falloit ici ou des miracles ou une opération secrète dans les ames de la part de celui qui s'appelle dans nos livres saints le *Père des lumières* comme *le Dieu des vertus*. L'Évangile a triomphé du monde païen, et ce triomphe seul est le monument éternel de sa divinité.

Mais, pour vous en convaincre de plus en plus, montrons combien sont frivoles les explications que donnent les incrédules de son établissement.

Les incrédules n'ont rien oublié pour obscurcir la gloire qui revient au christia-

nisme de son établissement merveilleux. Déjà nous sommes allés au devant de quelques-unes de leurs frivoles observations; mais il importe au triomphe de l'Évangile de discuter encore davantage les explications que prétendent donner les incrédules de son étonnante propagation. Ils nous disent sérieusement que l'Evangile, par sa nouveauté seule, dut exciter vivement la curiosité publique et se faire des partisans; qu'un enthousiasme irréfléchi, s'étant emparé d'abord de quelques esprits plus exaltés, se répandit bientôt de toutes parts; qu'une fois la secte des chrétiens établie dans quelques lieux, elle dut ses accroissemens rapides au fanatisme et ses vertus à l'esprit de parti : et que ne pouvoient pas d'ailleurs sur les hommes les menaces terribles et les promesses magnifiques de la vie future dont la prédication de l'Évangile étoit accompagnée? Tel est le langage de l'incrédulité; vaine ressource pour expliquer ce qui est inexplicable par des causes humaines. Reprenons.

Je n'ignore pas que la nouveauté a par elle-même des attraits; mais je sais aussi

qu'une doctrine, quoique nouvelle, ne fait aisément des prosélytes qu'autant qu'elle s'allie avec les goûts, les inclinations de ceux à qui elle est annoncée : le cœur se persuade volontiers ce qu'il aime ; mais il se roidit contre des maximes qui le contrarient. Voulez-vous entraîner la multitude ? flattez ses penchans. Voulez-vous l'aliéner ? combattez ses vices. Le mensonge n'est agréable qu'autant qu'il flatte ; on peut bien dans certains momens être épris des beautés d'une morale pure, mais on l'aime dans la spéculation ; on est bien tenté de la repousser dans la pratique ; on la veut pour les autres bien plus que pour soi-même. On peut être crédule pour des choses indifférentes qui n'imposent aucun devoir ; mais les maximes qui commandent des sacrifices pénibles trouvent toujours dans le cœur une résistance secrète. Que les hommes avides de nouveautés se laissent prendre à celles qui sont flatteuses et commodes, qui promettent la licence et l'impunité, c'est là une chose naturelle et très-ordinaire ; mais que sans motifs, sans examen, malgré tous les préjugés et toutes les passions, contre tous

leurs intérêts, ils embrassent une religion qui les oblige à la vertu la plus pure, qui les expose sans cesse à de nouvelles peines, à de nouveaux dangers, c'est là un genre de séduction dont il n'y a pas d'exemple.

On voudroit voir dans la conversion des païens à l'Evangile l'effet de je ne sais quel enthousiasme irréfléchi. Ainsi, suivant les incrédules, à la voix de quelques Juifs, une espèce de délire pieux auroit poussé les païens à quitter une religion aussi douce, aussi commode que le paganisme, pour embrasser une religion qui étoit aussi opposée que le christianisme à tous leurs penchans; et ce délire se seroit emparé, non pas de quelques villes et de quelques bourgades, mais de toutes les provinces de l'empire romain, des peuples civilisés comme des peuples barbares, des contrées les plus opposées de mœurs, de caractère comme de langage; et ce délire auroit agité non-seulement quelques têtes plus exaltées, mais encore les esprits les plus calmes, la vieillesse comme le jeune âge, les magistrats comme le peuple, les savans comme les ignorans; et ce délire ne se seroit pas borné à un petit nom-

bre d'années, mais il auroit duré pendant trois siècles entiers; et ce délire auroit enfin abouti à épurer les mœurs, à détruire des superstitions impures et cruelles, à rendre les hommes plus éclairés et meilleurs, à former de toutes parts des pères plus vertueux, des enfans plus soumis, des époux plus fidèles, des maîtres plus justes, des magistrats plus intègres. On connoît l'hommage que Pline le Jeune, dans sa fameuse lettre à Trajan, a rendu aux vertus des chrétiens de son temps. Certes un délire qui réunit tous ces caractères à la fois, qui régénère ainsi l'espèce humaine, ressemble beaucoup à la plus haute sagesse; et, vous le voyez, le reproche de délire tombe bien moins ici sur les premiers chrétiens que sur leurs accusateurs.

On ose les qualifier de fanatiques; mais les fanatiques ont quelque chose de sombre et de farouche; leur zèle est violent et sanguinaire; la flamme et l'épée sont pour eux des moyens de succès et de conquête; ils méditent des vengeances et des forfaits au nom du ciel, ils les poursuivent et les consomment par conscience et sans remords; voilà le fanatisme, ou bien, quand on pro-

nonce ce mot, on ne s'entend pas soi-même. Or à ces traits de noire fureur comment reconnoître les premiers fidèles, eux qui ne respiroient que paix, que charité, qu'oubli des injures, qui ne savoient que souffrir et mourir en pardonnant à leurs bourreaux? Sans doute ils étoient zélés pour la propagation de la foi; ils ne voyoient pas avec indifférence les erreurs et les vices du paganisme; ils se sentoient prêts à tout sacrifier, même la vie, s'il le falloit, pour conquérir des ames à Jésus-Christ; mais pour étendre son empire, ils ne connoissoient d'autres armes que celles de la persuasion, de la patience et de la prière; ils savoient verser leur sang, mais non celui de leurs ennemis. Voit-on dans leur conduite quelque chose qui ressente l'emportement et la haine? Où sont les païens que, par fanatisme, ils aient immolés à leur religion? où sont les Césars persécuteurs dont ils aient tramé la ruine? où sont les contrées qu'ils aient parcourues le fer à la main, pour établir le règne de l'Évangile? Tout cela est inoui dans les annales des trois premiers siècles de l'Eglise, les seuls dont nous par-

lons en ce moment; et ici encore je ne vois de fanatisme que dans la haine aveugle de leurs détracteurs.

Si l'on ne peut se défendre de quelque sentiment d'admiration pour les vertus des églises naissantes, on voudroit en affoiblir le prix en essayant de les expliquer par l'intérêt qu'avoient les chrétiens à se faire une bonne réputation, à gagner l'estime publique, en un mot, par l'influence de l'esprit de parti; mais, dans la réalité, quoi de plus vague et de plus insignifiant? L'esprit de parti donne l'apparence des vertus, plutôt que des vertus réelles; il peut bien quelquefois réformer les dehors de l'homme, mais il ne change pas le cœur; il y laisse vivre l'orgueil tout entier, ne fait que couvrir les passions d'un masque qu'elles jettent bien souvent pour se montrer à découvert et dans tous leurs excès; l'esprit de parti peut inspirer quelques actions d'éclat, quelques sacrifices d'ostentation; mais la fidélité constante aux devoirs les plus obscurs, cette suite d'actions simples et modestes de tous les jours et de tous les momens, il n'y a qu'une religion sincère qui les fasse pratiquer;

quer; l'esprit de parti peut faire des pharisiens, il ne fera pas de Vincent de Paul; enfin l'esprit de parti a beau se déguiser, il reste toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, inquiet, aigre, vindicatif, séditieux; et qui ne sait pas que les chrétiens des églises primitives étoient au contraire les plus doux, les plus charitables, les plus patiens des hommes, les citoyens les plus soumis et les plus fidèles? Disons, pour être vrais, qu'une sainte émulation du bien les animoit sans cesse, qu'ils cherchoient à s'encourager, à s'édifier mutuellement par de bons exemples. Si c'est là ce qu'il plaît d'appeler esprit de parti, eh bien! gloire à cet esprit de parti qui peupla la terre de vertus auparavant inconnues! Nous voudrions bien que, par esprit de parti, nos incrédules se fussent montrés des modèles de modestie, de désintéressement, de soumission aux lois, de respect pour les institutions de leur patrie et de dévoûment au trône; que partout ils eussent formé des disciples, qui, par esprit de parti, marchant sur leurs traces, eussent présenté l'image des plus pures, des plus héroïques vertus : alors du moins, au lieu de

n'être connue que par des fléaux et des ravages, l'incrédulité moderne pourroit se vanter d'avoir fait quelque bien à l'humanité.

Sans doute, quand les païens, à la voix des disciples du Sauveur, entroient en foule dans l'Eglise chrétienne, quand ils s'exposoient à tous les périls, à la haine de leurs proches, à la poursuite des magistrats, à la perte de leurs biens, de leur repos et de leur vie, ils étoient soutenus par l'espoir de recevoir un jour la récompense de tant de généreux sacrifices. Mais je demande d'abord d'où vient que les apôtres et leurs disciples avoient des idées si hautes, si pures, si fermes, si arrêtées sur cette vie future, touchant laquelle les philosophes étoient si vacillans; je demande d'où vient que quelques Juifs obscurs ont eu le pouvoir d'imprimer si profondément cette doctrine dans l'esprit des peuples, même d'un grand nombre de sages, de voluptueux, de riches nourris dans le paganisme. N'est-ce pas une chose admirable que des ignorans se soient élevés au-dessus des plus beaux génies de Rome et d'Athènes?

Maintenant, pour répondre directement

à ceux qui veulent expliquer la propagation de l'Evangile par l'effet que devoit produire sur les esprits l'appareil de ses menaces et de ses promesses, je conviens qu'une fois qu'on est convaincu de la vérité du christianisme, que l'on croit sincèrement à sa doctrine, à ses enseignemens sur la vie future, on peut en être touché, ébranlé; mais ceux qui ne croient pas au christianisme se rient de ses menaces comme de ses promesses, témoins nos incrédules, qui en font l'objet de leur dérision. La première pensée des païens devoit être de se moquer des apôtres et de leur doctrine, et de n'être pas plus touchés de ce qu'ils faisoient craindre ou espérer dans l'avenir, qu'ils ne l'étoient de ce qu'on leur débitoit du bonheur de l'Elysée et des supplices du Ténare. Aussi Tertullien, né païen, disoit après sa conversion à l'Evangile: « Et » nous aussi, nous nous sommes moqués » comme vous de la doctrine chrétienne; » les hommes ne naissent pas chrétiens, ils » le deviennent. » Et nous avons toujours le droit de demander comment les païens le sont devenus. C'est le cas de dire avec

saint Athanase : « Avec leurs ouvrages vo-
» lumineux, les philosophes n'ont pu per-
» suader qu'à un petit nombre de disciples
» leurs dogmes sur l'immortalité de l'ame
» et la manière de bien vivre; et Jésus-
» Christ, avec des paroles communes, avec
» des hommes sans science, a persuadé à
» un grand nombre d'églises par toute la
» terre de mépriser les choses temporelles
» et la mort, pour n'estimer que les éter-
» nelles. »

C'est donc en vain que les ennemis du christianisme cherchent à se dérober à la lumière qui l'environne, et qui décèle aux yeux attentifs sa céleste origine : loin d'être obscurcie par les sophismes de l'incrédulité, elle reste dans tout son éclat, la gloire qui revient à l'Evangile de son merveilleux établissement au milieu des nations païennes; elle doit donc être révérée comme l'ouvrage de Dieu, cette religion, qui depuis quatorze siècles est celle de notre patrie, que Clovis fit asseoir avec lui sur le trône des Francs, que Charlemagne protégea de toute la force de son bras puissant, que saint Louis honora par les plus héroïques vertus, à laquelle tant

de rois ont dû la prospérité de leur règne ou leurs consolations dans l'infortune, et que nous voyons briller aujourd'hui sur le trône et sur les marches du trône avec un éclat tout nouveau. Seroit-elle donc destinée à périr au milieu de nous par notre sacrilége indifférence? Ah! ce n'est pas pour elle qu'il faut concevoir des alarmes, c'est pour nous-mêmes; l'histoire atteste qu'elle a toujours su réparer ses pertes par des conquêtes: c'est un soleil qui ne cesse d'éclairer une région que pour éclairer une région nouvelle; malheur à nous, si nous en faisions la fatale expérience! La religion peut se passer de la France, et la France ne peut se passer d'elle. Mais non, elle ne périra pas; le ciel, qui l'a sauvée par tant de miracles, la sauvera, s'il le faut encore, par des miracles, nouveaux. Les dons de Dieu sont sans repentance, comme parlent nos livres saints. Oui, le Dieu des miséricordes semble nous l'avoir promis pour toujours, lorsqu'il nous rendit les enfans de saint Louis; oui, la religion doit triompher par eux et avec eux. Quel auguste appui ne trouve-t-elle pas dans ce monarque qui ne porte pas vainement le

nom de roi très-chrétien, et qui s'honore d'abaisser devant la croix ses hautes pensées, et d'être, sous les yeux de ses sujets, le premier serviteur de celui par qui règnent les rois? Chrétiens, lorsque de si grands exemples d'attachement à la foi de nos pères nous sont donnés par ce qu'il y a de plus illustre sur la terre, qui de nous ne mettroit son honneur à les imiter? Heureuse la nation qui trouve ses modèles dans ses maîtres, et qui n'a qu'à marcher sur leurs traces pour arriver à la gloire véritable dans le temps comme dans l'éternité!

QUESTIONS
SUR LES MARTYRS.

Si j'écoute un chrétien versé dans l'histoire des premiers âges de l'Eglise et zélé pour la gloire de la religion, il me dira : Quelle rage dans ces empereurs romains, dans ces magistrats, dans ces païens, ennemis acharnés des disciples de l'Evangile! Pendant trois siècles entiers le sang des chrétiens ne cessa de couler; les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien, déploient contre eux tous les supplices de la cruauté la plus raffinée; les croix, les chevalets, la flamme des bûchers, les ongles de fer, la dent des bêtes féroces, tout est mis en usage. Si quelques rescrits favorables de la puissance impériale amènent des intervalles de paix, le feu de la persécution ne semble se ralentir que pour se rallumer avec plus de furie, et trois cents ans de notre histoire ne sont que trois cents ans de persécution. Mais, dans les chrétiens, quel courage et quel héroïsme! La patience

des bourreaux se lasse plutôt que la constance des martyrs. Quelle multitude d'innocentes victimes tombent de toutes parts en bénissant leurs meurtriers! On peut les tourmenter, on ne peut les vaincre; leurs supplices sont un appât qui attire les païens à la religion; le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le fer qui les moissonne en fait germer de nouveaux. Quelle merveille de voir éclater tant de force et de magnanimité, non dans les accès d'une effervescence passagère, mais durant trois siècles; non dans quelques parties du monde, mais dans toutes les provinces de l'empire romain; non dans quelques particuliers, que leur éducation, leurs forces naturelles, leur état, semblent élever au-dessus de la foiblesse du reste des hommes, mais dans une multitude de chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, depuis le guerrier jusqu'au sexe le plus timide! Pourquoi cet héroïsme supérieur à ce que nous présente en ce genre de plus beau l'antiquité païenne? Pour moi, quand je vois tant de courage, uni d'ailleurs à tant de vertus, je crois avoir découvert de

véritables sages, j'applaudis au témoignage que saint Cyprien rendoit aux chrétiens, en disant : « Nous ne sommes pas philosophes » de paroles, mais d'actions; nous ne por» tons pas le manteau de la sagesse, nous la » pratiquons; nous ne disons pas de grandes » choses, mais nous tâchons d'en faire (1). » *Non loquimur magna, sed vivimus.* Je l'avoue, ce spectacle de courage invincible et des vertus les plus pures me ravit d'admiration, je soupçonne ici quelque chose de divin, j'y trouve une force qui ne vient pas de l'homme; et, si les partisans de la superstition pouvoient être marqués à des traits si sublimes, quels seroient donc les caractères des sectateurs de la religion véritable? Ainsi parle un chrétien.

Si maintenant j'écoute sur la même matière un incrédule, il me dira : Les chrétiens font grand bruit de leurs martyrs, comme si toutes les religions n'offroient pas de semblables exemples; le Juif se laisseroit encore égorger pour la loi de Moïse, l'Indien se précipite sous les roues du char qui porte

(1) De Bono patientiæ.

en triomphe ses idoles. Toutes les sectes chrétiennes ne professent pas la vérité, puisqu'elles professent des dogmes opposés, et toutes, depuis les donatistes du cinquième siècle jusqu'aux réformateurs du seizième, peuvent se glorifier d'avoir eu des martyrs. Que ne peut pas l'imagination enflammée par les sentimens religieux? Mais enfin à quoi se réduisent vos persécutions des premiers siècles? Les écrivains ecclésiastiques ont chargé le tableau des plus noires couleurs, et la crédulité répète ce qui a été dénaturé par la prévention et l'esprit de parti. Quel reproche avez-vous à faire aux Trajan, aux Antonin, aux Marc-Aurèle, aux Adrien, aux Alexandre Sévère, et à d'autres empereurs encore? Croit-on que les maîtres de l'Empire n'étoient que des bêtes féroces affamées de carnage? Dioclétien lui-même étoit trop habile dans l'art de règner, pour n'être qu'un monstre de férocité. Les chrétiens étoient rebelles aux lois; plus d'une fois ils en provoquoient la vengeance par leurs insultes contre les dieux et la religion de l'Empire. Odieux au peuple qui demandoit leur sang, plusieurs, si l'on veut, furent

sacrifiés par politique; il n'y a pas là de quoi triompher, et dans tous les cas, s'il faut voir dans le courage des martyrs quelque chose d'extraordinaire, on expliquera tout par ces deux mots, *superstition, fanatisme.* Ainsi ont parlé les philosophes du dix-huitième siècle.

Messieurs, qui faut-il croire, ou du chrétien, ou de l'incrédule que vous venez d'entendre? Discutons le pour et le contre avec la plus sévère impartialité, et ne prononçons qu'après l'examen le plus réfléchi. De quoi s'agit-il? en quoi les deux partis sont-ils d'accord? où commence leur division? Que dans les premiers âges du christianisme il se soit élevé contre lui des persécutions; qu'elles aient coûté la vie à un grand nombre de chrétiens; que ces martyrs aient souffert la mort avec un courage qui étonne, voilà ce dont on convient des deux côtés; mais la durée et la violence des persécutions, mais le nombre, l'innocence des chrétiens immolés, mais la gloire qui peut revenir de leur mort à la religion, voilà ce qui fait l'objet de la controverse; voilà ce qu'il faut éclaircir. Est-il vrai que les persécutions suscitées à

l'Eglise, dans les trois premiers siècles, aient été aussi multipliées, aussi cruelles que les chrétiens le supposent? première question. Que nous apprend l'histoire sur le nombre des martyrs, les causes et les circonstances de leur mort? Seconde question. Quel avantage peuvent tirer de l'histoire des martyrs les apologistes de la religion chrétienne? troisième et dernière question. Tel est le sujet de cette conférence.

Je ne viens pas, Messieurs, fatiguer votre imagination par le récit détaillé des exécutions sanglantes et des cruautés inouies que présentent à chaque page les annales de l'Eglise primitive; mais je dois en dire assez pour établir d'une manière incontestable la longue durée et la barbarie des persécutions, et ce que je dirai fera supposer aisément ce que j'aurai passé sous silence. Que s'il falloit vous en faciliter la croyance, et vous prémunir contre l'invraisemblance de cette suite de scènes cruelles dont le monde chrétien fut le théâtre, je n'aurois qu'à vous rappeler dans quelles circonstances parut la religion chrétienne,

quelles furent ses maximes, et combien étoient sanguinaires alors les mœurs du peuple romain.

L'Empire avoit ses dieux, ses temples, ses sacrifices, sa religion publique; le paganisme étoit appuyé sur les lois, l'autorité des empereurs et des magistrats, la crédulité et les habitudes du peuple, et voilà que les chrétiens viennent professer hautement une religion nouvelle, traiter celle qui est établie de superstition abominable. Leur premier devoir est de fuir les temples des idoles, d'être dans leurs discours et leur conduite en contradiction avec les païens, et d'abhorrer tout ce qui est l'objet de la vénération publique; par cela seul, l'univers païen doit se soulever contre eux. Le philosophe ne voit rien dans ces sectateurs d'un Dieu crucifié qu'une secte extravagante et ridicule, le magistrat que des novateurs dangereux, le peuple que des impies ennemis des dieux, les prêtres des idoles que des rivaux redoutables. Les crimes les plus horribles leur sont imputés; ils n'adorent pas les faux dieux, on les accuse d'être athées; dans leurs assemblées religieuses, ils se don-

nent des marques d'une charité toute fraternelle, on les accuse d'amours incestueux; ils participent au pain eucharistique, on les accuse d'infanticide, et de renouveler le repas de Thyeste. Ce sont là les accusations que furent obligés de repousser Justin, Athénagore, Tertullien, Origène, Minutius Félix. Ces calomnies se répandent, s'accréditent dans toutes les provinces de l'Empire, et une fois établies, enracinées, comment les détruire? Ces préjugés ne dominent pas le peuple seul, ils sont partagés par les hommes les plus instruits et les plus graves. Suétone loue Néron d'avoir condamné au dernier supplice les chrétiens, espèce d'hommes livrés à une superstition nouvelle et malfaisante : *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ*. Tacite, dans ses Annales (1), les peint comme des hommes détestés pour leurs crimes, convaincus d'être haïs du genre humain. Oui, ils sont regardés comme les ennemis irréconciliables des dieux et de l'Etat. Les provinces sont-elles ravagées par quelque fléau, par la peste, la

(1) Livre XV.

famine, les débordemens des fleuves, les chrétiens sont responsables de ces calamités. Dès-lors quelle haine ne devoit-on pas leur porter? est-il étrange que les passions arment contre eux toute leur fureur?

Et quelle n'étoit pas d'ailleurs la férocité du peuple romain! ne devoit-il pas se faire un jeu de répandre à grands flots le sang chrétien, ce peuple dont les fêtes étoient des massacres? Parmi les empereurs romains, en est-il de plus doux et de plus clément que Tite? eh bien! lorsqu'à Césarée de Palestine il fait célébrer l'anniversaire de la naissance de son frère par des jeux publics, plus de deux mille cinq cents personnes perdent la vie, étant ou dévorées par les bêtes, ou consumées par les flammes, ou tuées dans les combats des gladiateurs. Si le même empereur veut célébrer à Bérite la fête de son père Vespasien, son humanité ne l'empêche pas de donner trois mille Juifs à dévorer aux bêtes (1). Avec de tels préjugés contre les chrétiens, avec de telles mœurs dans les Romains, faut-il s'étonner de ce que nous dit

(1) Jos. Ant. lib. VII, cap. xx.

Origène dans une de ses Homélies : « Le
» sénat, le peuple, les empereurs romains,
» ont décidé qu'il n'y auroit pas de chré-
» tiens? »

Mais n'exagérons rien; que l'imagination ne vienne point altérer de ses fausses couleurs la vérité de l'histoire; interrogeons les monumens de l'antiquité profane et sacrée. Dans les cinq premiers siècles, quel écrivain ecclésiastique, apologiste, historien, orateur, théologien, n'a pas dans ses ouvrages rappelé les persécutions, loué le courage des martyrs et les triomphes de l'Eglise? Vivant à différentes époques, placés en diverses contrées dans l'Asie, dans l'Afrique, en Italie, dans les Gaules, tous sont ici d'accord. Dans leurs apologies, que font saint Justin, Tertullien, Athénagore, Origène, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes, Minutius Felix? non-seulement ils établissent la vérité de la religion, mais ils vengent les chrétiens des calomnies atroces de leurs ennemis; ils se plaignent surtout de ce qu'on ne cesse de persécuter des innocens dont tout le crime est leur nom de chrétien. Que disoit saint Cyprien à Démétrien,

proconsul d'Afrique : « Vous dépouillez, » vous incarcérez, vous chargez de chaînes » des innocens; vous les livrez impitoyable- » ment aux bêtes, aux flammes, au fer des » bourreaux; vous affectez de prolonger leurs » supplices; une ingénieuse barbarie invente » de nouvelles tortures. Quelle est donc cette » rage insatiable? d'où peut venir ce liber- » tinage de cruauté qui vous emporte? » *Quæ hæc est insatiabilis carnificinæ rabies, quæ inexplebilis libido sævitiæ?* Quel homme plus savant, plus rapproché des faits, qu'Eusèbe, historien ecclésiastique du quatrième siècle? Eh bien! sur les dix livres qui composent son histoire, il n'en est pas un seul où il ne parle des persécutions allumées sous divers empereurs. Lactance a écrit un livre *De la Mort des persécuteurs;* là il rappelle six empereurs ennemis acharnés de l'Eglise chrétienne, et dont la fin tragique sembloit être un effet de la vengeance céleste. Il décrit plus particulièrement la persécution de Dioclétien, de Maximien et de Galère, la plus longue et la plus cruelle de toutes. Or ce Lactance, dans quel temps a-t-il vécu? au milieu même des fu-

reurs de cette persécution; et qu'étoit-il? un des plus beaux esprits de son siècle, si distingué par ses talens et ses vertus, que l'empereur Constantin l'appela auprès de sa personne, et lui confia l'éducation de son fils. Observons enfin que la conversion de Constantin le Grand fut célébrée précisément comme l'époque de la paix rendue aux églises après les tempêtes dont elles avoient été battues sous les règnes précédens. Messieurs, tous les écrivains ecclésiastiques n'étoient pas des insensés, et n'ont pas sans doute, dans un commun délire, rêvé des persécutions qui n'existoient pas.

Et que nous apprennent les auteurs païens? écoutez Tacite (1): son passage est très-connu sans doute, mais il faut pour l'intérêt de ma cause que je rappelle ce qui vient à mon sujet. « Néron passa pour être le véritable auteur » de l'incendie de Rome; afin d'étouffer ce » bruit, il substitua des coupables, et il punit » par des supplices très-recherchés ceux que » le peuple nommoit chrétiens.... On punit » d'abord ceux qui avouoient, ensuite une

(1) Annal. lib. XV.

» grande multitude que l'on découvroit par
» la confession des premiers, mais qui furent
» moins convaincus d'être les auteurs du cri-
» me de l'incendie, que d'être haïs du genre
» humain. L'on se fit un jeu de leur mort;
» les uns, couverts de peaux de bêtes, furent
» dévorés par les chiens; les autres, attachés
» à des pieux, furent brûlés pour servir de
» flambeaux pendant la nuit. Néron prêta
» ses jardins pour ce spectacle; il y parut
» lui-même en habit de cocher, et monté
» sur un char comme aux jeux du cirque. »

Spartien, dans la Vie de Sévère, nous apprend que cet empereur défendit, sous les plus grièves peines, d'embrasser le judaïsme ou le christianisme : *Judæos fieri vetuit, idem etiam de christianis sanxit.*

Lampride, dans sa Vie d'Alexandre Sévère, nous dit que, favorable aux chrétiens, il les laissa vivre en liberté : *Christianos esse passus est.* Donc cette tolérance n'avoit pas été ordinaire.

Nous apprenons de Lactance (1) que, même sous le règne de ce prince plus tolé-

(1) Inst. lib. V, cap. XI.

rant, Démétrius Ulpien, préfet de Rome, dans un ouvrage *Du Devoir du Proconsul*, recueillit les rescrits des empereurs contre les chrétiens, afin que le proconsul connût bien les divers genres de supplices dont il falloit punir ceux qui professoient cette religion. Qu'on juge par l'ouvrage de ce païen de la haine qui avoit animé jusque-là les Romains contre le christianisme.

Un témoignage bien précis est celui du sophiste Libanius, dans son éloge de Julien l'Apostat; il loue son héros de ce que, persuadé que le christianisme avoit pris des accroissemens par le carnage de ses sectateurs, il n'avoit pas ici marché sur les traces de ses prédécesseurs, qui avoient employé contre les chrétiens les plus cruels supplices.

Voulez-vous une pièce originale conservée par Eusèbe (1)? c'est une lettre de l'empereur Maximin II. D'abord ennemi des chrétiens, il changea par politique, et écrivit aux gouverneurs de province de son obéissance une lettre favorable à la religion, mais qui suppose qu'avant lui elle avoit été hor-

(1) Lib. IX, cap. IX.

riblement persécutée; elle commence ainsi: « Je crois que vous savez, et que chacun » sait aussi, de quelle manière Maximien » et Dioclétien, nos pères et nos prédé- » cesseurs, ayant vu que presque tous les » hommes renonçoient au culte des dieux » pour se faire chrétiens, ordonnèrent avec » très-grande justice que ceux qui auroient » quitté leur religion seroient contraints par » les supplices à la reprendre. » Vous le voyez donc: auteurs païens, auteurs chrétiens, tout est d'accord.

Sans doute, dans le long période de temps qui sépare Néron de Constantin, l'empire romain avoit eu des maîtres dignes de gouverner les hommes; mais ceux-là mêmes, s'ils n'ont pas porté des édits sanglans contre les chrétiens, ont laissé subsister, exécuter ceux de leurs prédécesseurs, ou toléré avec trop de foiblesse les excès commis par les gouverneurs de province, les magistrats et le peuple dans ces temps d'anarchie et de dissolution, qui préparoient la ruine totale de l'Empire. Ce fut un grand prince que Trajan; c'est pourtant lui qui condamna à être exposé aux lions dans l'amphithéâtre saint Ignace,

évêque d'Antioche. Pline, gouverneur de Bythinie, effrayé de la multitude d'innocentes victimes qu'on faisoit mourir, en écrit à Trajan. Que répond l'empereur? « Qu'il ne faut » pas rechercher les chrétiens; que, s'ils sont » dénoncés, on doit les interroger, et les » punir, s'ils s'avouent chrétiens. » Etrange réponse, qui ne pouvoit faire que des accusateurs et des martyrs; et voilà bien aussi ce qui arriva, au rapport d'Eusèbe.

Ce n'étoient pas des persécuteurs barbares qu'Antonin le Pieux, Marc Aurèle et Vérus, et pourtant c'est à eux que saint Justin, dans son Apologie, se plaint des persécutions iniques exercées contre les chrétiens (1). C'est à Marc Aurèle que Méliton adressoit les paroles suivantes, conservées par Eusèbe : « Chose inouie! l'innocence est aujourd'hui » poursuivie, persécutée dans les provinces » d'Asie, d'après de nouveaux décrets; à la » faveur des édits impériaux, des délateurs » impudens, avides du bien d'autrui, tra- » vaillent nuit et jour à dépouiller des in- » nocens. Si tout cela se fait par vos ordres,

(1) Hist. lib. IV, cap. XXVI.

» grand prince, nous devons nous soumet-
» tre et recevoir la mort; seulement nous
» vous demandons d'examiner par vous-
» même ceux qu'on accuse, et de statuer
» ainsi dans votre équité s'il faut les faire
» mourir, ou si vous les jugez dignes de vi-
» vre; mais, si les décrets dont on s'autorise,
» et qu'on ne devroit pas porter même con-
» tre des barbares, ne sont pas votre ouvrage,
» nous ne ferons que vous supplier plus in-
» stamment encore de ne pas permettre que
» nous soyons victimes d'un tel brigandage.»
Maintenant vous pouvez évaluer ces assertions vagues de Voltaire, dans son Histoire générale, que Nerva, Trajan, Antonin, Marc Aurèle, n'ont pas persécuté les chrétiens et qu'ils leur ont été favorables. Disons avec Bossuet (1): « Les chrétiens furent toujours
» persécutés, tant sous les bons que sous
» les mauvais empereurs. Ces persécutions se
» faisoient, tantôt par les ordres des em-
» pereurs et par la haine particulière des
» magistrats, tantôt par le soulèvement des
» peuples, et tantôt par des décrets pronon-

(1) Histoire universelle, an de J. C. 95.

» cés authentiquement dans le sénat sur les
» rescrits des princes ou en leur présence. »

C'est assez sur la réalité des persécutions des premiers temps, sur leur longue durée et leur barbarie; quand les faits parlent si haut, il ne s'agit pas de s'arrêter à de vagues conjectures, à des invraisemblances. Nos philosophes avoient accusé les écrivains ecclésiastiques d'avoir exagéré les rigueurs des persécutions. Hélas! et de nos jours les philosophes ont bien su nous faciliter la croyance de ce que ces anciens temps de l'Eglise ont présenté de plus barbare. Combien de scènes d'horreur ont mis sous nos yeux des choses qui pouvoient ne paroître que des songes! Un jour aussi, quand elle lira certaines pages sanglantes de nos annales, la postérité refusera d'y croire; elle observera que le dix-huitième siècle fut celui des lumières, des sciences et des arts, que les mœurs étoient plutôt foibles que féroces; elle opposera peut-être au témoignage de l'histoire quelques phrases des livres de nos philantropes, si ces livres parviennent jusqu'à elle, et demandera comment tant de politesse auroit pu s'allier à tant de barbarie.

Messieurs,

Messieurs, vous le savez, si c'est ainsi que raisonnent nos neveux, ils se tromperont; nous nous tromperions également nous-mêmes, si nous voulions juger des persécutions d'après des conjectures et de prétendues impossibilités. Les apparences pourroient être pour nous, nous aurions contre nous la vérité. Malheureusement, quand il s'agit de la méchanceté de l'espèce humaine, *le vrai peut trop souvent n'être pas vraisemblable.*

Deuxième question. Qu'est-ce que l'histoire nous apprend de certain, touchant le nombre des martyrs, les causes et les circonstances de leur mort?

Ce n'est point par les martyrologes, les catalogues de martyrs, qu'on peut juger de leur nombre : combien de listes de cette nature ont pu se perdre dans la suite des temps, et que de milliers de victimes ont pu aisément rester dans l'oubli! Quand un fléau destructeur, la guerre, la peste ou la famine, désole les provinces d'un vaste empire, on peut bien apprécier en général ses ravages, recueillir même des détails par-

ticuliers; mais on ne prétend pas avoir rigoureusement fait le calcul arithmétique de toutes les victimes. Nous n'avons pas besoin de légendes dorées, ni de faux actes que désavoue la saine critique; la religion est trop forte pour ne pas dédaigner ces vains appuis. Les ennemis du christianisme l'attaquent par des mensonges, nous ne prétendons le défendre que par la vérité. Ici le langage des écrivains ecclésiastiques des cinq premiers siècles est uniforme; dans leurs histoires, leurs homélies, leurs apologies, leurs divers traités, ils supposent toujours que les persécutions très-meurtrières ont fait des martyrs sans nombre; et de quel droit récuser le témoignage de personnages aussi graves, aussi éclairés, aussi éminemment vertueux, et dont plusieurs, après avoir été témoins des persécutions, en furent les victimes? Quant aux autres, tels que saint Léon, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, Théodoret, ne devoient-ils pas avoir dans leurs mains et sous leurs yeux une foule de monumens sensibles de ces temps de destruction et de carnage qui venoient de finir? Je sais qu'Origène dit en propres

termes qu'il y a eu peu de martyrs, passage dont l'incrédule a triomphé; mais, outre qu'Origène écrivoit avant les persécutions de Dèce, de Valérien, de Dioclétien, les plus sanglantes de toutes, il est évident qu'Origène a voulu dire uniquement que le nombre des martyrs étoit petit, comparé à celui des chrétiens qui n'avoient pas péri, « Dieu, » ajoute-t-il, ne voulant pas que la société » chrétienne fût entièrement détruite (1). »

Je crois devoir entrer dans quelques détails sur la persécution connue sous le nom de Dioclétien, la plus longue et la plus cruelle de toutes, et sur laquelle les philosophes ont répandu davantage les nuages de leur scepticisme. Qui devoit mieux la connoître qu'Eusèbe et que Lactance, tous deux contemporains? Que nous apprend Eusèbe? « Il est im- » possible de dire quelle multitude de martyrs » fit la persécution en tous lieux (2): » *Dici non potest quot et quantos Christi martyres in omnibus locis atque urbibus passim cernere licuerit.* Que nous dit Lactance (3)!

(1) Lib. III, n°. 8.

(2) Lib. VIII, cap. XXIV, à la fin.

(3) De Mort. persec. cap. XVI.

« Toute la terre étoit cruellement tourmentée, et, si vous en exceptez les Gaules, l'Orient et l'Occident étoient ravagés, » dévorés par trois monstres. » Cette persécution de Dioclétien et de ses collègues fut si épouvantable qu'ils crurent avoir comme détruit le christianisme dans l'Empire : « On » voit encore, est-il dit dans l'Art de vérifier » les dates, on voit encore une médaille de » Dioclétien avec cette inscription : » *Nomine christianorum deleto*, « en mémoire » de l'abolition du nom chrétien. » Il ne s'agit pas de contester à Dioclétien ses qualités guerrières et politiques, ni la tolérance des premiers temps de son règne. Qu'il ait été habile ou non dans l'art de gouverner les hommes, toujours est-il vrai que lui et ses collègues furent des persécuteurs atroces? Ne falloit-il pas avoir versé des fleuves de sang, et que tout eût été bouleversé, dispersé, détruit dans la tempête de la persécution, pour oser se vanter d'avoir exterminé une religion qui remplissoit déjà tout l'Empire?

J'ignore ce que Voltaire a prétendu, en disant : « Il est fait mention d'environ deux » cents martyrs vers les derniers temps de

» Dioclétien dans toute l'étendue de l'em-
» pire romain ». Gibbon en avoue environ deux mille condamnés par une sentence juridique.

Ce même écrivain conjecture que la Palestine formoit la seizième partie de l'empire d'Orient, et l'on voit par Eusèbe, dans son énumération particulière des martyrs de la Palestine, que quatre-vingt deux chrétiens seulement eurent droit à cette dénomination honorable. Oui, voilà le nombre de ceux qu'une sentence juridique frappa de mort; mais ceux qui gémissoient dans les fers, qui furent condamnés aux mines, envoyés en exil, qui se cachèrent dans les antres et les rochers déserts, qui subirent des tortures, et qui périrent victimes de ces cruels traitemens, faut-il donc les compter pour rien? Et depuis quand faut-il compter les victimes que fait la guerre par le nombre de ceux qui meurent sur le champ de bataille?

Eusèbe atteste que, dans la Thébaïde (1), il y eut souvent depuis dix jusqu'à cent per-

(1) Lib. VIII, cap. IX.

sonnes qui souffrirent le martyre le même jour, et certes ce n'est pas nous, Français, qui contesterons la possibilité de semblables exécutions. Gibbon, pour affoiblir ce témoignage, fait observer qu'Eusèbe a choisi pour la scène de la cruauté la plus inouie le pays de tout l'Empire le plus isolé et le plus éloigné. Mais ici le sophiste anglais est-il de bonne foi? Eusèbe devoit être d'autant plus instruit du fait, qu'il avoit été lui-même sur les lieux; il nous apprend que, durant le séjour qu'il y a fait, il a vu plusieurs chrétiens livrés aux supplices. Gibbon fait encore observer qu'Eusèbe s'est servi à dessein d'un mot équivoque qui peut signifier qu'il avoit vu ou qu'il avoit entendu, et qui signifie soit l'attente, soit l'exécution du supplice. Mais Eusèbe répète deux fois la même chose, et la seconde fois en termes si forts que M. de Valois a traduits : Nous avons vu de nos propres yeux : *Oculis nostris conspeximus*. Si, comme le veut Gibbon, Eusèbe est plus d'une fois obscur et embarrassé, de quel droit suppose-t-il qu'il l'est dans le cas dont il s'agit?

Le même Eusèbe rapporte qu'une ville de

Phrygie (1) avec tous ses habitans, son gouverneur, ses magistrats, furent livrés aux flammes, et cela, parce qu'ils refusèrent de sacrifier aux faux dieux. Gibbon, toujours animé de son esprit philosophique, fait observer que Lactance ne parle que de la ruine du conventicule qui fut brûlé avec tous les assistans; or Lactance dit en propres termes qu'on brûla tout le peuple, ainsi que le conventicule : *Universum populum cum ipso pariter conventiculo concremavit* (2). Et puis, Messieurs, fiez-vous aux philosophes dans ce qui tient à la religion. Ecoutons plutôt l'historien Sulpice Sévère, qui écrivoit peu de temps après la persécution de Dioclétien. « Dix ans de dévastation ont désolé l'E-
» glise de Dieu; jamais guerre n'avoit autant
» épuisé le genre humain, et jamais l'Eglise
» n'avoit remporté de plus glorieux triom-
» phes, puisque dix ans de carnage n'ont
» pu la vaincre : » *Per decem continuos annos plebem Dei depopulata est; nullis unquam magis bellis mundus exhaustus est, neque majore unquam triumpho vicimus,*

(1) Lib. VIII, cap. II.
(2) Inst. lib. V, cap. II.

qui cum decem annorum stragibus vinci non potuimus. Ainsi, sans vouloir fixer avec une précision mathématique le nombre des martyrs, nous dirons avec Fleury (1) : « Les » chrétiens ont poussé le témoignage de la » vérité jusqu'à la mort et aux plus cruels » tourmens, et ce n'a pas été un petit nom- » bre de philosophes, mais une multitude » innombrable de tout âge, de tout sexe et » de toutes conditions. »

Mais pourquoi souffroient-ils? est-ce comme chrétiens, ou bien étoient-ils convaincus de quelque crime capital?

La philosophie a bien osé calomnier les chrétiens, en les représentant comme des séditieux ou comme des hommes emportés d'un faux zèle contre le paganisme; mais la honte d'une pareille accusation retombe tout entière sur ceux qui osent l'intenter. J'invoque en faveur de l'innocence des martyrs la lettre de Pline à Trajan, la réponse de ce prince, l'édit de Maximin; tout cela démontre que les chrétiens étoient unique-

(1) Discours sur l'Histoire des six premiers siècles.

ment recherchés pour leur religion, comme ennemis des dieux et du culte des païens. J'en appelle à tous nos anciens apologistes, qui tous supposent comme un fait avéré que les chrétiens ne sont convaincus d'aucun crime, ou que tout leur crime est leur religion; c'est de là qu'ils partent pour faire sentir toute l'iniquité des lois et des magistrats à leur égard. J'en appelle à ce qui nous reste d'actes authentiques de nos martyrs: qu'on lise les interrogatoires; de quoi s'agit-il? que demande le magistrat? que répond l'accusé? sur quoi porte la sentence? Sont-ils condamnés pour avoir commis des crimes? jamais. Si la voix de la calomnie fait entendre quelquefois l'accusation vague d'infanticide, d'inceste, où en est la preuve? Ce n'est pas là ce qui motive la sentence de mort. Ils n'adorent pas les dieux, ils sont chrétiens, voilà leur crime. Aussi, Messieurs, il suffisoit de renier sa religion pour être absous; toutes les persécutions faisoient des apostats; une simple dénégation de la foi chrétienne, un peu d'encens brûlé devant les dieux des gentils, sauvoit de la mort; et quoi! si les accusés eussent été

...

convaincus de crimes abominables, leur eût-il suffi de n'être plus chrétiens pour éviter le supplice qu'ils avoient mérité? Je sais que quelquefois le zèle emporta trop loin quelques chrétiens; mais ces exemples sont rares, mais ce n'étoit pas l'esprit de la religion, et faire de leur mépris pour l'autorité ou de leur esprit de révolte contre le magistrat la cause des persécutions est une véritable absurdité. Nous apprenons de Lactance que, Dioclétien ayant fait afficher son édit de persécution à Nicomédie, un particulier l'arracha et le mit en pièces; mais Lactance, en y voyant un trait de courage, ajoute que ce fut par un zèle déplacé: *Non rectè* (1). On cite Polyeucte, brisant les idoles des faux dieux; mais tout le génie de Corneille ne pouvoit pas rendre certain ce qui est douteux. Or, s'il est arrivé que le généreux Polyeucte donna son sang pour sa foi, il ne l'est pas qu'il ait renversé les autels des païens; cette particularité est contestée par les savans: Gibbon convient qu'elle n'est pas très-authentique. On cite un centurion,

(1) De Morte persec. cap. XIII.

nommé Marcellus, jetant par terre sa ceinture et ses armes, disant qu'il est chrétien, et qu'il ne veut servir que le Roi éternel. Voltaire voit dans sa conduite un acte de sédition; Gibbon n'en parle pas d'une manière plus favorable. Or l'un et l'autre ont eu l'impudence de dénaturer les faits. Dans les actes de son martyre dont l'authenticité n'est contestée par personne, on lit ces paroles proférées par Marcellus : « Si » telle est la condition des armes qu'on » soit obligé de sacrifier aux dieux et aux » empereurs, je jette ma baguette et mon » ceinturon, je quitte mes drapeaux et je » renonce aux armes. » Ce n'est donc qu'un chrétien qui refuse d'être apostat, et se montre fidèle à la maxime : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Et l'on voit qu'ici, comme ailleurs, Voltaire et Gibbon sont fidèles à l'esprit de mensonge et de calomnie qui les anime contre le christianisme.

Dans ses *Mœurs des chrétiens*, Fleury a dit en propres termes (1) : « Les règles de

(1) §. 16.

» l'Église défendoient de s'exposer de soi-
» même au martyre, ni de rien faire qui
» pût irriter les païens, attirer la persé-
» cution, comme de briser les idoles, de
» mettre le feu aux temples, de dire des
» injures à leurs dieux, ou d'attaquer pu-
» bliquement leurs superstitions. » Telles
étoient les maximes généralement suivies.

De l'histoire des martyrs et de leurs combats pour la foi, que je suis bien loin d'avoir exagérés, nous tirerons deux conséquences très-glorieuses à la religion, la première, qu'il est impossible d'attribuer leur mort et leur courage à aucune de ces passions féroces ou basses qui trop souvent animent les hommes; la seconde, qu'on ne peut établir aucun parallèle entre les martyrs de la religion chrétienne et ceux des autres religions.

Et d'abord comment voir dans les martyrs des hommes entraînés par les passions humaines? les accuserez-vous d'une stupide folie? mais quoi! ce que la vertu a de plus sublime, la charité de plus tendre et de plus compatissant, le courage de plus héroïque,

a été le caractère de ces premiers chrétiens; et à vos yeux ce ne seroient plus là que des traits de stupidité! Mais ces pontifes de l'Eglise primitive, ces philosophes païens convertis au christianisme, ces docteurs dont nous avons les écrits, ces officiers de la cour des Césars, ces magistrats, ces guerriers, ces personnes illustres dont se composoit en partie l'Eglise des premiers temps, n'étoient-ils donc que des stupides? On parle de fanatisme, ce mot est fort commode, parce qu'il est vague; les philosophes devroient bien le définir. Remarque-t-on dans nos martyrs un zèle sombre et farouche? ou plutôt quelle paix, quelle sérénité, et souvent même quelle joie, brilloient sur leur front! J'aurois cru que le fanatisme étoit une fureur passagère, locale, bornée par les temps et les lieux, et trois siècles entiers parmi tant de peuples divers auront vu se renouveler sans cesse la même constance! Le fanatisme dégénère souvent en violence et en rébellion, en injures contre l'autorité, et les premiers chrétiens, encore qu'ils fussent si nombreux et d'un courage invincible, ne respirent que la paix au milieu des fu-

reurs des tyrans et de leurs implacables ennemis; sur les bûchers et sur les échafauds, il ne savent qu'adresser des vœux au ciel pour leurs bourreaux; voilà certes un étrange fanatisme. Étoient-ils poussés par l'amour de la gloire? Que la passion de la célébrité exalte quelques ames, je le conçois; mais qu'une immense multitude d'hommes de tous les âges, de toutes les conditions, meurent dans les plus cruels supplices, soutenus par l'espoir de vivre dans la postérité, quelle chimère! Ce n'est pas ce qu'ambitionne le commun des hommes. Non, non, il n'y a rien ici de la bassesse ou de la vanité des passions humaines?

J'ai dit encore qu'on ne pouvoit établir aucun parallèle entre nos martyrs et ceux des autres religions. D'abord je pourrois faire observer, avec tous nos apologistes, qu'un très-grand nombre de martyrs sont morts, non pas, ainsi que les martyrs des autres religions, pour des opinions spéculatives dont ils étoient imbus, et que leur esprit leur présentoit comme véritables, mais pour des faits éclatans, publics, tels que les prodiges de Jésus-Christ et des apôtres, prodi-

ges qu'ils avoient ou vus de leurs yeux, ou appris de témoins oculaires qui scelloient de leur sang leur témoignage. Martyr, suivant l'étymologie du mot, signifie témoin. « Lors-» que saint Etienne, les deux saints Jacques, » saint Pierre et saint Paul, saint Siméon » et d'autres sont morts pour Jésus-Christ, » qu'ont-ils attesté? qu'ils l'avoient vu opé-» rer des miracles, qu'ils l'avoient vu mort » et ressuscité, qu'il leur avoit ordonné de » prêcher telle doctrine sur ces faits sensi-» bles; leur témoignage est-il digne de foi, » ou récusable? fait-il preuve ou non? voilà » toute la question (1). » Etoient-ils assez enragés pour inventer des faits et mourir pour attester des faits qu'ils savoient être faux? C'est un genre de frénésie qui n'a jamais eu d'exemple. Si l'on peut mourir pour des opinions fausses, parce qu'on les croit vraies, il est inoui que jamais on soit mort pour des faits dont on connoissoit la fausseté. Lorsque les disciples des apôtres, tels que saint Ignace, saint Polycarpe, mouroient dans les supplices, de quoi rendoient-ils témoignage?

(1) Bergier, tome IX, page 475.

ils attestoient que les apôtres leur avoient raconté les miracles de Jésus-Christ, sa résurrection glorieuse, qu'ils avoient signé ces vérités de leur sang. Les martyrs suivans ont transmis le même témoignage; de sorte que les diverses générations des martyrs ne font que perpétuer la chaîne de dépositions irrécusables en faveur de faits qui étoient le fondement de leur religion. Où trouver ailleurs quelque chose de semblable?

Mais je veux envisager les martyrs sous un autre point de vue. Mourir pour sa religion plutôt que d'y renoncer, lors même qu'en y renonçant on peut ne pas mourir, c'est là le vrai caractère du martyre. Ainsi on vous propose l'apostasie ou la mort, le choix vous est donné, librement vous préférez la mort, vous êtes martyr; et voilà quelle étoit la condition du très-grand nombre des martyrs chrétiens. De quoi s'agissoit-il pour eux? de dire qu'ils n'étoient pas chrétiens, de donner un signe de respect aux dieux de l'Empire; ils avoient l'option du renoncement extérieur à leur religion, ou des plus horribles supplices; c'est ce qui a été démontré, et, s'il en falloit une nouvelle

preuve, je la trouverois dans Origène (1): « Les chrétiens sont les seuls accusés que » les magistrats laisseroient tranquilles, s'ils » vouloient abjurer leur religion, offrir des » sacrifices, faire les sermens accoutumés. » Ainsi j'ai le droit de présenter ici les martyrs du christianisme comme des victimes volontaires et magnanimes de leur religion : dès-lors il ne s'agit pas de leur comparer des païens, des Juifs, des Musulmans, des sectaires, mourant les armes à la main pour leur religion, ou périssant dans des massacres, ou suppliciés d'après les lois dont ils ne peuvent éviter les rigueurs. Il faudroit me citer des idolâtres mourant par choix plutôt que de confesser l'unité de Dieu, des Juifs refusant de racheter leurs jours par un acte extérieur de christianisme, des Musulmans refusant de sauver leur vie par une abjuration simulée de Mahomet, des sectaires qui montent sur les bûchers plutôt que d'abandonner leur doctrine. Je demande en un mot des martyrs comme les nôtres qui, par réflexion, par un choix laissé à leur volonté,

(1) Contre Celse, II, 13.

préfèrent les supplices les plus affreux au renoncement à leur croyance. Par cette seule observation je fais disparoître la très-grande majorité des prétendus martyrs des autres religions.

Il ne reste qu'un petit nombre d'hommes bravant la mort, la souffrant avec courage pour de fausses doctrines. Messieurs, que des motifs naturels, tels que l'esprit de parti, l'orgueil, l'amour de la gloire, la honte d'un désaveu, un moment d'enthousiasme, puissent entraîner à la mort un petit nombre d'hommes, dans des occasions très-rares, j'y consens. Mais une quantité prodigieuse de personnes de tous les états, de tous les âges, de tous les caractères, pendant trois siècles entiers, souffrant, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une inaltérable patience; souffrant, non une mort prompte et facile, mais les plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus recherchées; souffrant, non-seulement avec un certain courage, mais avec sérénité, mais avec joie, d'une manière si merveilleuse, si persuasive, qu'elle touche les païens

et les bourreaux, les attire à la religion plus efficacement, qu'ils n'en sont détournés par la crainte des supplices; c'est ce qu'on ne voit que dans l'Eglise de Jésus-Christ, et ce qui semble surpasser les forces de l'homme et supposer un secours divin. On admire Socrate, buvant la ciguë, pour ne pas désobéir à des lois qui le condamnent injustement; Régulus, retournant à Carthage, où l'attend une mort cruelle; Epictète, imperturbable sous les coups d'un maître barbare. Que si ce courage sublime éclatoit dans un grand nombre d'hommes, l'admiration croîtroit encore. Mais, que pendant trois siècles un héroïsme bien plus étonnant anime des personnes qui devroient en être les plus éloignées par la foiblesse de l'âge, la timidité du sexe, les habitudes de la condition, des femmes, des vieillards, des enfans, des personnes de toutes les classes de la société, alors la merveille paroît incroyable, elle sort des lois ordinaires de la nature; et, s'il faut y croire, on est forcé d'y reconnoître un miracle dans l'ordre moral. Je me dis à moi-même: Si le Dieu du ciel et de la terre, qui est la sainteté, la

sagesse, la vérité par essence, a quelque part des adorateurs dont il agrée les hommages, à quels traits pourrois-je les distinguer (1)? Je voudrois qu'ils fussent les plus vertueux de tous les hommes, époux fidèles, fils tendres et respectueux, désintéressés, pleins d'affection pour leurs semblables, amis généreux, d'une probité incorruptible; voilà comme veut être honoré le Dieu de toute sainteté! Je voudrois que ces adorateurs, amis de l'ordre public, soumis aux lois, pleins de respect pour le magistrat, d'amour pour la patrie, de courage dans les combats, d'intégrité dans les tribunaux, de zèle dans tous les emplois publics, se montrassent ainsi de dignes serviteurs du Dieu de l'ordre et de la sagesse. Je voudrois enfin que ces adorateurs, toujours prêts à tout sacrifier, honneur, fortune, réputation, plutôt que le devoir, n'eussent pour règle que la vérité, et regardassent comme un triomphe d'en être les victimes. Je ne sache rien de comparable à de tels hommes. Or tels ont été

(1) Fleury, Discours sur les six premiers siècles, au commencement.

les martyrs chrétiens; et, si à ces traits on ne doit pas reconnoître les adorateurs du vrai Dieu, je ne sais plus où ils sont sur la terre.

N'oublions pas que nous descendons de ces héros chrétiens, et que nous pouvons nous écrier avec plus de raison que ce patriarche de l'ancienne loi : Nous sommes les enfans des saints; ils nous ont précédés dans la carrière, ils nous attendent dans le séjour de leur gloire : combattons comme eux pour triompher comme eux, et consolons l'Eglise notre mère commune, par notre devoûment à sa doctrine et à ses lois. L'incrédulité moderne passera avec ses sophismes et sa fausse tolérance : c'est un fléau qui laissera long-temps après lui les vestiges de ses ravages; mais espérons qu'il ne restera de ce nouveau genre de persécutions que ce qui reste des anciennes, des souvenirs glorieux à l'Eglise qui les a souffertes. Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple qui se vantoit d'être le peuple-roi a été livré aux nations barbares; cet empire, qui se flattoit d'être éternel, est tombé. Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux

dieux, il n'en reste plus de mémoire que par cette autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRÉ

COMME LE BIENFAITEUR

DU GENRE HUMAIN.

Ego sum veritas et vita,
Je suis la vérité et la vie.
Ev. saint Jean, chap. XIV, ℣. 6.

QUEL langage, Messieurs! et qui donc a pu sans orgueil le faire entendre à la terre? quel est celui qui a eu le droit de se rendre ce magnifique témoignage, qu'il étoit la vérité et la vie, et d'élever la voix au milieu des nations, pour leur dire en parlant de lui-même : Avant moi, des sages ont paru, qui ont brillé par leur doctrine, par l'éclat de leur génie, et qui ont enseigné aux hommes d'utiles vérités ; mais leur esprit n'étoit point à l'abri de toute erreur, et trop souvent ils ont abusé de leurs lumières pour accréditer le mensonge : c'est moi seul qui possède la plénitude de la science véritable;

je suis la vérité, *Ego sum veritas ;* avant moi des amis de l'humanité, des législateurs habiles, ont bien pu travailler à policer les peuples, à réformer les mœurs ; mais combien leurs efforts n'ont ils pas été impuissans ou bornés ! C'est moi qui viens répandre dans les cœurs des sentimens nouveaux et des germes de vie, qui vont produire de toutes parts les fruits les plus abondans comme les plus salutaires ; je suis la vie : *Ego sum vita.*

Encore une fois, quel est celui qui a pu sans ostentation tenir un pareil langage, se donner ainsi pour la lumière et le réformateur du monde ? Ce personnage extraordinaire, vous le chercheriez en vain dans le portique ou le lycée, parmi les sages de Rome ou d'Athènes ; l'antiquité païenne ne l'a jamais vu. Des lumières mêlées de beaucoup d'erreurs, des vices à côté de quelques vertus, un zèle apparent plutôt que réel pour la réforme du genre humain, voilà ce que vous trouverez chez les anciens sages du paganisme.

Si vous vous transportez chez la nation juive, vous verrez à sa tête son législateur Moïse,

Moïse, auteur inspiré d'une loi admirable sans doute; mais il fut plutôt la lumière et le guide d'un peuple que de tous les peuples; son code de lois ne fut pas sans quelques imperfections; c'étoit plutôt une ébauche qu'un ouvrage fini, c'étoit comme l'aurore du soleil de vérité qui devoit se lever enfin pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie.

Non, depuis l'origne des choses jusqu'à nous, il n'y a eu qu'un seul personnage qui eût pu, sans faste comme sans restriction, s'appeler, pour tous les temps comme pour tous les peuples, la *vérité* et la *vie;* et ce personnage unique dans les annales du monde, c'est, Messieurs, vous prévenez ma pensée, le libérateur qu'attendoient les enfans de Jacob, que les prophètes nommoient le *Désiré des nations;* c'est le pacificateur du ciel et de la terre qui parut dans la Judée, sous le règne d'Auguste, lorsque, le temple de Janus étant fermé, l'univers étoit en paix; c'est le fondateur divin de notre religion sainte; c'est Jésus-Christ.

A ce nom sacré, l'enfer a frémi, toutes les passions se sont déchaînées, tous les peuples se sont d'abord soulevés; ils ont dit : « Re-

» jetons loin de nous, et le Christ, et ses » envoyés, et le joug de leurs lois : » *Projiciamus à nobis jugum ipsorum.* Mais ils ont parlé en vain; celui qui habite dans les cieux s'est ri de leurs projets; Jésus-Christ a triomphé : devant lui tout genou a fléchi sur la terre. Son triomphe a fait le bonheur du monde, et les nations qui se soulevoient contre lui ne voyoient pas que, dans leur aveugle emportement, elles rejetoient leur véritable Sauveur.

Mon dessein, aujourd'hui, Messieurs, ce seroit de vous attacher à Jésus-Christ et à sa loi par des liens également doux et puissans, ceux de la reconnoissance; de fortifier votre croyance en lui, en vous le faisant aimer, en vous montrant combien sa religion est digne du Dieu de bonté, par les biens mêmes dont elle a été la source. Pourquoi faut-il que trop souvent on ait étalé avec complaisance les maux dont elle est devenue l'occasion par les vices des hommes, et qu'on ait jeté un voile sur les biens immenses dont elle a été, par ses maximes et son esprit, la cause véritable? Essayons d'éclairer les esprits qui pourroient ici être prévenus, et

d'attacher tous les cœurs à Jésus-Christ par l'histoire même de ses bienfaits; rappelons tout ce que l'humanité lui doit de lumières et de vertus; montrons qu'il a été la *vérité* et la *vie*; la vérité, en dissipant les erreurs du monde païen; la vie, en y répandant un esprit tout nouveau qui l'a régénéré. Tel est le plan et le partage de ce discours sur Jésus-Christ, considéré comme le bienfaiteur du genre humain.

Aujourd'hui qu'instruits par l'Evangile nous avons des idées si hautes et si pures sur la Divinité, la providence, le vice et la vertu, les récompenses et les châtimens de la vie future, sur l'ensemble des devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur, envers nos semblables, envers nous-mêmes; aujourd'hui que sur tout cela les vérités les plus sublimes sont devenues populaires, qu'elles entrent dans les premières instructions de l'enfance, qu'elles passent comme de main en main dans les familles, et que nous semblons les posséder à titre d'héritage; nous concevons à peine la profondeur des ténèbres où le genre humain étoit

plongé avant que Jésus-Christ parût sur la terre. Nous sommes tentés de croire que les peuples ont été dans tous les temps aussi éclairés que nous le sommes maintenant; l'habitude que nous avons de jouir des bienfaits du christianisme en diminue le prix à nos yeux. Nous regardons comme l'ouvrage de l'homme des lumières qui lui viennent d'une révélation divine, et la haute idée que nous aimons à nous former des forces et de l'étendue de l'esprit humain sert de voile à notre ingratitude envers la religion. Cependant tous les monumens de l'histoire profane s'accordent avec ceux de l'histoire sacrée, pour attester l'antique ignorance du genre humain, et la Providence n'a, ce semble, conservé, à travers les ravages du temps et les ruines des siècles, tant de chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, que pour éterniser les égaremens de l'homme abandonné à lui-même. Il faut donc pour un moment sortir du milieu du monde chrétien où nous vivons, et remonter par la pensée à ces temps reculés qui ont précédé la naissance du christianisme; c'est alors que nous verrons clairement comment

Jésus-Christ s'est montré la vérité en dissipant les erreurs capitales du monde païen.

Il y a dix-huit siècles, une seule nation, celle des Juifs, adoroit le seul Dieu véritable; mais, obscure alors et méprisée, la lumière qui brilloit sur elle étoit comme une foible lueur à peine aperçue dans des ténèbres immenses; tout le reste des peuples est plongé dans une nuit profonde; le monde entier est idolâtre. Egaré par les sens, l'homme s'arrête à ce qu'il voit, et prostitue aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'à leur auteur; sa raison, enivrée des vapeurs du mensonge, chancelle et tombe d'erreur en erreur; il se dégrade jusqu'à se prosterner devant des dieux qu'il voit ramper sur la terre, brouter dans les champs, ou, si l'on en croit le poète, éclore dans les jardins. Poussant encore plus loin la démence, il tremble devant le bois ou la pierre qu'a façonné son ciseau; il se persuade que des dieux et des déesses, capables de lui être propices ou funestes, habitent dans les statues, dans les animaux, dans les plantes qu'il révère. La terre n'est plus qu'un temple d'idoles, et l'homme a si profondément oublié qu'un Dieu l'avoit fait,

qu'il croit lui-même pouvoir faire des dieux.

Et qu'on ne pense pas que les nations policées et savantes aient ici quelque avantage sur les nations barbares. Il faut l'avouer, à la honte des lettres et des sciences humaines, ni la sagesse et les lois si vantées de l'Egypte, ni l'esprit et la politesse des Grecs, ni la politique et la gravité des Romains, n'avoient échappé à la contagion universelle; l'affreuse superstition se joue de toute l'espèce humaine, elle a tout enveloppé dans son ténébreux empire. Le Persan adore l'astre qui le brûle de ses feux, l'Egypte implore son bœuf Apis, Delphes a son Apollon, Ephèse sa grande Diane, Rome son Jupiter; et c'est précisément dans le siècle du goût, du bel esprit et des lumières, que cette reine des cités élève à tous les dieux de la terre ce temple fameux qui subsiste encore dans Rome nouvelle, et où la croix devoit un jour être plantée, en signe des victoires du Christ sur les idoles des nations.

Encore si l'histoire ou le culte des dieux avoit été capable de rendre les hommes meilleurs; si la célébration de leurs mystères et de leurs fêtes avoit dû éveiller dans les ames

de précieux sentimens d'humanité et de vertus; si l'on étoit sorti de leurs temples avec un amour plus sincère de ses devoirs et des mœurs plus pures : mais non, le cœur, dans le délire des passions, avoit peuplé l'Olympe de dieux infâmes ou cruels, qu'on n'a doroit bien souvent que par des cruautés ou des infamies. Quels dieux qu'un Jupiter incestueux, un Mars sanguinaire, un Bacchus dissolu, une Vénus prostituée! Les poètes ont célébré leurs querelles, leurs amours, leurs jalouses fureurs. Chez les anciens, les Bacchanales, les Saturnales, les Lupercales, souvent aussi les jeux du cirque et du théâtre, qu'étoient-ils autre chose que des excès de débauche ou de barbarie, en l'honneur des dieux? Qui oseroit raconter ce qui se commettoit dans les temples de Junon, d'Adonis, de Priape, de Cibèle, dans les fêtes de Flore qu'on n'ose célébrer devant Caton? Je ne dois souiller ni ma langue ni vos oreilles du récit de ces monstrueux égaremens.

Sans doute la connoissance d'un Dieu, auteur de toutes choses, d'une providence qui présidoit aux destinées humaines, d'une vie future avec des récompenses et des châ-

timens, sans doute ces vérités précieuses étoient plus ou moins répandues au milieu des nations païennes; outre qu'elles ont leur racine toujours vivante dans le cœur de l'homme naturellement religieux, elles se conservoient dans les traditions populaires, dans les hymnes sacrés, les chants des poètes, les écrits des sages, les lois des législateurs. Mais, obscurcies par les nuages des superstitions de tous les genres, elles ne jetoient plus qu'une clarté mourante, elles n'avoient qu'un foible empire sur le cœur et la conduite de l'homme; elles laissoient les penchans déréglés presque sans frein et la vertu sans appui : aussi chaque passion avoit des autels, chaque passion étoit un dieu. Le genre humain étoit ravi de trouver jusque dans sa religion l'apologie de ses foiblesses, et l'on voit bien qu'il ne s'étoit plongé dans la nuit de l'idolâtrie, que pour se rouler plus tranquillement dans la fange de tous les vices.

Et qui donc viendra dissiper ces épaisses et profondes ténèbres? d'où partira la lumière? qui la fera briller enfin aux yeux des peuples idolâtres? peuvent-ils l'attendre

des savans, des sages, des politiques? Pour vous épargner d'arides discussions, j'en appelle à l'expérience. Avant Jésus-Christ, bien des siècles s'étoient écoulés; des hommes extraordinaires par leurs talens, leur savoir, leurs découvertes, avoient brillé au milieu des nations; des conquérans, des législateurs, des philosophes, des poètes, des orateurs illustres, avoient paru; la Grèce avoit eu ses Homère, ses Solon, ses Lycurgue, ses Platon, ses Démosthène; Rome, ses Numa, ses Scipion, ses Caton, ses Varron, ses Cicéron, ses Virgile. Le temps avoit développé tous les excès, tous les désordres, que devoient entraîner des superstitions impures ou cruelles; mais le temps n'amenoit jamais ni de nouvelles connoissances sur la religion et la morale, ni la réforme salutaire des mœurs privées et publiques. Le monde restoit toujours idolâtre; il ne devenoit ni plus éclairé, ni meilleur, ni plus heureux.

C'en est donc fait; le genre humain est condamné à rester plongé dans l'ignorance, dans les superstitions et tous les vices, s'il n'a d'autre remède à ses maux que les leçons de

la philosophie et de la sagesse humaine. Il est reconnu que, dans l'antiquité païenne, aucune école particulière ne posséda la vérité tout entière, et que toutes avoient pour maxime de respecter au dehors les cultes établis et les superstitions populaires. Quels philosophes auroient d'ailleurs voulu tenter la réforme véritable de la religion, des mœurs, des usages des peuples, aux dépens de leur repos ou de leur vie? Il faudroit ici un sage plus habile, plus clairvoyant que les plus beaux génies de Rome et d'Athènes, assez puissant sur les esprits et sur les cœurs pour triompher des erreurs et des vices, pour faire prévaloir la vérité et en faire suivre les pures et sévères leçons. Or ce personnage extraordinaire, dont le plus sublime des philosophes grecs avoit comme senti le besoin, et qu'il sembloit appeler par ses vœux, ce personnage divin devra descendre du ciel, car la terre ne sauroit le donner aux hommes.

Jésus-Christ paroît enfin, et le chaos du monde moral va se dissiper; lui-même il évangélise les peuples de la Judée; il s'associe quelques disciples dont il supporte la

grossièreté, et dont il éclaire l'ignorance avec une bonté sans bornes. Il leur dit : « Allez, » enseignez les nations. » Fidèles à la voix de leur maître, ils se partagent les différentes contrées du monde, et la parole de la vérité va retentir depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. Un nouvel ordre de choses commence. Ces vérités capitales dont les conséquences sont infinies, qui sont le solide fondement de toute morale et de toute vertu, sont enfin pleinement annoncées aux peuples. La doctrine d'un seul Dieu, d'une providence, d'une vie à venir, sort toute brillante et toute pure du milieu des ténèbres qui l'avoient obscurcie. C'est surtout touchant la vie future que Jésus-Christ fait briller la vérité dans tout son éclat; tous ses discours sont empreints de cette croyance; c'est sur elle que porte toute sa loi; c'est dans la crainte des châtimens et l'espoir des récompenses de l'avenir, qu'il place le frein du vice et l'aiguillon de la vertu. Un Dieu qui interroge les consciences, qui doit récompenser tout ce qui est bien, et punir tout ce qui est mal, qui promet à la vertu des biens immenses, au

malheur d'ineffables consolations, quelle doctrine! qu'elle est puissante! qu'elle est féconde! et une fois qu'elle sera gravée dans l'esprit des peuples avec toute sa force et toute sa pureté, que ne peut-elle pas pour changer la face du monde?

Non, Messieurs, Jésus-Christ n'est pas un de ces sages qui ne fondent une école nouvelle que pour un petit nombre de disciples; il est envoyé pour tous. Combien n'étoit-il pas digne de celui qui fait luire son soleil pour le pauvre comme pour le riche, pour l'ignorant comme pour le savant, de donner à la terre une religion dont l'enseignement embrassât ce qui a toujours fait la plus grande partie du genre humain, je veux dire les ignorans, les pauvres, les malheureux? Que Socrate, s'éloignant des sophistes de son temps, se soit rapproché de la véritable sagesse, celle qui apprend à bien vivre; qu'Aristote ait établi sur la morale de très-belles sentences, que Cicéron ait écrit un beau traité sur les devoirs, toutes ces doctes leçons, d'ailleurs très-imparfaites, tous ces livres n'arriveront pas jusqu'à la multitude. C'est Jésus-Christ qui, dans

sa familiarité sublime, s'abaisse jusqu'à elle par lui ou par ses disciples. Leur immense charité ne distingue ni Grec, ni barbare, ni maître, ni esclave; dans tous les hommes ils voient des frères qu'il faut éclairer: par eux la plus haute sagesse se répand dans tous les rangs et dans toutes les conditions, elle descend jusqu'à tout ce qu'il y a de plus obscur et de plus ignoré; la vérité devient populaire. Chose merveilleuse! autrefois, sans lumières certaines, sans dogmes arrêtés, la philosophie païenne flottoit à tout vent de doctrine; elle hésitoit sur les points les plus fondamentaux : eh bien! aujourd'hui le peuple lui-même est éclairé et ferme là où les philosophes ne répondoient qu'en tremblant; ce que ces sages ont ignoré, le peuple le sait maintenant. Interrogez dans une nation chrétienne le plus simple villageois sur Dieu, sur la vie future, sur les devoirs, sur tous les points de la morale, et vous le trouverez plus instruit que ne l'étoient tous les sages de la Grèce ensemble. Oui, le pasteur de village, avec ses instructions familières, fait plus de vrais sages, que n'en put faire Platon avec la pompe de ses discours; et

voilà ce qui a fait dire à l'auteur d'une préface célèbre : « A la faveur des lumières que » la religion chrétienne a répandues, le peu» ple même est plus ferme et plus décidé » sur un grand nombre de questions intéres» santes que ne l'ont été toutes les sectes de » philosophes. » Tel est donc l'inappréciable avantage de la doctrine évangélique ; elle embrasse toutes les classes du peuple, non pour les corrompre, mais pour les éclairer sur leurs devoirs, faite également et pour les esprits les plus simples et pour les esprits les plus élevés. C'est le soleil du monde intelligent, semblable au soleil visible qui anime toute la nature, et qui éclaire l'humble vallée comme la cime des montagnes.

Je l'avoue, Messieurs, à la vue de tant de vérités précieuses répandues par l'Evangile au milieu des peuples, je ne conçois rien aux attaques si violentes que lui ont livrées tant d'écrivains de nos jours. Peut-on s'empêcher de voir dans eux les plus inconsidérés et les plus imprévoyans des hommes, et ne peut-on pas dire à ceux qui voudroient encore marcher sur leurs traces : En travaillant avec tant d'ardeur à ruiner le christia-

nisme, à détruire sa croyance et son culte, que prétendez-vous? Auriez-vous rêvé une société sans religion, sans culte public? Mais en vérité, une telle prétention est si folle, elle est si bien démentie par l'histoire de tous les peuples, elle supposeroit une ignorance si profonde du cœur humain, que je ne puis vous prêter une telle pensée. Me parlerez-vous de loi naturelle, de ce qu'il vous plaît d'appeler la religion de Socrate et de Marc Aurèle? Mais ne sentez-vous pas que ce sont là des discours en l'air? Trouvez-moi sur la terre un seul peuple civilisé qui se soit borné à votre pur naturalisme? il n'en est pas un qui ne se soit appuyé sur une révélation ou fausse ou véritable, pas un qui se soit fixé dans le pur déisme, pas un qui n'ait senti le besoin d'un culte extérieur et public. Ce n'est pas connoître le peuple que de s'imaginer qu'il pourroit se borner à des idées spéculatives de religion. En lui arrachant le christianisme, qu'avez-vous à lui proposer? Vous le laissez dans l'incertitude, vous le jetez dans le vague des opinions, dans une sorte d'athéisme pratique qui seroit pour lui la ruine de toute vertu, et d'où il fini-

roit par se précipiter de lui-même dans des superstitions non moins grossières peut-être que celles du paganisme. Revenons donc, revenons à celui qui possède seul la science véritable. Avant lui, le monde païen n'avoit ni le moyen ni l'espoir de sortir de ses ténèbres; Jésus-Christ a donc été pour les hommes la lumière et la vérité. J'ajoute qu'il a été aussi le réformateur du monde en y répandant un esprit de vie toute nouvelle, en sorte qu'il a pu dire: Je suis la vie: *Ego sum vita.*

Si au lieu de se contenter d'un coup-d'œil vague et rapide sur les nations païennes et sur les nations chrétiennes, nous voulons les rapprocher et les comparer sérieusement, pour en voir la différence, nous sentirons de plus en plus combien Jésus-Christ a été le bienfaiteur du genre humain en répandant comme une vie nouvelle dans le monde social, en exerçant la plus salutaire influence, soit sur la société civile en général, soit sur la société domestique en particulier, soit plus spécialement sur les classes si nombreuses chez tous les peuples, celles des pauvres et des malheureux.

Je dis d'abord influence de l'Evangile sur la société civile. Que de désordres, que d'excès, quelle barbarie ne présentoit pas le monde social sous l'ancien paganisme! quelle barbarie dans le culte public! Une coutume qui a fait partie de la religion de tous les peuples de la terre, c'est celle d'immoler aux dieux des victimes humaines; l'histoire atteste que tous les peuples se sont plus ou moins souillés de ces superstitieuses cruautés. Quelle barbarie dans les jeux et les fêtes publiques! Est-il rien de plus révoltant que ces combats de gladiateurs si multipliés chez le peuple romain, qui se regardoit comme le plus policé de l'univers, combats dans lesquels on voyoit tant de milliers d'hommes s'entr'égorger pour le plaisir des spectateurs? Quelle barbarie dans les guerres! trop souvent c'étoient des guerres d'extermination où tout finissoit par la destruction des cités, par le massacre des habitans et par l'esclavage. Quelle barbarie dans la législation relative à une si grande partie de l'espèce humaine, celle des esclaves! elle laissoit aux maîtres la liberté de se jouer de leur vie comme de celle des plus vils animaux. Quelle barbarie

par rapport à la succession au trône! l'histoire nous apprend que presque toujours le palais des rois n'étoit qu'un théâtre de carnage.

Or il n'est pas un de ces fléaux qui n'ait été ou détruit ou adouci chez les peuples divers, à mesure que le christianisme s'y est établi. Il est vrai, Messieurs, on ne trouve dans l'Evangile ni un traité politique sur la meilleure forme de gouvernement, ni un code de lois civiles, ni des règles précises sur l'administration des Etats; mais on y trouve quelque chose de bien plus précieux encore, fait pour tous les temps, pour tous les gouvernemens, pour tous les peuples. L'Evangile consacre les maximes qui servent de fondement à toutes les sociétés humaines. Pour rendre l'autorité plus inviolable, il lui donne une origine sacrée et la fait dériver de la Divinité même. Pour mieux assurer la soumission des peuples, il la présente, non comme le fruit de la crainte, mais comme un devoir de conscience. S'il commande de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, il commande aussi de rendre à César ce qui est à César. Le respect qu'il imprime pour la majesté des rois est tel, que Tertullien ne crai-

gnoit pas de l'appeler énergiquement *la religion de la seconde majesté*, langage bien différent de celui de ces doctrines séditieuses qui ne flattent la multitude que pour l'égarer, et lui parlent sans cesse de ses droits pour lui faire mieux oublier ses devoirs. Toutefois, pour contenir la richesse et la puissance dans les bornes de la justice, pour en prévenir les excès, le christianisme abaisse toutes les conditions et tous les rangs devant celui qui s'appelle le *Roi des rois* et le *Seigneur des seigneurs*, ramène les hommes de toutes les classes à leur fin comme à leur origine commune, et leur rappelle que c'est sans acception de personnes que le même Dieu les jugera tous. Nos livres saints ne respirent que paix, que pardon des offenses, que modération dans les désirs, que mépris de toute célébrité qui ne s'accorde pas avec la vertu, que vigilance contre ces passions divinisées en quelque sorte dans le paganisme, l'orgueil, la cupidité, la volupté, source empoisonnée de tous les désordres qui ont désolé les empires comme les familles. Dans la doctrine évangélique, tout porte sur l'amour de Dieu et des hommes. Enfin elle

est annoncée aux peuples idolâtres, elle leur est présentée avec des promesses magnifiques pour ses fidèles sectateurs comme avec des menaces effrayantes pour les cœurs rebelles; or, à mesure qu'elle acquiert de l'empire sur les esprits et sur les cœurs, une heureuse révolution s'opère dans les sentimens, dans les habitudes, dans la religion et les lois. On voit cesser ces sacrifices humains qui étoient un outrage pour le Dieu de bonté comme pour la nature; les hommes se dépouillent de leur férocité; les gouvernemens sont plus justes et plus doux, les peuples plus soumis et les révolutions moins fréquentes; les vainqueurs se montrent plus humains et plus généreux; les guerres d'extermination disparoissent ou du moins deviennent plus rares. Les païens, d'après leurs lois, n'étoient pas obligés de voir des hommes dans leurs esclaves; l'Evangile ordonne aux chrétiens d'y voir des frères : aussi la charité évangélique tempère d'abord, affoiblit insensiblement, et finit par briser chez les peuples qu'il régénère ce joug humiliant et cruel qui pesoit sur une si grande partie de l'espèce humaine.

Lorsque les barbares du Nord fondèrent des débris de l'empire romain nos monarchies européennes, l'Evangile adoucit leurs mœurs et les civilisa. Le servage qui s'établit alors chez nos pères fut très-éloigné de la barbarie de l'esclavage de Sparte ou de Rome; même il alla toujours en s'affoiblissant, et c'est en particulier à l'heureux ascendant d'un pontife romain, Alexandre III, que fut dû, et Voltaire lui-même en a fait la remarque, l'affranchissement de toutes les classes du peuple. Telle est donc la gloire du christianisme; s'il n'a pas détruit tous les fléaux de l'humanité, il les a tous adoucis, et il a trouvé le secret de donner tout à la fois plus de liberté aux peuples et plus de stabilité aux gouvernemens. Voilà bien ce qu'a reconnu en particulier l'auteur de l'*Esprit des lois*, quand il a dit que, « si l'on » vouloit se mettre devant les yeux les mas» sacres continuels des rois et des chefs grecs » et romains, la destruction des peuples et » des villes par ces mêmes chefs, les rava» ges de Timur et de Gengiskan qui ont dé» vasté l'Asie, on trouveroit que l'on doit » au christianisme dans le gouvernement

» un certain droit politique, dans la guerre
» un certain droit des gens, que la nature
» humaine ne sauroit assez reconnoître. »

Que si ses ennemis vouloient en quelque sorte user ici de récrimination, et se prévaloir contre lui des divisions, des excès, des guerres dont il a été le prétexte, je ne discuterois pas en détail ces accusations, qui feront un jour la matière d'un discours particulier; je me bornerois à quelques réflexions qui, pour être générales, n'en sont pas moins décisives. Je vous le demande, Messieurs, est-il un vice que l'Evangile ne condamne, un excès qu'il ne réprouve, une vertu qu'il ne commande, une perfection qu'il ne conseille et qu'il n'inspire? et pourquoi donc lui imputer ce qui n'est jamais la suite, mais la violation même de ses maximes? Combien de fois n'a-t-on pas abusé des lois, de la justice, de la puissance, pour opprimer? Faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait parmi nous ni codes, ni tribunaux, ni gouvernement? Combien de fois n'a-t-on pas abusé des sciences et des lettres pour répandre des doctrines subversives de l'ordre social? Faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait ni

lettrés, ni savans? La société civile a fait éclore des désordres portés jusqu'au plus monstrueux raffinement : faudra-t-il pour cela nous ramener à l'état sauvage? On nous dit bien ce qu'un peuple devient quelquefois par l'abus de la religion; mais on ne dit pas ce qu'il deviendroit, s'il étoit privé de la religion; et certes nous sommes à plaindre, si nous l'avons si tôt oublié. Il ne seroit pas difficile de faire voir que, si les sentimens religieux venoient à s'éteindre, les mœurs et les lois manqueroient de leur plus ferme soutien, qu'on ne pourroit plus contenir les peuples que par la force, par la terreur, par toutes les mesures violentes des gouvernemens despotiques, et que, si l'Europe perdoit le christianisme, elle perdroit avec lui la civilisation et la liberté, pour retomber dans la barbarie. Laissons donc aux esprits irréfléchis et téméraires leurs vaines déclamations, et disons, avec le même auteur de *l'Esprit des lois*, que « c'est très-mal » raisonner contre la religion que de faire » dans un livre l'énumération des maux » qu'elle a occasionnés, si l'on ne fait aussi » celle des biens qu'elle a faits. Si je voulois,

» ajoute-t-il, dire tous les maux qu'ont faits » les républiques, les monarchies, les lois » civiles, je dirois des choses effroyables. »

J'ai dit en second lieu influence du christianisme sur la société domestique. Oui, si nous pénétrons dans la famille pour considérer ce qui regarde le père, les enfans, les époux, quel nouveau sentiment de reconnoissance la religion ne doit-elle pas nous inspirer!

Chez les peuples les plus civilisés du paganisme, la religion étoit si favorable aux penchans désordonnés, si peu réprimante, que, pour maintenir la subordination et la paix domestique, la loi portoit le pouvoir paternel jusqu'à l'excès, et l'armoit de ce glaive vengeur qui ne doit reposer que dans les mains dépositaires de la puissance publique. La religion a rendu plus sacré, plus profond le sentiment de la piété filiale; elle a remplacé la crainte par la persuasion. Dès-lors, sans cesser d'être ferme et vigilante, l'autorité paternelle a perdu ce qu'elle avoit de farouche, et chez nous les pères ne sont pas des Brutus. La mère chrétienne n'a pas la dure fierté de celles de Lacédémone; mais, forte

forte sans cesser d'être tendre, d'un côté elle sauroit, comme la mère de saint Louis, armer le bras de son fils contre l'ennemi, et de l'autre lui dire comme elle : « J'aimerois mieux vous voir mort que souillé d'un » seul crime. »

Chez les peuples même les plus vantés, tels que les Grecs et les Romains, l'exposition, le meurtre des enfans nouveau-nés, étoient autorisés ou même commandés par les lois dans certains cas prévus et déterminés. La religion, comme une mère tendre, a couvert de sa protection ces créatures innocentes, et a fait voir une barbarie, un crime énorme là où de très-graves législateurs de l'antiquité ne voyoient qu'une mesure politique.

Avant le christianisme, la polygamie et le divorce étoient assez généralement autorisés par l'usage, usage néanmoins qui est une source de rivalités sanglantes, qui affoiblit, en les partageant, les affections de l'époux, et ne laisse voir bien souvent que des épouses opprimées. Jésus-Christ vient, qui rappelle le mariage à son unité primitive, et qui, affermissant le lien conjugal, détruit ce qui contribue davantage à la tyrannie de l'époux

et à l'avillisement de la femme. Pour celle-ci, le joug de la soumission n'est pas brisé, mais il est adouci; elle est la compagne de l'homme, et non pas son esclave. Il est incontestable, Messieurs, qu'il n'est pas de religion sur la terre qui ait, autant que le christianisme, protégé la femme, adouci son sort, et lui ait donné dans la famille autant de droits et de dignité. Ainsi le christianisme a rendu meilleure la condition d'une moitié de l'espèce humaine; et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de le faire observer en passant, la femme chrétienne qui déserte sa religion et qui la blasphème, méconnoît, sans y penser, son plus grand bienfaiteur, et a le malheur de joindre à la désertion une véritable ingratitude.

J'ai dit en troisième lieu influence spéciale de l'Evangile sur les classes si nombreuses de toute société, celles des pauvres et des malheureux. C'est bien ici plus que jamais son véritable triomphe. Les Grecs et les Romains ont brillé sur la terre par les lettres, les arts, la guerre, la politique et leur civilisation très-avancée. « Leur sagesse et « leur prévoyance, a dit Fleury, dont je vais

» répéter les propres expressions, alloient » bien jusqu'à bannir la fainéantise et les » mendians valides; mais on ne voit pas » chez eux d'ordre public pour prendre soin » des misérables qui ne pouvoient rendre » aucun service. » Voyez, au contraire, comme, de tous les genres de besoin et d'infortune, il n'en est pas un seul qui ait échappé à la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. L'histoire nous apprend combien cet esprit de charité l'anima dès son origine, éclata même au milieu des persécutions, se perpétua d'âge en âge, jusqu'à ce qu'enfin il pût se déployer tout entier dans cette multitude innombrable d'asiles préparés par lui à l'indigence et au malheur, et dont le monde entier est couvert encore. Je crois devoir faire remarquer à la gloire de ce sexe plus compatissant, et qui se dévoue avec tant de courage au soulagement de l'humanité souffrante, que la première personne citée dans les annales chrétiennes comme fondatrice d'un asile public pour les pauvres, et, si je puis l'appeler par son nom même, d'un hôpital, c'est Fabiola, dame romaine du quatrième siècle.

Quel bien a pu faire la religion à l'humanité, qu'elle n'ait pas fait réellement? et, dans nos temps modernes, que de merveilles opérées par elle! C'est la religion qui a recueilli une multitude d'enfans délaissés, et qui a eu pour eux des entrailles que n'ont pas eues leurs mères dénaturées; c'est la religion qui réunit les enfans des classes les plus inférieures, et qui, sans bruit et sans faste, leur fait enseigner gratuitement les premiers élémens des connoissances humaines avec ceux de la morale la plus pure; c'est la religion qui verse la pitié avec le noble courage dans le cœur de ces filles de la Charité, de ces anges consolateurs, prêts à voler partout où le cri du malheur les appelle. Qui donc a bâti sur des montagnes de neiges éternelles ces retraites hospitalières auxquelles le voyageur égaré a dû si souvent la conservation de ses jours? c'est le christianisme. Qui donc avoit inspiré à des hommes généreux le dessein d'aller sur des plages brûlantes et barbares se présenter comme les libérateurs de leurs frères captifs? c'est le christianisme. Encore aujourd'hui quelle est l'ame secrète de ces as-

sociations qui visitent les asiles de la misère, descendent dans les cachots, instruisent l'ignorance, et semblent avoir des consolations pour toutes les douleurs, et des services pour tous les besoins? c'est toujours le christianisme. C'est à lui enfin qu'est due la gloire incomparable d'avoir, dans le Nouveau-Monde, humanisé, éclairé, civilisé des peuplades sauvages et fondé ces républiques chrétiennes qui, par l'innocence des mœurs, la sagesse des lois, le bonheur domestique et civil, surpassoient autant la république de Sparte que l'Evangile surpasse le paganisme. Ayons donc la bonne foi d'avouer que le christianisme a tout fait pour la société, pour la famille, pour les malheureux, et que, s'il ne produit pas plus de bien encore, ce n'est pas lui, c'est nous seuls qu'il faut accuser.

La voilà, Messieurs, cette religion chrétienne, non telle qu'affectent de la présenter des ennemis perfides, dans des portraits dont la passion ou les préjugés ont fourni les couleurs, mais telle qu'elle est sortie des mains de son divin fondateur, entourée de toutes les lumières qu'elle a répandues, de toutes

les vertus qu'elle a inspirées, des victoires qu'elle a remportées sur les vices et les erreurs ; la voilà cette religion salutaire que des méchans auroient voulu nous ravir, et qui étoit tellement incorporée à notre monarchie que la ruine de l'une ne pouvoit qu'entraîner la ruine de l'autre. Le temps est venu de renouer enfin pour jamais l'antique alliance de l'autel et du trône. Revenons, Messieurs, revenons pour notre intérêt et notre bonheur à cette religion trop long-temps méconnue, trop long-temps outragée, qui seule peut cicatriser nos plaies, mettre un terme à nos calamités, affermir la paix publique, qui seule, en un mot, peut régénérer la monarchie dans sa vieillesse comme elle seule a pu la former dans son enfance, et la faire croître encore avec un nouvel éclat de gloire et de prospérité.

EXCELLENCE

DU

MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Après avoir porté l'Evangile et formé une église chrétienne au sein d'une des cités les plus florissantes et les plus voluptueuses de la Grèce, à Corinthe, l'apôtre saint Paul adresse à ces nouveaux fidèles deux Epîtres que nous avons encore, où il cherche à les confirmer dans la foi qu'ils avoient reçue. C'est dans la première qu'il s'attache avant tout à leur développer les mystères de Jésus-Christ, d'un Dieu fait homme, et dans son humanité vivant, souffrant et mourant comme nous et pour nous; et à ce sujet il leur dit des paroles qui furent d'abord un scandale pour le Juif et une folie pour le gentil, qui sont encore si révoltantes pour l'incrédule, si dures pour la foule des chrétiens foibles de nos jours, et dont sera choquée peut-être la superbe délicatesse de quelques-uns de mes auditeurs. Saint Paul

ne craignoit pas de dire que la sagesse des philosophes de son temps n'étoit que folie, leur science que vanité; qu'il comptoit pour rien les discours étudiés de l'éloquence humaine, que tout son savoir étoit Jésus-Christ, qu'il faisoit gloire de ne connoître que Jésus et même Jésus crucifié: *Neque judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* Quel langage, Messieurs! qu'il devoit paroître étrange au siècle surtout où vivoit l'apôtre, siècle de bel esprit, de science, de volupté! Alors chaque peuple avoit ses héros dont il chantoit les exploits, ses orateurs dont il vantoit l'éloquence, ses sages dont il admiroit les maximes, ses dieux dont il encensoit les autels; et voilà qu'un homme inconnu, sans crédit, sans puissance, sorti d'une nation méprisée, un Juif, un barbare, vient annoncer à la terre, à la Grèce même si savante et si polie, que ce qui fait le sujet de son admiration ou de son culte est plein de mensonge et de folie, que la solide gloire, la première de toutes les sciences, c'est de connoître un personnage nouveau qui est mort sur une croix, Jésus et Jésus crucifié:

Jesum Christum et hunc crucifixum. Ainsi la prévoyance des politiques, la sagesse des sages, les écoles fameuses de Rome et d'Athènes, les jeux célèbres de la Grèce, les fêtes de Corinthe, la beauté de ses édifices, son commerce florissant, les avantages de sa position, tout cela, l'apôtre l'oublie, et, le cœur rempli du seul objet qu'il aime et qu'il adore, il ne prêche que lui à toutes les nations; et cet objet unique de ses pensées et de son amour, c'est Jésus-Christ. Encore si l'apôtre des gentils se contentoit d'appeler les peuples à contempler dans Jésus la sainteté de sa vie, la pureté de ses vertus, la beauté de sa doctrine, son amour pour les malheureux, l'éclat des merveilles qui se multiplioient sous ses pas, les triomphes de ses discours sur les cœurs les plus rebelles : mais non, l'apôtre ne craint pas de fixer les regards de l'univers sur les souffrances et la mort de son divin Maître. Oui, des instrumens de douleur, un appareil sanglant, un corps tout couvert de plaies, une croix, voilà ce que Paul étale avec complaisance aux yeux des nations; Jésus crucifié, voilà la science qu'il veut apprendre aux hommes

superbes et sensuels : *Jesum et hunc crucifixum.* Concevoir le dessein de faire adorer par toute la terre comme un Dieu un personnage mort sur une croix comme un malfaiteur, et réussir dans ce projet, de manière à conquérir à ce crucifié le monde entier, quelle pensée ! quel succès ! Comme ici toutes les idées humaines sont confondues ! comme cela seul, bien approfondi, décèle dans le christianisme un je ne sais quoi que l'homme n'a pas inventé, et je ne sais quelle force toute divine, preuve éclatante de sa vérité !

Déjà, Messieurs, nous avons exposé quelques-unes des preuves de la divinité de la religion et de Jésus-Christ, son auteur ; déjà nous avons établi qu'il falloit révérer dans lui, je ne dis pas seulement un homme ami de Dieu, mais encore un Homme-Dieu. C'est sur ce mystère que porte le christianisme tout entier, et c'est de ce mystère considéré tel que l'enseigne l'Eglise chrétienne avec ses suites et ses dépendances, que je me propose de vous entretenir en ce jour. Je voudrois vous faire sentir toute la beauté, toute l'excellence d'une religion qui porte sur

un tel fondement. Placés au sein d'une cité qui est le centre des sciences, des lettres et des arts, oublions pour un moment, comme autrefois l'apôtre au milieu de Corinthe, oublions et ses palais superbes, et ses jardins délicieux, et ses académies savantes, et sa population immense, et les chefs-d'œuvre dont elle est embellie; ce sont là les choses du temps et de l'homme. Portons plus haut nos pensées, essayons de nous faire de justes et nobles idées de la religion que nous professons, de découvrir quelque chose des trésors de lumières et de sagesse que l'apôtre voyoit dans Jésus-Christ. Prouvons que, loin de rougir des abaissemens et de la mort du divin Fondateur de sa religion, le chrétien doit s'en glorifier, et que le christianisme emprunte un éclat et une grandeur étonnante de ces ombres mêmes qui d'abord sembloient l'obscurcir et le dégrader. Notre dessein est donc de vous présenter le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire, la doctrine d'un Dieu fait homme pour nous, dans son véritable point de vue, et de le venger des attaques de ses ennemis. Pour cela, nous allons essayer, en premier lieu, de

vous montrer ce que ce mystère renferme de grand et de beau; en second lieu, de faire voir combien sont mal fondés les argumens de l'incrédulité contre ce mystère. Tel est le plan de ce discours sur l'excellence du mystère de l'Incarnation.

C'EST une vérité qui se fait également sentir à tous, inspirée par la saine raison, et surtout admirablement développée dans le christianisme, que Dieu ne pouvoit rien créer que pour sa gloire, et qu'il est la fin unique de toutes choses, par la raison même qu'il en est l'unique principe. Oui, si dans les conseils de sa sagesse il arrêtoit de communiquer l'être dont il est la source et la plénitude, il ne pouvoit avoir d'autre dessein que de graver dans ses créatures l'image de ses perfections, de se manifester, d'être connu, adoré, glorifié. Il est écrit de lui : *Je suis le commencement et la fin;* et le sage a dit, il y a trois mille ans, que « le Seigneur a fait pour » lui tout ce qu'il a fait » : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* Non qu'il ne trouve dans lui-même sa félicité, qu'il ait besoin pour être heureux de la connois-

sance et des hommages de ses créatures; mais il se doit à lui-même de ne pas se dépouiller du souverain empire qu'il a sur elles, et d'en exiger un tribut de dépendance et d'amour. Parmi les êtres créés, celui qui se cherche uniquement, exclusivement lui-même, et qui se constitue le terme de ses affections, n'est pas seulement un égoïste aux yeux de la raison; c'est aux yeux de la religion un usurpateur sacrilége des droits de la Divinité. Aussi est-il dit dans les livres saints que Dieu est un *Dieu jaloux qui ne cède pas sa gloire à un autre;* aussi, dans cette prière si simple et si sublime que Jésus-Christ a enseignée à ses disciples, le premier vœu que nous formons, c'est que le saint nom de Dieu soit honoré, que son empire soit partout reconnu, et que sa volonté suprême soit accomplie sur la terre comme dans les cieux. Mais, pour atteindre ce but unique de la création, celui de procurer sa gloire, que devoit faire le Créateur? quel plan devoit-il suivre dans la formation du monde, soit intelligent, soit matériel? Certes il ne nous appartient pas de tracer les voies qu'il devoit suivre; et, si la révéla-

tion n'étoit venue soulever pour nous une partie du voile qui nous dérobe les profondeurs des secrets divins, nos idées seroient bien vagues et bien incertaines. Je prends donc les choses telles que nous les enseigne le christianisme. Si d'un coté je sais que Dieu a dû chercher sa gloire dans la création de l'univers, de l'autre je trouve que par le moyen de l'Incarnation ce dessein est exécuté de la manière la plus merveilleuse, la plus digne de l'infinie Majesté; pourquoi? parce que alors les hommages des créatures prennent un caractère de grandeur toute divine; le monde entier adorant Dieu par l'homme, l'homme adorant par Jésus-Christ, et Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, il en résulte que Dieu est connu et glorifié en Dieu. C'est ici un enchaînement de vérités et de raisonnemens qui demande votre attention tout entière.

Nous apprenons des livres saints que Dieu, sortant de son repos éternel, donne l'être à ce qui ne l'avoit pas, et tire du néant cet univers avec toutes ses merveilles. Déjà les étoiles étincellent comme des diamans à la voûte céleste, le soleil remplit les espaces de

sa lumière, la lune, reine des astres, préside à la nuit, les mers sont renfermées dans les prisons de l'abîme, la terre féconde se couvre de fleurs et de fruits, une multitude d'êtres divers peuplent les eaux, la terre et les mers; tout obéit aux lois du souverain Créateur, et il n'est rien qui ne soit adapté merveilleusement à ses desseins. Aussi l'écrivain sacré nous le représente se complaisant dans le monde visible qu'il vient de produire, voyant que chaque chose est à sa place, que chaque trait de cet immense tableau a sa grâce et sa beauté, et que dans son ensemble il doit servir aux vues de sa sagesse durant toute la suite des temps: *Vidit Deus quòd esset bonum.*

Mais enfin qu'importe cet univers matériel, et quelle gloire en revient-il à Dieu, s'il n'existe point d'êtres intelligens qui puissent le connoître et l'adorer? Les créatures insensibles, le soleil, la lune, la terre et les mers, ne se connoissent pas elles-mêmes, et ne connoissent pas Dieu; elles n'ont ni le sentiment de leur propre existence, ni le sentiment de l'existence de leur auteur; elles sont incapables de rapporter à Dieu, par la

reconnoissance, ce qu'elles ont reçu de sa main toute-puissante. Sans doute Dieu n'est pas comme ces ouvriers incertains de leur talent, qui se plaisent à l'essayer dans les productions de leur industrie; il n'avoit pas besoin de faire l'essai de sa puissance dans la formation de ce monde, et le créer sans d'autre but ultérieur eût été une chose indigne de lui. Ne craignons pas de le dire, la création de la nature matérielle, sans la création de la nature intelligente, n'offriroit rien qui fût digne de la suprême Majesté. Si la matière existoit seule, tout seroit mort dans la nature; ce monde physique seroit une immense solitude; ce seroit un palais sans maître, un empire sans roi, un temple sans pontife. Que fait donc le Créateur? après qu'il a formé l'univers matériel avec toutes ses beautés et ses merveilles, l'Ecriture nous le représente méditant en lui-même quelque chose de meilleur que tout ce qu'il a fait jusque-là : *Faisons*, dit-il, *l'homme à notre image*. Dans ce dessein, sa main puissante façonne un peu d'argile, il l'anime ensuite d'un souffle de sa divinité; et voilà l'homme qui tient à Dieu par son

esprit et à la terre par son corps, qui porte dans son ame des traits des perfections divines qu'on verra reluire jusque sur son front, qui se trouve, comme son auteur, capable d'intelligence et d'amour, et qui, étant un être libre, rendra par là même à la Divinité des hommages plus glorieux pour elle et méritoires pour lui. C'est Dieu lui-même qui, lui communiquant quelque chose de sa royauté suprême, l'établit roi de la terre, lui assujettit tous les êtres qui croissent, vivent, respirent sur sa surface. Dès ce moment, la création commence d'avoir un but digne du souverain auteur de toutes choses. Les créatures insensibles existent pour l'homme, et l'homme existe pour Dieu. Les êtres matériels ne connoissent pas Dieu, mais ils le font connoître, ils le manifestent, et rendent ses perfections en quelque sorte visibles; leur éclat, leur beauté, leur harmonie, excitent l'homme à louer, à glorifier leur auteur. Le soleil et les astres répandus dans le firmament ne sont-ils pas comme autant de miroirs où viennent se réfléchir de toutes parts à nos yeux les rayons de la Divinité? Si le prophète convie toutes les créatures inani-

mées, la terre et les mers, les vents et les tempêtes, à bénir à jamais le Créateur, ce n'est pas seulement de sa part un enthousiasme pieux; c'est encore une manière de reconnoître que par la grandeur et le concert de leurs mouvemens, par le spectacle merveilleux qu'elles présentent, elles nous invitent à payer en leur nom à notre commun Maître le tribut de leurs hommages comme des nôtres tout à la fois. Nous pouvons même ajouter que l'homme n'est pas ici un simple spectateur, qu'il n'est pas seulement un témoin frappé d'admiration, mais que dans la création tout se rapporte à lui. Il est vrai, nous ne savons pas ce qui se passe dans les autres mondes, ni si Dieu y a placé des êtres capables de le connoître; mais nous savons que l'homme jouit de toutes les œuvres de sa main divine. Oui, l'air, la lumière, les astres, tout sert à ses usages, à ses besoins, à ses plaisirs; et, sans prétendre que ce monde ait été fait exclusivement pour l'homme seul, toujours est-il incontestable qu'il peut se regarder comme un point central dans une sphère immense. Ainsi nous sommes autorisés à dire que les créatures

matérielles bénissent, adorent leur Créateur, non par elles-mêmes, mais par la médiation de l'homme qui les connoît, qui par elles s'élève jusqu'à leur auteur, et qui, pontife de la nature entière, en offre l'hommage à la Divinité.

Sans doute ces hommages des créatures inanimées par le moyen de l'homme, et de l'homme par ses adorations personnelles, pouvoient être agréables à la Divinité. Surtout lorsque nos premiers parens encore dans toute l'intégrité de leur nature originelle, enrichis des dons les plus précieux, le cœur tout pénétré de reconnoissance et d'amour, se tournèrent vers le Dieu qui leur avoit donné la vie et des biens si parfaits, l'expression de leurs sentimens ne put que plaire à celui qui les leur inspiroit. Mais enfin l'homme, quelque vertueux, quelque saint qu'on le suppose, est toujours borné; ses hommages partent d'une nature trop foible pour ne pas rester à une distance infinie de l'infinie grandeur. Qui comblera cet intervalle immense? comment l'homme acquerra-t-il ce qui lui manque pour offrir à Dieu un tribut qui ait quelque

proportion avec sa majesté? On sent bien que les hommages rendus à la puissance ou au mérite sont d'autant plus glorieux, que la personne qui les offre a elle-même plus de dignité et de grandeur. Ainsi un puissant monarque, quelque honoré qu'il soit des hommages de ses sujets, le seroit plus encore des hommages des rois qu'il verroit au pied de son trône. Mais enfin comment l'homme sera-t-il rapproché de l'infinie majesté de son Dieu? C'est ici, Messieurs, que vous allez sentir ce qu'il y a de beau et de profond dans l'Incarnation du Verbe. Je ne prétends point qu'elle fût nécessaire, que Dieu ait dû choisir l'ordre de choses dans lequel elle devoit avoir lieu, qu'il n'avoit que ce moyen pour créer le plus parfait des mondes, et qu'il étoit tenu de le créer. Je laisse cette doctrine de Leibnitz ou de Mallebranche pour ce qu'elle est : l'optimisme de ces deux grands philosophes est peut-être plus facile à rendre ridicule qu'à réfuter; mais on peut très-bien n'y voir qu'un rêve sublime, et, quoiqu'on ait su l'appuyer sur des raisons très-spécieuses, je suis loin d'y voir une réalité. Dans ce

moment, dégagé de tout esprit de système, je me borne à ce qu'enseigne le christianisme. Qu'est-il donc arrivé? Le Fils éternel de Dieu s'unit à la nature humaine; dans cette nature, il s'abaisse et s'humilie devant le Très-Haut; en même temps il se forme un peuple d'adorateurs qu'il s'associe, qu'il remplit et pénètre de son esprit; il devient le chef d'un corps mystérieux, dont nous surtout, chrétiens, nous sommes les membres, et dès-lors voyez comment se déploie avec une vaste magnificence le plan de la création. Les êtres matériels adorent Dieu par la médiation de l'homme, l'homme adore Dieu par Jésus-Christ, et Jésus-Christ Homme-Dieu adore par lui-même d'une manière digne de Dieu. Ainsi, par une suite de l'incarnation du Verbe divin, l'univers forme un concert magnifique de louanges infinies comme l'infinie Majesté qui en est l'objet.

Ce n'est point ici une théologie nouvelle; elle est une suite du mystère de l'Incarnation bien compris, et je crois en trouver les élémens dans saint Paul, qui avoit pénétré si avant dans les profondeurs

du mystère. En effet, dans l'église de Corinthe fondée par cet apôtre, il s'étoit élevé quelques différends : les fidèles sembloient se partager entre ceux qui les avoient plus particulièrement instruits : l'un étoit pour Céphas, l'autre pour Apollon. L'apôtre, pour faire cesser ces vaines disputes, leur rappelle que les hommes ne sont rien, qu'ils doivent se mettre au-dessus de toutes ces considérations humaines, penser que leur gloire et leur seul désir doit être d'appartenir à Jésus-Christ, qu'en lui tout leur appartient, et à ce sujet il leur dit ces paroles remarquables : « Oui toutes choses sont à vous, soit le » monde, soit la vie, soit la mort, soit les » choses futures; tout est à vous, et vous » êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à » Dieu. » *Omnia vestra sunt, vos autem* » *Christi, Christus autem Dei.*

Donnons quelque développement à cette pensée de l'apôtre, si digne de nos réflexions. La religion nous enseigne que, nos premiers parens étant devenus prévaricateurs, Dieu ne les abandonna pas après leur chute, mais qu'en même temps qu'il les châtia de leur révolte il leur promit ainsi qu'à

leur postérité un réparateur. Confiée aux premières familles du genre humain, cette promesse se perpétua dans une suite de générations qui en furent les gardiennes fidèles, jusqu'à ce qu'un peuple particulier, le peuple hébreu, en fût spécialement le dépositaire. Ce libérateur devoit être Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, qui, par sa mort, expieroit les crimes de la terre, et dont les mérites, embrassant tous les âges, sanctifieroient tous les justes depuis l'origine jusqu'à la fin des temps. Telle est la foi chrétienne sur les promesses et les suites de l'Incarnation : or voyez la gloire qui en revient à Dieu.

Si le sacrifice d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédec, si les cérémonies mytérieuses de l'ancienne loi, si la foi des patriarches, le zèle des prophètes, les vertus de tous les justes qui ont paru avant l'Evangile, n'eussent eu aucune liaison avec le sacrifice futur de Jésus-Christ, ils n'auroient eu qu'un mérite foible et borné; mais, par leur union avec les mérites du libérateur attendu, ils acquéroient une valeur immense et avoient quelque proportion avec la divine Majesté.

Ainsi, même avant Jésus-Christ, les créatures insensibles louoient Dieu par les justes de la terre, et les justes par Jésus-Christ, et Jésus-Christ par lui même, d'une manière digne de Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* D'après la même idée, quelle gloire ne devoit pas revenir à Dieu du zèle des apôtres, des combats des confesseurs, du courage des martyrs, des prières des ames pieuses, de la résignation des chrétiens malheureux, des largesses inépuisables de la charité, de toutes les vertus touchantes et sublimes que la religion inspire? car cette gloire, quoique rendue par une foible créature, devient comme infinie par l'union du fidèle avec l'Homme-Dieu. Tout est pour l'ame fidèle, l'ame fidèle est à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* Ce n'est pas encore tout : la religion, quoique sous des formes différentes, est aussi ancienne que le monde, elle s'est perpétuée avec lui pour durer même après lui. C'est un germe qui se montre sous les patriarches, croît sous la loi mosaïque, se développe sous la loi de l'Evangile, et reçoit dans

dans les cieux sa pleine et parfaite maturité. Là tout est consommé; les élus ne font qu'un avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est qu'un avec le Père céleste; la gloire du chef rejaillit sur tous les membres. C'est par lui que les bienheureux louent, exaltent à jamais les grandeurs et la miséricorde du Dieu qui les couronne, et leurs adorations, identifiées avec celles de Jésus-Christ Homme-Dieu, sont infinies comme le Dieu qui en est l'objet. Ainsi, par une suite du mystère de l'Incarnation, Dieu a reçu depuis l'origine, et recevra au-delà des temps des hommages infinis comme lui. Dès-lors quelle religion plus digne de Dieu et qui lui soit plus glorieuse, qu'une religion fondée comme la nôtre sur le mystère de l'Homme-Dieu? Quand ce ne seroit là qu'un système, ce seroit encore la plus sublime des conceptions humaines; mais tout cela est trop loin des pensées de l'homme pour que l'homme l'ait inventé. Je ne m'étonne donc pas que la faute de nos premiers parens ait donné lieu à l'incarnation du Verbe; que, cette incarnation devant procurer à Dieu une si grande gloire, l'Eglise, en même temps qu'elle dé-

plore la chute originelle, s'en console par le spectacle des biens ineffables que la Providence a su en tirer, et qu'elle ne craigne pas de s'écrier : « O heureuse faute qui a mérité d'avoir un tel réparateur! » *O felix culpa quæ talem meruit habere redemptorem!*

Certes, Messieurs, pour le faire observer en finissant la première partie de ce discours, la doctrine que je viens d'exposer devroit nous être d'autant plus chère, qu'elle est plus glorieuse et plus consolante pour nous : rapprochez-la de celle des matérialistes de nos jours, et prononcez. Les athées ont célébré avec emphase la dignité de l'espèce humaine; ils vouloient, disoient-ils, relever la majesté de l'homme abattu sous le joug de la superstition, et cependant avec leurs systèmes ils ne pouvoient que le corrompre et l'avilir. Que nous apprennent-ils sur l'origine et la destinée de l'homme? Ils le font naître je ne sais comment, le font arriver, par de bizarres métamorphoses, du minéral au végétal, du végétal à l'animal, jusqu'à l'être humain, ne voient en lui qu'un peu de boue organisée, le font mourir tout entier comme un insecte; et voilà ce qui s'est appelé long-temps

et ce qui s'appelle encore quelquefois de la philosophie. Pour nous rendre vertueux, l'athée commence par nous débarrasser de la croyance de la Divinité, et par là même nous livre à tous les vices presque sans défense; pour nous consoler des maux de la vie, il nous parle de l'inflexible nécessité qui nous écrase. De l'orgueil pour de la dignité, de la licence pour de la liberté, des passions pour des vertus, des mots barbares ou un affreux suicide pour consolation, voilà tous les dons que l'athée fait à l'humanité; et, si une heureuse inconséquence ne le rendoit meilleur que ses systèmes, on pourroit dire : Voilà l'homme de l'athéisme. Au contraire, fait à l'image de Dieu son créateur, animé d'un esprit immortel, classé seul à part, et roi de la nature par son intelligence, soutenu dans ses maux par l'espérance, ennobli, perfectionné et comme divinisé par l'union du Verbe à la nature humaine, rendu participant des mérites et de la sainteté de Jésus-Christ, destiné à régner avec lui dans l'éternité, voilà l'homme de la religion. Décidez maintenant de quel côté est la grandeur, de quel côté est la bassesse. C'est assez, Mes-

sieurs, vous entretenir de ce qu'il y a de grand et de beau dans le mystère de l'Incarnation, il nous reste à voir si l'incrédule est fondé dans ses argumens contre ce système.

Si vous écoutez les incrédules, ils vous présenteront le mystère de l'Incarnation comme un composé bizarre de contradictions, de cruauté, d'injustice, de bassesse, indigne de la bonté et de la grandeur de Dieu. Un Dieu, vous diront-ils, immortel, impassible, immense, être renfermé dans un corps mortel, naître, souffrir, mourir, quelle absurdité! un Dieu qui condamne à mort, au lieu des hommes seuls coupables, Jésus-Christ, l'innocence même, quelle injustice! enfin un Dieu traîné dans les humiliations et les opprobres, quoi de plus révoltant, de plus indigne de la suprême Majesté! Que tout cela, Messieurs, ne nous épouvante pas: ces vains argumens ne portent guère que sur de fausses notions, et vous les verrez s'évanouir, si vous voulez un moment vous attacher avec nous à vous faire de justes idées, premièrement, du fond même du mystère, tel que la religion l'enseigne; secondement,

de la véritable grandeur, telle que nous la présente la saine raison : troisièmement, des effets merveilleux et divins qui ont résulté de ces abaissemens mêmes, dont l'incrédule cherche à se prévaloir contre Jésus-Christ.

Et d'abord il importe avant tout de prendre le mystère de l'Incarnation tel que la religion le propose, et non tel que pourroient se le figurer le préjugé et l'irréflexion. La religion nous apprend qu'en s'unissant à notre nature le Verbe divin n'a rien perdu de sa grandeur, ni rien contracté de notre foiblesse; que dans Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, la Divinité resta toujours impassible, immortelle. Sans doute il seroit absurde de s'imaginer qu'elle étoit contenue dans un corps humain, comme une liqueur est contenue dans un vase, ou comme nous sommes renfermés dans ce temple; mais en même temps que Dieu remplit tout de son immensité, il peut rendre sa présence plus sensible en quelques lieux particuliers : en même temps qu'il nous donne à tous le mouvement et la vie, il a pu s'unir à une nature humaine d'une manière plus intime, la gouverner, la diriger par une

action plus spéciale. En Jésus-Christ la nature humaine étoit unie à la nature divine, comme dans l'homme le corps est uni à l'ame. Cette comparaison, tout imparfaite qu'elle est, sert néanmoins à éclaircir le mystère, et dans tous les temps les docteurs de l'Eglise chrétienne en ont fait usage. En effet, Messieurs, l'homme est esprit et corps tout ensemble; dans chacun de nous, l'esprit a ses fonctions, le corps a aussi les siennes: mais il est reçu dans le langage humain que les unes et les autres sont attribuées à la personne; dès-lors, suivant qu'on envisage l'homme par son esprit ou par son corps, on peut, on doit dire du même homme, qu'il est brute et intelligent, corruptible et incorruptible, mortel et immortel. L'application est sensible: dans Jésus-Christ, il faut savoir distinguer ce qui est proprement de l'homme de ce qui est proprement de Dieu; dans lui, la nature humaine souffre, la nature divine est impassible; mais, par une suite de l'union des deux natures, on doit dire du même Jésus-Christ qu'il est Dieu et homme, engendré dans l'éternité et né dans le temps, toujours vivant et mourant sur la croix. Les

enfans chrétiens, instruits des premiers élémens de la religion, savent répéter que Jésus-Christ est mort comme homme, et non pas comme Dieu. Dans Jésus-Christ, le Verbe dirigeoit, gouvernoit l'humanité, et voilà pourquoi on doit lui en attribuer les souffrances et la mort, dont le prix par là même devient infini.

Sans doute, si Jésus-Christ innocent étoit condamné pour les crimes des coupables, et subissoit malgré lui la peine qu'il n'a pas méritée, ce seroit une injustice. Mais supposez d'un côté que Dieu, justement irrité contre les iniquités des hommes, exige une réparation des outrages faits à sa majesté; supposez de l'autre que le Verbe divin, par un mouvement d'amour, se porte pour médiateur, qu'il se présente comme victime volontaire, que dans cette pensée il prenne une nature semblable à la nôtre, pour souffrir et mourir : où est alors l'injustice? Admirons plutôt comment, dans le sacrifice de Jésus-Christ, la justice s'allie à la bonté. La justice de Dieu est pleinement satisfaite par une réparation digne de lui, et sa miséricorde éclate en ce qu'il accepte

une réparation qu'il pouvoit refuser. Un exemple familier peut répandre un grand jour sur cette matière : je suppose un monarque offensé par des sujets rebelles; il a le droit d'en tirer une vengeance éclatante et de ne pas agréer les satisfactions offertes par les coupables. Eh bien! je suppose en même temps que son fils unique s'offre pour médiateur, qu'au nom des sujets criminels il se présente devant son père, et que sa médiation soit acceptée : où seroit ici l'injustice? Les droits du trône seroient vengés, et la clémence du prince éclateroit encore; même la gloire du père étant celle du fils, on pourroit dire que l'honneur qui reviendroit au père de la réparation du fils rejailliroit sur le fils lui-même. Certes je n'entends pas faire disparoître tous les nuages qui couvrent le mystère, car alors ce ne seroit plus un mystère. Dans notre ame, dans la manière dont se forment ses pensées, dans son union avec le corps, que de points tout aussi mystérieux, tout aussi incompréhensibles! Du moins par les idées que la religion nous donne du mystère, on est forcé de convenir qu'il n'offre pas ces

absurdités révoltantes que l'incrédule ne peut y voir qu'en le dénaturant.

En second lieu, pour être moins choqués des humiliations et des abaissemens de Jésus-Christ, rappelons les véritables notions de la solide grandeur; ne prenons pas ici pour règle l'orgueil qui se révolte des apparences, mais la raison qui juge d'après la réalité; or que nous dit-elle? que la véritable grandeur est dans la vertu, que la bassesse n'est que dans le vice; même l'homme n'est jamais plus grand que, lorsque injustement persécuté, il meurt dans les supplices avec le calme de l'innocence. Socrate doit plus de gloire à la ciguë qu'on le condamne à boire injustement qu'à son savoir et à ses qualités estimables. A-t-on jamais vu quelque chose d'avilissant dans les tourmens de Régulus mourant à Carthage victime de la foi jurée? Saint Louis dans les fers, supportant le malheur avec la résignation d'un chrétien et la dignité d'un roi, est-il moins grand que saint Louis sur le trône? et si Jésus, poursuivi par la plus aveugle fureur, meurt avec toute la magnanimité et toute la simplicité de la vertu, n'y a-t-il pas bien peu de philosophie à être cho-

...

qué de ses humiliations et de ses souffrances? On peut dire que, sur cette matière, les païens se sont montrés plus éclairés que nos penseurs modernes; témoin Cicéron, et avant lui Platon. Dans un fragment du troisième livre de la République, conservé par Lactance, Cicéron trace le portrait de deux hommes bien différens : l'un est un méchant qui passe pour un homme de bien, et qui, trompant ses semblables, se voit comblé de richesses, d'honneurs et de toutes les faveurs de la vertu ; l'autre est un homme de bien, mais qui passe pour méchant, que ses concitoyens persécutent, chargent de chaînes, accablent de maux et réduisent à être le plus misérable des hommes : « Eh bien! dit le philosophe romain, qui de nous seroit assez » insensé pour hésiter lequel des deux il aimeroit mieux être? » Lorsque, au second livre de sa République, Platon nous dépeint son juste parfait, il ne le représente ni sous le dais et la pourpre, ni dans le faste des grandeurs mondaines, ni sur le char de la victoire, ni au milieu des acclamations de la multitude; mais Platon a peint son juste tel que Jésus s'est montré à la terre, humilié,

persécuté, n'ayant que le ciel pour approbateur de ses vertus, et condamné comme un malfaiteur, tandis qu'il étoit le plus juste des hommes. On sait que les sages du paganisme n'ont pas connu de spectacle plus digne des regards du ciel que celui de la vertu aux prises avec l'infortune.

Nous-mêmes, consultons nos propres idées, pour en faire sous d'autres rapports l'application à Jésus-Christ. Qu'on nous cite des esprits sublimes qui ne craignent pas de s'abaisser jusqu'à la portée des simples et des ignorans pour les instruire; qu'on nous rappelle des rois puissans qui se dépouillent quelquefois de leur majesté pour se montrer plus populaires, nous en sommes touchés, attendris; nous aimons à voir les premiers descendre des hauteurs de leur génie, les seconds de l'élévation de leur trône, tempérer ainsi l'éclat du talent et du pouvoir par une aimable condescendance. Sans doute, si dans cela nous pouvions soupçonner de la foiblesse et de la pusillanimité, nous ne serions plus frappés d'admiration; mais nous sentons d'ailleurs qu'il y a de la grandeur à s'abaisser

ainsi pour le bien de l'humanité. Certes, Messieurs, nous ne pouvons soupçonner rien de foible ni de pusillanime dans Jésus-Christ; c'est pour nous qu'il s'abaisse, mais toujours avec les traits de la plus héroïque vertu; même il sait du milieu de ses humiliations faire jaillir des traits d'une grandeur toute divine: c'est un prince qui jusque dans sa royale familiarité sait faire sentir tout ce qu'il est à la foule qui l'entoure. Voyez en effet sa vie tout entière; s'il vient au monde dans une crêche, des anges célèbrent sa naissance par des cantiques de joie; s'il paroît sous les foiblesses de l'enfance, les petits et les grands, les bergers de la Judée et les sages de l'Orient environnent son berceau; s'il est présenté au temple comme un enfant ordinaire, le vieillard Siméon le prend dans ses bras et prophétise sa grandeur et sa gloire. Au milieu des peuples de la Judée, il converse avec les pauvres comme avec les docteurs; mais la plus haute sagesse est dans ses discours, et des merveilles sans nombre accompagnent ses pas. Se laisse-t-il saisir par une troupe armée, c'est après l'avoir terrassée d'une seule parole comme d'un

coup de foudre ; meurt-il sur la croix, la nature se trouble et se déconcerte : enfin il ne descend au tombeau que pour en sortir vainqueur de la mort.

Je consens à oublier pour un moment ces traits de sa divine puissance pour ne voir que ses abaissemens mêmes, et je prétends que, loin d'être avilissans pour Jésus-Christ, ils font ressortir admirablement sa grandeur ; pourquoi ? parce qu'il en résulte des effets merveilleux et très-dignes de la Divinité ; c'est ici ma troisième et dernière réflexion.

Il y a quinze siècles qu'un des plus vigoureux génies de l'antiquité chrétienne, Tertullien, disoit aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ : « Ses abaissemens vous paroissent indignes de Dieu ; mais considérez » qu'ils étoient très-utiles à l'homme, et que » par là même ils devenoient très-dignes de » Dieu ; car rien n'est plus digne de Dieu que » de faire du bien à sa créature. » Cette pensée mérite que nous nous y arrêtions, pour la mettre dans un jour convenable. En Dieu, toutes les perfections sont infinies ; sa bonté est sans bornes comme sa puissance et sa sagesse ; elle est même son attribut tellement

distinctif, qu'on le désigne sous le nom de très-bon comme sous celui de très-grand; dans lui, la bonté est une propension à communiquer, à répandre les trésors de vie et de bonheur dont il est la source. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes; concentrés dans nos affections personnelles, occupés de nos propres besoins, nous n'aimons pas à donner, ou nous ne donnons qu'avec réserve et mesure; nous sentons que nous nous dépouillons en donnant, nous croyons perdre en quelque sorte une partie de nous-mêmes. Mais Dieu n'a besoin de rien, il donne sans s'appauvrir; il est de la dignité du premier être de donner de son propre mouvement, de prévenir les cœurs, et c'est parce qu'il est l'Être souverain, qu'il nous embrasse dans sa souveraine bonté. Que s'il lui plaît de lui donner un libre cours, il pourra la porter à un point qui nous paroisse inconcevable; infiniment communiquable, jusqu'où ne peuvent point aller les effusions de son amour? Que voyoit-t-il sur la terre? les erreurs et les vices la couvroient de ténèbres et d'infamies; les crimes y étoient déifiés, les vertus méconnues; les peuples, suivant le

langage de l'Écriture, étoient comme des brebis errantes sans pasteur et sans guide; c'étoient des malades couverts de plaies et de blessures, c'étoient en même temps des coupables qui, étouffant la conscience et les remords, tournoient contre Dieu même ses bienfaits, et ne cessoient de l'outrager par leurs iniquités. Il leur falloit un modele, un médecin, un Sauveur : déjà le ciel avoit parlé de bien des manières par les prophètes; mais Dieu a résolu de faire plus encore, d'accorder à la terre un bienfait plus universel, plus précieux, plus durable; il fera une chose d'autant plus digne de lui, qu'il y entrera plus d'amour et de condescendance. Les païens avoient imaginé que les dieux visitoient quelquefois les hommes; eh bien! ce qui n'étoit pour eux qu'une fable s'est réalisé dans Jésus-Christ. Dieu se rend visible, se revêt de notre nature, vit au milieu des hommes, les éclaire par ses discours, les sanctifie par ses exemples et les sauve par sa mort. Si nous étions de pures intelligences, il auroit pu se contenter de nous éclairer par des révélations intérieures; mais nous sommes hommes, nous avons des sens, des

organes, un corps. Alors Dieu se rend semblable à nous, et nous accorde le bienfait d'une révélation sensible, extérieure, appropriée à notre nature. Sans doute il auroit pu paroître dans un état habituel de grandeur et de gloire, se montrer quelque temps aux hommes, et disparoître sans passer par ces états de pauvreté, d'humiliation et de souffrances auxquelles il s'est assujetti; mais c'eût été trop peu pour son amour et pour notre instruction. Il passe par tous les états de la vie humaine, il se soumet aux plus rudes épreuves, il se rend obéissant jusqu'à la mort de la croix, parce que dans son amour immense pour les hommes, il veut être le modèle de tous, nous présenter dans sa vie le tableau de toutes les vertus, offrir toujours l'exemple à côté du précepte et nous éclairer encore plus par sa conduite que par ses leçons. L'orgueil, l'ambition, la volupté, ces trois tyrans du genre humain, dominoient avec tant d'empire, que, pour en affranchir la terre, pour y établir le règne des vertus opposées, il ne falloit rien moins que les exemples si parfaits d'humilité, de détachement, de pureté, qui brillent dans Jésus-Christ.

Le voilà donc ce législateur unique qui, jusqu'au dernier soupir de sa vie, se soumet le premier à toutes les lois qu'il nous impose, qui, par chacune de ses paroles comme par chacune de ses actions, a le droit de dire à ses ennemis : « Qui de vous peut me faire » un reproche légitime ? » Quel accord ravissant entre ses exemples et sa doctrine! dans lui il n'est pas une action qui ne soit un exemple, comme dans ses discours il n'est pas une parole qui ne soit vérité. Qu'ils sont petits devant ce juste tous les sages ensemble! Où est le philosophe qui sache parler et vivre ainsi? Aristote et Platon ont bien pu former des disciples, ils ont bien pu régner tour à tour dans les écoles de la philosophie ancienne ou moderne; mais voit-on qu'on puisse toujours retrouver dans la sainteté de leur vie la doctrine qu'ils ont enseignée dans leurs livres? a t-on jamais eu la pensée de les proposer comme des modèles de toute perfection? Pour Jésus-Christ, sa conduite n'est que sa doctrine vivante, et partout où pénétrera son Evangile, on pourra dire à tous les hommes : *Regardez et faites selon le modèle qui vous est présenté.* Voilà comme

par ses abaissemens Jésus-Christ se montre véritablement Dieu, en donnant l'exemple de toutes les vertus pour nous sanctifier, et en sacrifiant sa vie pour le salut du monde. Si nous admirons un prince qui sait se dévouer et mourir pour son peuple, si même nous lui en faisons un titre de gloire, confessons donc aussi avec Bossuet qu'« un Dieu » descendant sur la terre pour vivre parmi » les hommes ne pouvoit rien faire de plus » grand, rien de plus royal, rien de plus » divin que de sauver tout le genre humain » par une mort généreuse. »

Enfin nous vous dirons : Vous êtes scandalisés des humiliations du Sauveur! Mais voyez quelles ont été dans tous les siècles les suites merveilleuses de ses souffrances et de sa mort, et comme sa croix est devenue son triomphe. Jésus-Christ avoit annoncé que, lorsqu'il auroit été élevé de terre, il attireroit tout à lui : quelle prédiction ! Une croix, théâtre d'ignominie, devenir une source de gloire, quel prodige! Jamais oracle n'a été plus merveilleusement accompli; ici les faits de l'univers entier parlent assez haut; toutes les nations deviennent l'hé-

ritage de Jésus crucifié; Rome elle-même, maîtresse du monde, subira le joug du Sauveur. Oui, que Rome, la superbe Rome, élève à grands frais un temple célèbre à tous les dieux de la terre, ce monument de sa politique et de sa superstition servira de trophée à la croix du Sauveur du monde; le signe du salut sera planté sur le Panthéon, et les dieux des nations comme enchaînés à ses pieds serviront d'ornement aux triomphes du Christ. Jupiter est tombé du haut du Capitole, et ses foudres tant célébrées par les poètes ne l'ont pas sauvé d'une chute éternelle. L'empire romain périra, la religion du Crucifié ne périra pas. Ils viendront du fond de leurs forêts et de leurs régions incultes, les peuples farouches du Nord; ils viendront fondre sur les provinces romaines comme sur une proie; le colosse de puissance tombera sous les coups des barbares, et les barbares tomberont à leur tour au pied de la croix, et les Remi diront aux Clovis: « Baisse la tête, fier Si- » cambre; brûle ce que tu as adoré, et adore » ce que tu as brûlé. » Les peuples les plus sauvages de notre Europe seront humanisés,

civilisés par l'Evangile, et l'Europe une fois chrétienne deviendra le flambeau du reste du monde.

Tels ont été, tels sont encore les triomphes de Jésus crucifié. Ainsi cette croix, dont on semble rougir, a fait la conquête de l'univers, tant il y a dans elle de puissance et de vertu! Apprenons donc, Messieurs, à connoître le mystère de l'Incarnation tel que l'Eglise l'enseigne, dégagé des idées absurdes et grossières que s'en forme le préjugé, et vous sentirez tout ce qu'il renferme de glorieux pour Dieu, comme de salutaire aux hommes. Alors, chrétiens par les œuvres non moins que par la foi, vous ferez hommage à Jésus-Christ des affections de votre cœur ainsi que de la soumission de votre esprit; vous respecterez en lui le médiateur, le Sauveur du monde, et répéterez avec les esprits célestes: « Gloire à Dieu par » Jésus-Christ, et par lui paix sur la terre » aux hommes de bonne volonté. »

SUR

LES PROPHÉTIES.

Déja, Messieurs, j'ai eu occasion de vous entretenir de la destinée de la nation juive, à laquelle Moïse a donné des lois si étonnantes par leur durée comme par leur sagesse; je vous ai rappelé les innombrables prodiges dont son histoire est remplie; j'ai essayé de vous montrer tout ce que son caractère, ses habitudes, son gouvernement, sa position au milieu des autres peuples du monde, présentent d'extraordinaire et de vraiment singulier. Je viens aujourd'hui considérer ce peuple sous un nouveau point de vue, qui achèvera de vous faire entendre comment il a plu à Dieu de se servir de lui pour amener l'exécution de ses desseins éternels et préparer de loin les voies à la religion sainte qu'il avoit résolu d'établir sur la terre. C'étoit peu pour la bonté du Seigneur d'a-

voir sauvé de l'oubli la mémoire du passé, en ordonnant à son serviteur Moïse de décrire l'origine des choses et d'assurer par un monument plus durable le dépôt des traditions primitives. C'est peu encore de pourvoir aux besoins présens de son peuple chéri, et de le conduire comme par la main au milieu de miracles toujours renaissans. Les pensées de salut qu'a conçues le Très-Haut ne doivent se borner ni à une seule contrée ni à un seul peuple, et ces soins d'une providence toute particulière sur les enfans d'Israël ne sont que l'annonce et la figure de la grande œuvre de miséricorde qu'il médite sur tous les enfans des hommes. Des siècles s'écouleront encore, jusqu'à ce que cette œuvre soit consommée. Mais voulant la marquer à des traits qu'on ne puisse méconnoître, et consoler au moins la terre de ses maux par l'attente de sa délivrance, ils suscite d'âge en âge des hommes pleins de son esprit et de ses lumières, devant qui il soulève le voile de l'avenir, et qu'il charge d'aller dire à leurs frères ce qu'ils ont vu et entendu. De là cette suite de prophéties que l'on rencontre en si grand nombre dans les

livres de l'ancienne loi, et où l'on peut lire d'avance l'histoire des évènemens futurs. Parmi ces prophéties, les unes ne regardent que le peuple juif ou bien quelqu'une des villes et des nations dont il est environné; les autres, et c'est à celles-là que je m'arrête, semblent se rapporter à un seul et unique objet sur lequel elles reviennent sans cesse et qu'elles représentent sous toutes ses formes et dans tous ses détails comme étant d'une plus haute importance et d'un intérêt plus universel. Les Juifs et les chrétiens s'accordent à voir, dans ces derniers oracles, la promesse d'un libérateur ou d'un Messie qui doit venir dans la plénitude des temps, et dont les bienfaits comme l'empire doivent embrasser toutes les nations. Mais ceux-ci assurent que cet auguste personnage est déjà venu, que c'est Jésus, fils de Marie, crucifié à Jérusalem, il y a dix-huit siècles; ceux-là, au contraire, soutiennent qu'il faut l'attendre encore. De leur côté, les incrédules prétendent que les uns et les autres sont également dans l'illusion, et que toutes ces prophéties ne méritent aucune croyance. Dans ce choc d'opinions si différentes, où est la

vérité? C'est ce qu'il s'agit d'examiner en ce moment.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans cette discussion, je la réduis à trois questions principales:

Est-il vrai qu'il y a dans les livres de l'ancien Testament des prédictions qui annoncent la venue du Messie?

Est-il vrai que les caractères tracés d'avance de ce personnage incomparable se réunissent dans Jésus-Christ?

Est-il vrai que les difficultés qu'on oppose ici n'ont aucune solidité?

Tel est le sujet et le partage de cette conférence sur la divinité de la religion chrétienne prouvée par les prophéties.

Il est indubitable, Messieurs, que l'attente du Messie, c'est-à-dire, d'un puissant libérateur destiné à régner sur tous les peuples, a été dans tous les temps un des points fondamentaux de la religion judaïque. On trouve des vestiges bien marqués de cette tradition de siècle en siècle jusqu'à nous. A l'époque même où Jésus-Christ parut dans le monde, les auteurs juifs et païens témoignent

moignent unanimement que cette attente du Messie étoit universelle (1). Mais cette croyance si ancienne et si enracinée est-elle véritablement fondée sur les livres sacrés? il est facile à tout homme de bonne foi de s'en convaincre. En effet, rien de plus souvent répété, dans les livres de l'ancien Testament, que la promesse du Messie sous l'idée générale d'un libérateur destiné à fonder une nouvelle alliance. Il est vrai que cette promesse n'est pas également développée dans tous les temps et dans tous les prophètes : c'est une lumière qui a ses commencemens et ses progrès, mais qui ne laisse pas d'éclairer tous les siècles ; ce n'est d'abord qu'un rayon, mais il s'étend et s'accroît par degrés, et devient avec le temps un jour parfait.

A peine nos premiers parens ont-ils encouru par leur révolte la disgrâce du Créateur, qu'ils entendent de la bouche même de leur souverain juge la promesse d'un libérateur qui les affranchira de la servitude du dé-

(1) Josephe, *De Bello judaico*, lib. VI, cap. v, n°. 4. — Thalmud Babyl. Sanh. cap. II. — Luc, III, 15. — Joan. I, 19, 20; IV, 25.

» mon. Je mettrai, dit Dieu au serpent, une » inimitié entre toi et la femme, entre sa » race et la tienne, et cette race te brisera » la tête. » Le style obscur et figuré de cette prophétie, dans laquelle le démon est désigné sous l'emblême du serpent, peut sans doute donner lieu à bien des difficultés; je pourrois même avouer que cette prédiction, si elle n'étoit pas éclaircie par d'autres plus récentes, ne suffiroit pas pour fournir une démonstration rigoureuse de la promesse du Rédempteur. Observez cependant, Messieurs, que le sens de ces paroles mystérieuses est d'abord assez clairement déterminé par les plus anciennes traditions du genre humain. Non-seulement les Juifs (1), mais les païens eux-mêmes, comme Boulanger (2) le reconnoît expressément, ont conservé la tradition d'un libérateur tout-puissant qui devoit apporter le salut aux hommes et les réconcilier avec Dieu; et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que cet envoyé d'en haut est désigné dans plusieurs mythologies sous l'image d'un Dieu incarné qui

(1) *Voyez* les Targums ou Paraph. chaldaïques.

(2) Boulanger, Antiquité dévoilée.

écrase la tête d'un serpent nuisible au genre humain (1). D'où peut venir une pareille tradition commune à tant de peuples divers, sinon de la tradition primitive qui a expliqué la promesse faite à nos premiers parens dans le sens que nous lui donnons? D'ailleurs, pour peu qu'on examine de près la liaison du texte qui nous occupe, à travers les rigueurs de l'arrêt fatal qui y est porté, on voit percer à chaque mot la miséricorde qui tempère les coups de la justice. Dans le Dieu terrible qui maudit, on reconnoît toujours le père plus encore que le juge; on sent qu'il ne frappe qu'à regret, et que, s'il châtie pour le moment, il se réserve de pardonner un jour. Le but de cette prédiction est donc visiblement de consoler au moins les coupables dans leur malheur, et de ranimer leur espérance après leur chute. Mais, de bonne foi, Dieu les eût-il bien consolés, en se bornant à leur annoncer l'inimitié qui existeroit désormais entre l'homme et le ser-

(1) *Voyez* l'ouvrage de Faber, intitulé : *Horæ mosaicæ*, tome I[er]. section I[re]. chapitre III. — *Voyez* aussi le III[e]. volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, chapitre XXVII, pag. 408, etc.

pent naturel? Donnez au contraire à ces paroles divines le sens que nous leur attribuons d'après la tradition la plus ancienne et la plus universelle; dès lors elles remplissent le but que Dieu se propose, qui est de relever le courage de l'homme tombé. Le moins qu'il dut inférer de cette promesse, c'est qu'un de ses descendans remporteroit sur le démon une victoire éclatante, qu'ainsi son état n'étoit point désespéré, et qu'un jour il seroit délivré des maux qu'il s'étoit attirés par sa désobéissance.

Mais suivons la longue chaîne de prophéties dont celle-ci n'est que le premier anneau, et nous verrons les desseins de la divine miséricorde se développer successivement et acquérir de jour en jour une nouvelle clarté.

Environ deux mille ans avant Jésus-Christ, alors que tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie, Dieu choisit Abraham et toute sa famille pour en faire une nation privilégiée; il prédit à ce saint patriarche, non-seulement qu'il sera le père d'un peuple innombrable, mais que de sa race sortira un rejeton en qui toutes les nations seront bé-

nies. « Abandonne ton pays, lui dit-il, et » viens dans la terre que je te montrerai; » je te ferai le chef d'un grand peuple, et » toutes les nations de la terre seront bénies » en celui qui naîtra de toi (1). » La même promesse est inculquée dans les mêmes termes à Isaac et à Jacob, descendans d'Abraham (2), et Jacob lui-même, au lit de la mort, éclairé d'une lumière nouvelle, distingue entre les douze tribus celle de Juda, comme devant donner le jour au *Désiré des nations*. « Le sceptre, dit-il, (c'est-à-dire, » l'autorité souveraine) ne sortira point de » Juda, et l'on verra toujours des magistrats » de sa race, jusqu'à ce que vienne celui » qui doit être envoyé, et qui sera l'*attente* » *des nations* (3). » A ce dernier trait, qui ne reconnoît aussitôt le personnage célèbre déjà promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, *celui en qui toutes les nations doivent être bénies*, le libérateur annoncé à l'homme coupable dès l'origine du monde?

Je n'ignore pas, Messieurs, que les Juifs

(1) Genèse, XII, 3; XXII, 18.

(2) *Ibid.* XXVI, 3, 4; XXVIII, 13, 14.

(3) *Ibid.* XLIX, 10.

modernes, embarrassés de cette prophétie qui détermine par des caractères si frappans l'époque précise de la venue du Messie, n'ont rien négligé pour en éluder la force, et même pour donner à l'oracle de Jacob un objet tout différent de celui que nous lui attribuons. Mais, sans suivre ici les érudits dans la discussion du texte original, que le plan de ce discours ne comporte pas, ne pouvons-nous pas trancher toute la difficulté par une observation décisive? Il est certain que tous les Juifs anciens, soit avant Jésus-Christ, soit même pendant les premiers siècles du christianisme, appliquoient aussi bien que nous au Messie l'oracle dont il s'agit. La traduction des livres saints connue sous le nom de *Version des Septante*, antérieure à Jésus-Christ de près de trois cents ans, les Paraphrases ou commentaires publiés par les Juifs depuis la venue de Jésus-Christ (1), tous les écrits de leurs anciens docteurs (2) adoptent unanimement l'explication que nous donnons encore aujourd'hui de cette célèbre

(1) *Voyez* dans la Polyglot. d'Angl. les Paraphrases d'Onkelos, de Jonatham et de Jérusalem.

(2) Thalmud Gemara. Tract. Sanh. cap. II.

prophétie. Que penser donc des interprétations suspectes imaginées par un petit nombre de docteurs modernes, après une si longue suite de siècles? Ne sommes-nous pas fondés à les attribuer uniquement au besoin de défendre une cause désespérée? De quel droit de prétendus savans de nos jours oseroient-ils se vanter d'avoir mieux pénétré le sens des prophéties que ces doctes interprètes, d'ailleurs si voisins du temps où la langue hébraïque avoit cessé d'être vulgaire, et qui devoient posséder encore dans toute son intégrité le dépôt des anciennes traditions? N'oublions pas cette observation importante, qui prévient et résout d'avance la plupart des difficultés que nous font aujourd'hui les Juifs.

Mais, à mesure qu'on avance dans la suite des temps, les promesses deviennent encore plus claires et plus détaillées; les livres prophétiques surtout sont pleins de prédictions qui, de l'aveu des Juifs anciens et modernes, ne peuvent convenir qu'au Messie. On rencontre à chaque page de ces livres divins l'annonce d'une nouvelle alliance qui ne sera plus particulière aux enfans de Jacob,

mais qui répandra chez tous les peuples du monde la connoissance et le culte du vrai Dieu, et qui soumettra toutes les nations au règne du Messie.

Avec quelle magnificence ce grand évènement n'est-il pas chanté au livre des Psaumes! Souvent, dans ces sublimes cantiques, David ne songeoit d'abord qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; mais tout à coup ravi hors de lui-même, et pénétré d'une lumière céleste, il aperçoit de loin celui dont Salomon étoit la figure, et dépeint la gloire du Messie avec des traits qu'il est impossible d'appliquer à tout autre. Non-seulement il voit comme Abraham *toutes les nations de la terre bénies dans ce nouveau roi* (1), mais il contemple avec admiration tous les peuples soumis à son empire et prosternés aux pieds du seul Dieu véritable. « Dans ces » jours heureux, dit-il (2), on verra éclore » la justice avec l'abondance de la paix; » l'empire du nouveau roi s'étendra d'une » mer à l'autre, et jusqu'aux extrémités du » monde. Les habitans du désert se proster-

(1) Ps. LXXI, 19.
(2) *Ibid.* 7, etc.

» neront devant lui, et ses ennemis baise-» ront la poussière de ses pieds. Tous les » rois de la terre l'adoreront et toutes les » nations lui seront assujetties. » Ailleurs, c'est le Messie lui-même parlant en la personne du prophète qui annonce ce grand évènement, et le représente comme la récompense de ses travaux et comme le fruit de ses souffrances (1). « Je vous louerai, » Seigneur, dit-il, dans une nombreuse as-» semblée; je vous offrirai mes vœux en pré-» sence de ceux qui vous craignent.... Alors » toutes les extrémités de la terre se sou-» viendront du Seigneur et se convertiront » à lui. Tous les peuples l'adoreront; au Sei-» gneur appartient l'empire, et il règnera » sur toutes les nations. » Etoit-il possible, Messieurs, de prédire plus clairement la ruine de l'idolâtrie et la vocation des gentils au culte du vrai Dieu? Toutefois la clarté de ces prophéties est encore augmentée, s'il est possible, par celle des livres postérieurs.

Trois cents ans après David, Isaïe, le plus

(1) Ps. XXI, 26.

sublime des prophètes, décrit dans les termes les plus magnifiques le règne futur du Messie, et insiste principalement sur le caractère distinctif de ce règne, c'est-à-dire, la conversion des gentils au culte du vrai Dieu (1). « Il viendra un temps, dit ce pro-
» phète, où la maison du Seigneur sera bâtie
» sur une haute montagne, et s'élèvera au-
» dessus des collines; les nations y viendront
» en foule, se disant les unes aux autres : Al-
» lons à la montagne du Seigneur, à la mai-
» son du Dieu de Jacob; il nous enseignera
» ses voies, et nous marcherons dans ses
» sentiers. Alors la loi sortira de Sion, et la
» parole du Seigneur sortira de Jérusalem
» pour se faire entendre à tous les peuples...
» Alors tous les orgueilleux seront abaissés,
» le Seigneur seul sera grand, et les idoles
» seront partout réduites en poudre..... Un
» rejeton (2) sortira de la tige de Jessé (père
» de David); il sera exposé comme un éten-
» dard à la vue de tous les peuples. Les na-
» tions lui offriront leurs prières, et le lieu

(1) Isaï. II, 2, etc.
(2) *Ibid.* XI, 10, etc.

» de son repos sera environné de gloire. Il » purifiera (1) une multitude de nations; les » rois n'oseront ouvrir la bouche en sa pré- » sence; ceux qui n'ont jamais entendu par- » ler de lui le verront, et ceux qui ne le » connoissent pas seront appelés à le con- » templer.... Je l'ai donné aux nations (2) » pour guide et pour précepteur. Sous lui, » un peuple étranger se joindra au peuple » de Dieu, et les gentils accourront de tous » côtés pour admirer les merveilles opérées » par le Seigneur, le Dieu saint d'Israël.... » Réjouissez-vous donc (3), ajoute le pro- » phète à la vue de cette multitude tou- » jours croissante des adorateurs du vrai » Dieu, réjouissez-vous, stérile qui n'en- » fantiez point; chantez des hymnes de » louange, et poussez des cris de joie, vous » qui n'aviez point d'enfans, parce que celle » qui étoit abandonnée est devenue plus » féconde que celle qui avoit un mari. Pre- » nez un lieu plus vaste pour dresser vos » tentes, étendez sans crainte vos pavillons,

(1) Isaï. LII, 15.
(2) *Ibid.* LV, 4, etc.
(3) *Ibid.* LIV, 1, etc.

» allongez-en les cordages et affermissez les » pieux qui les soutiennent; car vous pé» nétrerez à droite et à gauche; votre pos» térité aura les nations pour héritage, et » elle habitera jusqu'aux villes les plus dé» sertes...., parce que le Créateur lui-même, » le Dieu des armées, sera votre époux, et » le saint d'Israël sera appelé le Dieu de » toute la terre.... Je viens (1), dit le Sei» gneur, pour rassembler tous les peuples » et toutes les langues; ils viendront et ils » verront ma gloire; je choisirai entre mes » serviteurs des hommes que j'enverrai au » loin parmi les nations; ils annonceront » ma gloire à ceux qui n'ont jamais entendu » parler de moi.... Ils vous amèneront des » frères de toutes les nations du monde, ils » les offriront à Dieu comme une oblation » sainte, et je prendrai parmi eux des prê» tres et des lévites, dit le Seigneur. »

Combien d'autres prédictions non moins précises ne pourrions-nous pas ajouter sur le même objet? mais pourquoi multiplier les citations sur un point si incontestable?

(1) Isaï. LXVI, 18, etc.

Je le demande encore, Messieurs, étoit-il possible de mettre dans un plus grand jour les promesses faites à Abraham et à nos premiers parens? étoit-il possible de répandre une lumière plus vive sur ces paroles tant de fois répétées aux anciens patriarches : *Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de vous?* La suite et la liaison de toutes ces prophéties ne nous obligent-elles pas à reconnoître que, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, il étoit clairement prédit que la connoissance et le culte du vrai Dieu ne seroient pas toujours concentrés dans le peuple choisi, et que tous les peuples du monde abandonneroient un jour leurs superstitions, pour adorer le seul Dieu vivant et véritable, manifesté par le ministère d'un descendant de David? prédiction d'autant plus remarquable, qu'elle combattoit directement l'orgueil et les préjugés du peuple juif, naturellement si jaloux de ses priviléges, et si peu disposé à les partager avec les nations étrangères.

Mais c'est trop insister sur un point dont les Juifs eux-mêmes, nos ennemis déclarés, conviennent avec nous. Après avoir vu la

promesse du Messie clairement énoncée dans les livres de l'ancien Testament, voyons maintenant si les caractères de ce personnage extraordinaire se réunissent en celui que les chrétiens adorent.

L'ÉPOQUE de la venue de Jésus-Christ, l'histoire de sa naissance, de sa vie et de sa mort, les effets prodigieux qui ont suivi son ministère, démontrent jusqu'à l'évidence que Jésus, fils de Marie, est réellement le Messie annoncé par les anciens prophètes.

Déjà nous avons vu, dans la prophétie de Jacob, l'époque de la venue du Messie marquée par un double changement, dont l'un regarde le peuple juif, et l'autre les nations étrangères. Selon cet oracle célèbre, aux jours du Messie, toute autorité doit cesser dans la maison de Juda; ce qui, selon la remarque de Bossuet, *emporte la ruine totale d'un État* (1). A la même époque, doit s'élever un nouveau royaume, composé, non d'un seul peuple, mais de tous les peuples,

(1) Histoire universelle, seconde partie, chap. II, vers la fin.

dont le Messie doit être le chef et l'attente. Eh bien! que voyons-nous de nos yeux? la tribu de Juda, comme toute la race des Juifs, dispersée çà et là sur la surface du globe, sans état politique et sans aucune forme de nation, entièrement dépouillée de l'autorité que lui assuroit la prédiction de Jacob jusqu'à la venue du Messie. Et à quelle époque a-t-elle perdu cette prérogative? dans le siècle même où Jésus-Christ parut sur la terre. L'usurpation d'Hérode, Iduméen d'origine, précéda de trente-six ans la naissance de Jésus-Christ, et trente-sept ans après sa mort la ruine entière de Jérusalem acheva d'ôter à la tribu de Juda, non-seulement sa prééminence, mais son existence politique. Que voyons-nous encore à la même époque? sur les ruines de cet empire qui tombe, s'élever tout à coup un royaume nouveau où les nations entrent en foule, qui embrasse bientôt toute la terre, et qui adore Jésus Christ comme son divin chef. Comment douter après cela que Jésus-Christ ne soit véritablement désigné dans la prophétie de Jacob? Quel autre personnage a paru dans le même temps, à qui l'on puisse

donner avec quelque ombre de vraisemblance le titre de Messie?

Mais écoutons le développement donné par Daniel à cet oracle de Jacob vers la fin de la captivité, plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Ce prophète, révéré même des rois idolâtres pour sa rare prudence et pour ses lumières surnaturelles, voit à plusieurs reprises la succession des quatre grandes monarchies qui doivent précéder le règne du Messie (1). Il les marque par leur caractère propre, et avec tant de précision, que les plus grands ennemis de la religion à la suite de Porphyre (2) n'ont pu éluder la force de ces prédictions qu'en révoquant en doute leur authenticité. Il voit d'abord l'empire des Assyriens renversé par celui des Mèdes et des Perses, bientôt celui-ci faisant place à l'empire des Grecs, et tous confondus enfin sous la domination romaine. Il voit, au sein même de ce dernier empire, se former un royaume d'un ordre plus excellent,

(1) Daniel, II, III, V, VIII.

(2) Préface du Commentaire de saint Jérôme.

qu'il appelle *le règne du Fils de l'homme, le règne des saints du Très-Haut, un royaume éternel auquel tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues seront assujettis* (1).

Déjà vous reconnoissez clairement que le Messie a dû venir avant la chute de l'empire romain ; mais voici quelque chose de plus étonnant encore et de plus précis.

Le temps marqué dans les desseins de Dieu pour la captivité de Babylone étoit près d'expirer, et Daniel offroit à Dieu les vœux les plus ardens pour la délivrance de ses frères : tout à coup il est élevé à des mystères plus hauts ; il voit une délivrance bien plus importante, la rédemption du genre humain arraché à la servitude du démon, et la bénédiction répandue sur la terre par le Messie. L'ange Gabriel lui apparoît et lui dit (2) : « Dieu a fixé les temps à soixante-dix » semaines (c'est-à-dire, comme nous le verrons bientôt, à quatre cent quatre-vingt-» dix ans) en faveur de votre peuple et de

(1) Daniel, II, 44 ; VII, 13, 14, 27.
(2) *Ibid.* IX, 23, etc.

» la ville sainte, afin que les prévarications » soient abolies, que le péché trouve sa fin, » que la justice éternelle règne sur la terre, » que les prophéties soient accomplies, et » que le Saint des Saints reçoive l'onction. » Soyez donc attentif à ce que je vais dire, » et remarquez bien cette prédiction : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir » Jérusalem jusqu'au règne du Christ, il y » aura sept semaines, puis soixante-deux » semaines. Les places et les murs de la ville » seront rebâtis (pendant les sept premières » semaines) parmi des temps difficiles; après » les soixante-deux semaines suivantes, le » Christ sera mis à mort, et le peuple qui » le renoncera ne sera plus son peuple. » Une nation étrangère viendra avec son » chef; elle détruira la ville et le sanctuaire, » et la guerre sera suivie d'une entière désolation. La dernière semaine confirmera » l'alliance (du Christ) avec plusieurs; au » milieu de cette dernière semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le » temple et durera jusqu'à la fin. » Arrêtons-nous quelques instans, Messieurs, à

une prédiction si précise, et dont les conséquences sont vraiment accablantes pour tous les ennemis de la religion.

Remarquez d'abord que le Christ annoncé dans cet oracle est incontestablement le Messie; et quel autre en effet Daniel a-t-il pu appeler par excellence le *Christ*, le *Saint des Saints, en qui les prophéties sont accomplies, qui doit mettre fin à l'iniquité, et ramener sur la terre la justice éternelle?* Aussi le petit nombre des Juifs modernes qui ont essayé de donner à cette prophétie un autre objet, sont-ils, sur ce point comme sur une foule d'autres, en opposition manifeste avec les plus anciennes et les plus constantes traditions de leur nation (1).

Remarquez encore que, dans le style de l'Ecriture, le mot *semaine* se prend tantôt pour la semaine commune de sept jours, tantôt pour une révolution de sept années (2). Voudriez-vous qu'il s'agît ici de semaines de jours? Mais comment croire qu'un intervalle de temps si court eût pu suffire pour toute la suite des grands évène-

(1) Thalmud. Gem. Tract. Sanhed. cap. II.
(2) Levitic. xxv, 8.

mens annoncés dans la prophétie? La raison et l'histoire repoussent également cette idée. En prenant au contraire les soixante-dix semaines pour des semaines d'années, c'est-à-dire, pour un espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans, dès-lors tout est clair, tout est raisonnable dans l'oracle de Daniel; et la durée du temps qu'il désigne vient se terminer manifestement vers l'an 33 de l'ère chrétienne, selon la supputation unanime des chronologistes, supputation si constante que, pour en éluder les conséquences, quelques Juifs modernes ont imaginé de dire que les soixante-dix semaines de Daniel étoient des semaines de siècles, et que le Messie ne doit paroître sur la terre que quarante-neuf mille ans après ce prophète. Il seroit sans doute superflu de nous arrêter à combattre une supposition si visiblement arbitraire, et sans aucun fondement dans les coutumes des Juifs aussi bien que dans celles des autres peuples.

Si les bornes étroites de ce discours nous le permettoient, tenant d'une main le texte de Daniel et de l'autre l'Evangile, il nous seroit facile de suivre cette prophétie dans

tous ses détails, et de montrer que toutes les parties en ont été parfaitement accomplies en Jésus-Christ, malgré les discussions peu importantes qui existent entre les savans pour déterminer toutes les époques avec une exacte précision. « Mais pourquoi » discourir davantage, observe judicieuse- » ment l'illustre évêque de Meaux? Dieu a » tranché la difficulté, s'il y en avoit, par » une décision qui ne souffre aucune ré- » plique. Un évènement manifeste nous » met au-dessus de tous les raffinemens » des chronologistes, et la ruine totale des » Juifs, qui a suivi de si près la mort de » Notre-Seigneur, fait entendre aux moins » clairvoyans l'accomplissement de la pro- » phétie. »

Un dernier trait caractérise dans les prophètes l'époque de la venue du Messie, et ne convient pas moins admirablement au temps de Jésus-Christ. Au retour de la captivité, les Juifs s'empressent de rebâtir le temple de Jérusalem; mais, malgré tous les efforts de leur zèle, ce temple reste bien inférieur en magnificence à celui de Salomon. Les anciens d'Israël s'en affligent; aussitôt

deux prophètes, envoyés pour les consoler, publient la gloire du second temple, et ne craignent pas de le préférer au premier (1). « Encore un peu de temps, dit le Seigneur, » j'ébranlerai le ciel, la terre, la mer et tout » l'univers, je mettrai tous les peuples en » mouvement; le *Désiré des nations* viendra, » et je remplirai cette maison de gloire. Oui! » la gloire de cette maison surpassera celle » de la première, et je donnerai la paix en » ce lieu.... » « Je vais envoyer mon ange (2), » dit le Seigneur, pour préparer la voie de- » vant moi; aussitôt viendra *dans son tem-* » *ple* le dominateur que vous cherchez, et » l'ange de l'alliance que vous désirez : le » voici qui vient, dit le Seigneur. »

Quel autre que le Messie a pu être désigné par ces grands caractères de *Désiré des nations, de Dominateur par excellence, d'Ange de l'alliance ou du Testament?* quel autre a pu être représenté comme le maître du temple où il entre comme dans *sa propre demeure?* Voilà donc le grand titre de gloire qui relève la pauvreté du second temple au-

(1) Aggée, II, 7, etc.
(2) Malach. III, 1.

dessus de toute la magnificence du premier, c'est qu'il sera honoré par la présence du Messie. Le Messie a donc dû venir tandis que ce temple étoit encore debout, et l'on sait combien sa ruine a suivi de près la mort de Jésus-Christ.

Rassemblons, Messieurs, en un seul point tous les traits épars dans les prophéties que nous venons de citer, et voyons s'il étoit possible de marquer plus clairement l'époque précise de la venue de Jésus-Christ. Selon l'oracle de Jacob, le sceptre devoit demeurer dans la tribu de Juda jusqu'à l'arrivée du Messie; selon les oracles de Malachie et d'Aggée, ce nouveau législateur a dû paroître dans le monde avant la ruine du second temple de Jérusalem; enfin selon l'oracle de Daniel, il a dû être mis à mort environ cinq siècles après l'ordonnance rendue par le roi de Perse, pour autoriser les Juifs à rebâtir le temple. Or toutes ces époques aboutissent précisément à celle où Jésus-Christ a paru sur la terre, c'est-à-dire, à l'espace de temps qui s'est écoulé entre le règne d'Hérode et l'expédition de Titus contre la Judée.

Aussi les Juifs d'alors n'y furent pas trompés ; les monumens de l'histoire tant sacrée que profane attestent que tous à cette époque étoient universellement persuadés de la venue prochaine du Messie (1). Les prêtres et le peuple, les Juifs dispersés dans l'empire romain comme ceux qui habitoient la Palestine, les Samaritains eux-mêmes, d'ailleurs si opposés au reste de la nation sur les points les plus importans, partageoient à cet égard la persuasion générale. Jamais l'attente du Messie n'avoit été si vive ni si impatiente. Les Juifs modernes eux-mêmes conviennent que l'époque fixée par les prophètes pour la venue du Messie est expirée depuis long-temps ; et leurs plus célèbres docteurs ne sont occupés qu'à chercher les motifs pour lesquels Dieu a tant différé l'accomplissement de ses promesses. Tantôt ils attribuent ce délai aux infidélités de leur nation ; tantôt ils prétendent que les oracles qui annonçoient le Messie étoient purement conditionnels, c'est-à-dire, que cet envoyé

(1) Suétone. — Vespasien. — Tacite, Hist. lib. V, cap. XIII. — Josephe, *De Bello judaïco*, lib. V, cap. XXXI. — Luc, cap. III, ℣. 15. — Joan. cap. I, ℣. 19 ; *ibid.* cap. IV, ℣. 17.

envoyé d'en haut devoit bien venir sur la terre, mais dans le cas seulement où rien ne s'opposeroit à sa venue. En vérité, est-ce sérieusement qu'ils peuvent alléguer de pareilles raisons? Comment ne voient-ils pas que tous ces oracles sont exprimés dans les termes les plus absolus, et que l'interprétation qu'ils en donnent pour excuser leur endurcissement ruineroit par le fondement l'autorité de toute prophétie? Au reste, ils sentent si bien eux-mêmes la foiblesse de leurs réponses, que, pour couper court à toutes les difficultés, ils ont depuis longtemps prononcé *anathème à ceux qui supputeroient le temps du Messie* (1); « comme » on voit, dit Bossuet, dans une tempête » qui a écarté le vaisseau trop loin de sa » route, le pilote désespéré abandonner » son calcul, et aller où le mène le ha- » sard (2). »

Mais achevons d'affermir et de consoler notre foi, en comparant les principaux traits de la vie de Jésus-Christ avec les anciennes

(1) Gem. Tract. Sanhed. cap. II. — Abrav. de Cap. fidei.

(2) Histoire universelle, seconde partie, chap. XXIII, pag. 350.

prédictions qui ont caractérisé la personne et le ministère du Messie.

En effet, Messieurs, non contens de marquer avec tant de précision l'époque de la venue du Messie, les prophètes entrent dans un détail vraiment prodigieux sur les différentes circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort, enfin sur l'admirable révolution que son ministère doit opérer dans l'univers. Plus les temps approchoient, plus les oracles devenoient clairs et circonstanciés; chaque prophète étoit chargé d'ajouter quelque nouveau trait au tableau déjà tracé par les prophètes plus anciens, et l'histoire de Jésus-Christ étoit déjà faite lorsqu'il vint au monde.

Vous avez entendu les prophéties qui annoncent que le Messie descendra d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de la famille même de David. Les Juifs modernes comme les anciens en sont tellement persuadés, qu'ils le désignent communément sous le nom de *fils de David* (1). De plus, au temps de Jésus-Christ, leur persuasion com-

(1) Matth. XXI, 19; XXII, 42, etc.

mune étoit, non-seulement que le Messie devoit descendre de David, mais qu'il naîtroit à Bethléem, patrie de ce prince (1), conformément à la prophétie de Michée (2). Or c'est ce que nous trouvons accompli de point en point dans la personne de Jésus-Christ.

Que n'a pas vu Isaïe? Est-ce un prophète, ou plutôt n'est-ce pas un évangéliste qui parle? La prédication de Jean-Baptiste (3), la douceur et la charité sans bornes du Messie (4), la multitude de ses miracles (5), les ignominies et les souffrances qui doivent le conduire à la gloire (6), son alliance nouvelle avec tous les peuples du monde, la prodigieuse fécondité de son Église (7), l'incrédulité des Juifs et leur juste châtiment, rien n'est oublié dans cette histoire anticipée du Messie; tout y est dépeint avec des traits si frappans, qu'on ne peut les appli-

(1) Matth. II, 5.
(2) Mich. cap. V, 2.
(3) *Ibid.* XL, 3.
(4) *Ibid.* XLII, 1, etc.
(5) *Ibid.* XXXV, 5.
(6) *Ibid.* LIII, 5.
(7) *Voyez* les passages cités plus haut.

quer à tout autre qu'à Jésus-Christ, sans faire une violence manifeste aux expressions du prophète.

Lisez surtout, Messieurs, les prédictions qui annoncent les ignominies et la mort de ce juste qui doit venir. Elles n'ont besoin ni de commentaires ni de raisonnemens. « Qui » a cru à ma parole, s'écrie le prophète (1), » et à qui la puissance du Seigneur a-t-elle » été révélée? il s'élèvera devant le Seigneur » comme un arbrisseau et comme un re- » jeton qui sort d'une terre desséchée. Il est » sans éclat et sans beauté; il n'a plus rien » qui attire les regards, et nous ne l'avons » pas reconnu. Il nous a paru comme un » objet digne de mépris, le dernier des » hommes, et un homme de douleurs.... Il » étoit semblable à un lépreux, à un homme » humilié, frappé de Dieu. Il a été couvert » de plaies pour nos iniquités, et il a été » brisé pour nos crimes; le châtiment par » lequel nous devions acheter la paix est » tombé sur lui, et nous avons été guéris » par ses blessures. Nous nous étions tous

(1) Isaïe. LIII.

» égarés comme des brebis sans pasteur;
» chacun s'étoit détourné pour suivre sa
» propre voie, et c'est lui seul que Dieu a
» chargé de l'iniquité de tous; il a été offert
» parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert
» la bouche pour se plaindre; il s'est laissé
» conduire à la mort comme une brebis
» qu'on va égorger; il est demeuré muet
» comme un agneau devant celui qui le dé-
» pouille de sa toison.... Il a été retranché
» de la terre des vivans, et je l'ai frappé à
» cause des crimes de mon peuple.... Mais,
» parce qu'il a donné sa vie pour le péché,
» il verra une longue postérité, et la volonté
» de Dieu s'accomplira par son ministère;
» il recueillera des fruits abondans de ses
» travaux; il fera le bonheur d'une multi-
» tude de peuples, dont il a porté les iniqui-
» tés. Je lui donnerai les princes pour son
» héritage, et il en disposera comme d'un
» riche butin, parce qu'il s'est livré à la mort,
» qu'il a été mis au nombre des scélérats,
» qu'il a porté les péchés de plusieurs, et
» qu'il a intercédé pour les coupables. »

Nous ne nous arrêterons pas à prouver que c'est au Messie que se rapporte cet ora-

cle sublime. Outre que les plus anciennes traditions du peuple juif en conviennent unanimement (1), quel autre que le Messie a pu se charger des péchés du monde, et satisfaire à Dieu pour les crimes des hommes? quel autre que lui a pu recevoir les princes et les puissans pour son héritage, et mériter par ses humiliations une gloire incomparable? Mais aussi, à ces traits nouveaux qui devoient caractériser le Messie, peut-on encore une fois méconnoître le fondateur de la religion chrétienne arrivé à la gloire par l'ignominie d'un supplice, et dont la croix est devenue un objet de vénération dans le monde entier?

A cette histoire faite d'avance de la passion et de la mort de Jésus-Christ ajouterai-je encore, pour achever le tableau, ce qui reste de traits épars dans les autres prophètes? Parmi les bienfaits dont le ciel a comblé la nation juive, Zacharie a compté le triomphe aussi modeste que glorieux « du » Roi pauvre, du Roi pacifique, du Roi » sauveur qui entre monté sur une ânesse

(1) Gem. Tract. Sanhed. cap. XL.

» dans sa ville de Jérusalem (1) ». Le même prophète a vu le Seigneur vendu trente deniers, et le champ du potier auquel a été employé le prix de la trahison (2). Il a vu le peuple infidèle regarder enfin avec douleur le Dieu qu'il a percé, et pleurer sa mort comme on pleure celle d'un fils unique (3). Que dirai-je de ce divin cantique où David nous représente tout à la fois avec tant d'énergie et de vérité les douleurs et la gloire du Messie? La croix lui apparoît comme le trône de ce nouveau Roi (4); il voit *ses pieds et ses mains percés, tous ses os marqués sur sa peau, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui comme un troupeau d'animaux furieux, et brûlant de s'assouvir de son sang.* Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses souffrances et de ses ignominies, tous les peuples de la terre *se souvenir de Dieu* qu'ils avoient ou-

(1) Zacharie, IX, 9.
(2) *Ibid.* XI, 12, 13.
(3) *Ibid.* XII, 10.
(4) Ps. XXI.

blié depuis tant de siècles, les pauvres venir les premiers, puis les riches et les puissans *se convertir au Seigneur,* toutes les nations de la terre *l'adorer et le bénir, enfin le Seigneur étendre son empire sur le monde entier.*

Dans cette multitude d'oracles si extraordinaires, sans doute, Messieurs, vous n'aurez pas oublié surtout ceux qui prédisent la grande révolution que devoit opérer le ministère du Messie. Vous savez qu'à l'époque de sa venue devoit être fondée une nouvelle alliance qui ne seroit plus bornée, comme la première, à un seul peuple, mais qui répandroit chez tous les peuples du monde la connoissance et le culte du vrai Dieu. Vous savez que cet empire du Messie doit être le fruit et la récompense de ses humiliations. Que vous faudroit-il de plus, après tout ce que nous avons déjà dit, pour vous prosterner devant Jésus-Christ, comme devant ce libérateur promis et attendu durant tant de siècles, et qui est venu dans la plénitude des temps remplir sa céleste mission? Ne voyez-vous pas que c'est pour lui que les souffrances et l'opprobre de la croix sont devenus une source féconde de

gloire? N'est-ce pas à sa parole comme à celle de ses envoyés que sont tombées les idoles, et que le culte du vrai Dieu s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre? N'est-ce pas lui enfin qui, après avoir été le rebut de son peuple, règne aujourd'hui par sa religion sur tous les peuples du monde?

Ce n'est pas tout; en même temps que les prophètes annoncent l'heureux évènement de la conversion des gentils, ils annoncent aussi l'incrédulité de la nation juive et son juste châtiment. « Après soixante-
» deux semaines, dit le prophète Daniel,
» le Christ sera mis à mort, et le peuple
» qui le rejettera ne sera plus son peuple;
» une nation étrangère avec son chef vien-
» dra et détruira la ville et le sanctuaire,
» et la guerre sera suivie d'une entière dé-
» solation. » « Les enfans d'Israël, dit Osée,
» seront long-temps sans roi, sans prince,
» sans autel, sans sacrifice. » Ce prophète ajoute seulement qu'ils reviendront enfin, qu'ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et qu'ils recevront avec une religieuse frayeur le bienfait du Seigneur. Ce déplorable état d'une nation autrefois si privilégiée portera

...

d'autant plus clairement la marque du doigt de Dieu, selon Malachie, que les nations idolâtres au contraire se convertiront alors en foule, et offriront à Dieu sur tous les points de la terre une victime pure et sans tache. « Je ne recevrai plus d'offrande de » vos mains, dit ce prophète, s'adressant au » nom du Seigneur au peuple juif; mais » depuis l'orient jusqu'à l'occident mon nom » est grand parmi les nations, et l'on offre en » tout lieu à mon nom une oblation pure, » parce que mon nom est grand parmi les » nations, dit le Seigneur des armées. »

Quel oracle, Messieurs, eut jamais un accomplissement plus visible? La discussion des prédictions particulières que nous avons citées jusqu'ici, bien qu'en soi pleine de lumière, dépend quelquefois de plusieurs faits que tout le monde ne peut suivre également; mais, pour mettre le dernier sceau à l'autorité des prophéties, et la rendre sensible à tous, Dieu a voulu choisir quelques faits publics, notoires, avérés, que personne ne peut ignorer ni révoquer en doute. Ces faits éclatans, dont tout l'univers est témoin, sont la conversion des gentils et la désola-

tion du peuple juif. Selon tous les anciens prophètes, ces grands évènemens devoient concourir avec la venue du Messie; et, s'il est dans l'histoire quelque chose de certain, c'est que la conversion des gentils et la ruine totale du peuple juif datent précisément du siècle de Jésus-Christ et de la prédication de son Évangile. A cette époque, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés dans le monde, et les peuples, endormis depuis tant de siècles dans l'oubli de leur Créateur, se réveillent d'un si long assoupissement. En même temps l'ancien culte est détruit dans Jérusalem, et demeure enseveli sous les ruines du temple. Le peuple autrefois chéri de Dieu est visiblement déchu des promesses faites à ses pères, banni de son pays, esclave partout, sans honneur, sans liberté, sans figure de peuple; un joug de fer est sur sa tête, et il en seroit accablé si Dieu ne le réservoit, selon ses promesses, pour servir un jour le Messie qu'il a rejeté. A la vue de prédictions si manifestement divines et si incontestablement accomplies, loin de chercher encore à repousser la vérité qui brille ici d'un si grand éclat et se

fait jour de toutes parts, ne devons-nous pas plutôt gémir sur l'inexcusable aveuglement du peuple juif, et n'est-ce pas le lieu de nous écrier avec Bossuet dont je ne fais depuis quelque temps qu'emprunter les pensées et souvent même les propres paroles (1) : « Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? comment Dieu qui t'avoit élu t'a-t-il oublié,
» et que sont devenues ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel attentat plus
» grand que l'idolâtrie, te fait sentir un châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient attiré? tu te tais, tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable;
» souviens-toi de cette parole de tes pères:
» *Son sang soit sur nous et sur nos enfans;*
» et encore : *Nous n'avons point de roi que*
» *César.* Le Messie ne sera pas ton roi;
» garde bien ce que tu as choisi, demeure
» l'esclave de César et des rois, jusqu'à ce
» que *la plénitude des gentils soit entrée,*
» *et qu'enfin tout Israël soit sauvé* (2) ».

Que dis-je, Messieurs; ce déplorable aveuglement n'a-t-il frappé que le peuple déi-

(1) Histoire universelle, 2e. partie, c. XXIV, pag. 359.
(2) Rom. XI, 25, 26.

cide? Helas! ne seroit-il pas même encore le partage de quelques-uns de ceux qui m'écoutent? La vive lumière qui jaillit de nos divins oracles ne seroit-elle pas encore obscurcie dans quelques-uns par les nuages des passions ou par de funestes préjugés? Mais de bonne foi qui a pu, si ce n'est Dieu, dicter dans un si bel ordre à tant de prophètes divers cette multitude de prédictions successives, qui font à la fin un si merveilleux ensemble? Qui a pu, à une si grande distance, établir un tel accord entre ces prédictions et les évènemens? En un mot, qui a pu tracer ainsi d'une main sûre, à travers le cours des âges, l'histoire anticipée et comme le tableau fidèle de ce qui devoit arriver après tant de siècles? Prétendre qu'une ou deux de ces prophéties se sont trouvées accomplies par hasard, ce seroit déjà une supposition bien extraordinaire; mais soutenir qu'un si grand nombre de prédictions, faites successivement pendant une si longue suite de siècles, n'ont dû leur accomplissement qu'au hasard, n'est-ce pas ouvertement choquer le bon sens par une supposition absurde et ridicule? « Quand un seul homme,

» dit Pascal (1), auroit fait un livre des pré-
» dictions de Jésus-Christ pour le temps et
» pour la manière, et que Jésus-Christ se-
» roit venu conformément à ces prophéties,
» ce seroit une force infinie; mais il y a bien
» plus ici, c'est une suite d'hommes durant
» quatre cents ans qui constamment et sans
» variation viennent l'un en suite de l'autre
» prédire ce même évènement; c'est un
» peuple tout entier qui l'annonce, et qui
» subsiste pendant quatre cents années pour
» rendre en corps un témoignage des assu-
» rances qu'ils en ont, et dont ils ne peu-
» vent être détournés par quelques mena-
» ces et quelques persécutions qu'on leur
» fasse; ceci est tout autrement considé-
» rable. »

Au reste, Messieurs, je n'ignore pas que cette preuve de la religion, comme toutes les autres, a été diversement attaquée; mais, je ne crains pas de le dire, la foiblesse même des difficultés qu'on y oppose ne fait que lui donner une nouvelle force. C'est ce que nous allons montrer dans la troisième question.

(1) Pensées, chap. xv, n°. 12.

Pour apprécier ces objections à leur juste valeur, il suffiroit, Messieurs, d'en remarquer l'opposition ou plutôt la contradiction manifeste. Parmi les incrédules, les uns rejettent nos prophéties, parce qu'ils prétendent qu'elles sont obscures et ambiguës (1); les autres, parce qu'ils les trouvent trop claires pour avoir été composées avant les évènemens (2). Une si étrange variété dans les moyens de nos adversaires n'est-elle pas déjà un témoignage assez éclatant rendu à la vérité par ses propres ennemis? Ne serions-nous pas bien fondés à mépriser des difficultés si évidemment contradictoires, et à laisser les incrédules s'entendre entre eux avant de nous croire obligés à les réfuter?

Mais, quelque avantage que nous puissions tirer de cette observation générale, venons aux détails des difficultés qu'on nous oppose.

La première attaque l'authenticité même de nos prophéties. Il en est, dit-on, qui

(1) Bayle, Collin, Tindal, Voltaire, Dictionnaire philosophique, Traité de la tolérance.

(2) Porphyre, Préface de saint Jérome sur Daniel; Spinosa, Volney, etc.

sont d'une telle clarté, qu'il est impossible de croire qu'elles aient été faites avant les évènemens. C'est ce qu'on objecte en particulier contre les prophéties de Daniel, où est décrite d'une manière si précise la succession des empires; et Voltaire, non content de s'en prendre aux oracles d'un seul prophète, a poussé l'audace jusqu'à vouloir ébranler en général l'authenticité des livres sacrés du peuple juif, en insinuant en plusieurs endroits que ce peuple n'apprit à écrire qu'à Babylone ou même à Alexandrie.

Pour faire évanouir cette difficulté, qu'il nous suffise de remarquer, Messieurs, que nous tenons ces prophéties des Juifs eux-mêmes, nos plus grands ennemis, qui auroient le plus grand intérêt à en contester l'authenticité, et qui la regardent cependant comme un des points fondamentaux de leur croyance. Comment s'imaginer que les Juifs, s'ils n'y avoient été forcés par l'évidence des faits, eussent jamais pu admettre l'authenticité de ces livres qui nous fournissent contre eux des armes si terribles? Est-il un esprit droit qui ne souscrive à cette judicieuse

réflexion de Pascal (1) : « Ce livre qui déshonore les Juifs en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie ; c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature ? » Elle ne peut être l'effet que de la puissance divine, et d'une providence spéciale qui a visiblement destiné ce peuple à servir de témoin au Messie qu'il abhorre. Aussi un philosophe du dernier siècle, malgré ses préjugés assez connus contre la religion chrétienne, a-t-il été frappé de la force de cette preuve (2) : « Un avantage qu'a cette religion, » dit-il, et dont aucune autre ne sauroit se vanter, c'est d'avoir été annoncée, un grand nombre de siècles avant qu'on la vît éclore, dans une religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie. »

Plus vous approfondirez cette réflexion, Messieurs, plus vous sentirez la conviction qu'elle doit répandre dans l'esprit de tout homme qui n'est pas volontairement aveuglé

(1) Pensées, chap. VIII, n°. 2; chap. X, n°s. 10, 22.
(2) Essai de philosophie et de morale, par Maupertuis, chap. VII.

par d'injustes préjugés. En effet, après un pareil témoignage, avec quelle apparence de raison pourroit-on révoquer en doute l'authenticité de nos prophéties? Dira-t-on qu'elles ont été fabriquées ou altérées depuis l'origine du christianisme? L'hypothèse seroit trop visiblement absurde; jamais les Juifs ne se fussent accordés avec nous à reconnoître des prophéties d'une origine si récente; jamais les chrétiens n'eussent pu exécuter une pareille fraude à l'insu des Juifs, et par conséquent sans exciter de leur part les plus vives réclamations. Dira-t-on que nos prophéties ont été fabriquées avant Jésus-Christ? C'est en effet ce que Porphyre a prétendu au sujet des prophéties de Daniel, composées, selon lui, au temps des Machabées, c'est-à-dire, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Mais, quand cette supposition seroit aussi plausible qu'elle est insoutenable, qu'y gagneroient les ennemis de la religion? En seroit-il moins vrai que la venue de Jésus-Christ, avec ce détail extraordinaire de circonstances que nous venons d'exposer, a été clairement annoncée dans un temps où aucune sagacité naturelle

ne pouvoit la prévoir? Ne serions nous pas bien fondés à regarder comme divines des prophéties qui, près de deux siecles avant les évènemens, ont prédit les différentes circonstances de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort, et la grande révolution que son ministère devoit opérer dans le monde?

D'ailleurs, Messieurs, quelle apparence que les prophéties aient pu être fabriquées ou altérées, soit au temps des Machabées, soit à une autre époque postérieure à la captivité de Babylone? Remarquez en effet que, depuis cette époque, les Juifs ne furent plus concentrés comme auparavant dans la Palestine, mais répandus dans tous les royaumes de l'Orient, à Babylone, à Alexandrie, et dans toutes les provinces environnantes. Remarquez encore que les livres sacrés furent traduits en grec environ deux siècles avant Jésus-Christ (1), et répandus depuis ce temps, non-seulement parmi les Juifs, mais

(1) On ne convient pas entre les savans de l'époque précise à laquelle ont été traduits les livres postérieurs au Pentateuque; mais on convient généralement que la version complète existoit environ deux cents ans avant Jésus-Christ.

encore parmi les nations païennes, dans la langue la plus connue, la plus usitée, la plus cultivée par les hommes instruits de tous les pays. Pour supposer ces livres, ou pour y insérer après coup les prophéties que nous invoquons, il auroit donc fallu corrompre à la fois le texte hébreu et la *version des Septante*. Il auroit fallu avoir pour complices et les Juifs dispersés et les gentils qui possédoient quelques exemplaires du texte ou de la version. Il eût fallu qu'une multitude d'hommes, si éloignés les uns des autres, et si manifestement incapables de s'entendre, eussent part au complot et gardassent assez fidèlement le secret, pour que personne n'en pût avoir le moindre soupçon. Je le demande, Messieurs, un homme raisonnable admettra-t-il jamais une suite de suppositions si extraordinaires? et peut-on les admettre sans ruiner entièrement la certitude historique? En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour mettre l'authenticité de nos prophéties à l'abri de toute contestation. Quant à l'assertion de Voltaire, que les Juifs n'ont appris à écrire qu'à Babylone et même à Alexandrie, elle est trop évidemment gra-

tuite et démentie par l'histoire comme par le bon sens, pour qu'elle vaille la peine d'être réfutée.

Mais, poursuit-on, les Juifs et les chrétiens ne sont pas les seuls qui se vantent d'avoir eu des prophéties; les Grecs, les Égyptiens et la plupart des autres peuples ont eu aussi *leurs oracles et leurs voyans*. Cette preuve étant commune à toutes les religions, que peut-on en conclure en faveur de l'une qu'on ne puisse de même en conclure pour les autres (1)?

Est-ce bien sérieusement, Messieurs, qu'on propose cette difficulté? Qui a jamais entendu parler d'une religion appuyée sur un ensemble et un enchaînement de prophéties comparables aux nôtres? L'histoire et les vicissitudes du peuple juif, la succession des empires qui devoient précéder celui du Messie, l'histoire du Messie lui-même avec le détail si extraordinaire des circonstances qui devoient précéder, accompagner et suivre sa venue, tel est, Messieurs, l'objet important des prophéties dont nous vous avons

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique; Tolérance; Philosophie de l'Histoire.*

offert le tableau. De bonne foi, un ou deux oracles isolés, rendus en faveur d'un culte absurde et ridicule, peuvent-ils entrer en parallèle avec la suite majestueuse de nos prophéties? Non, jamais on n'a poussé l'imposture jusqu'à prétendre citer à l'appui des autres religions une pareille suite d'oracles, et il demeure constant que la religion chrétienne est seule en possession d'un argument si décisif.

Mais allons au fond de la difficulté, et comparons un moment les oracles divins avec ceux qu'on voudroit faire valoir en faveur des autres religions.

La plupart des religions, dit-on, se vantent d'avoir des prophéties. Oui, Messieurs, on voit dans le monde de fausses prophéties, comme on y voit de fausses histoires, parce que c'est le propre du mensonge de contrefaire la vérité. Mais, parce qu'on a publié de fausses histoires, faut-il nier ou supposer douteuses toutes les vérités historiques? et, parce qu'on débite quelquefois des sophismes dans le monde, faudra-t-il douter de tout? L'ignorance ou la folie peut seule adopter cette conséquence. Un esprit

droit comprend aisément qu'en matière de prophétie, aussi bien qu'en matière d'histoire, s'il y a de la folie à tout admettre indistinctement, il n'y en a pas moins à tout rejeter sans examen. La question n'est donc pas de savoir si toutes les religions ont eu leurs prophéties, mais uniquement de savoir si les prophéties que nous invoquons ont des marques certaines de divinité. Or, Messieurs, comment n'être pas frappé des caractères divins qui distinguent nos prophéties? Pour peu qu'on en considère l'objet et les circonstances, comment ne pas y reconnoître le langage et l'opération de Dieu même? Quelque parfaite que soit une intelligence créée, ses prédictions ou ses conjectures ne peuvent s'étendre qu'à des évènemens dont il existe des causes naturelles et nécessaires. C'est ainsi qu'un habile physicien prédit certains phénomènes purement naturels, un astronome les révolutions des astres, un médecin les crises d'une maladie. Mais, lorsqu'il s'agit d'évènemens qui dépendent uniquement de la libre détermination d'une multitude d'hommes qui n'existent pas encore, toute la science des créatures

est en défaut, toutes leurs prédictions sont nécessairement vagues et générales. Aussi étoit-ce une ruse ordinaire aux prophètes du paganisme, comme nous l'apprend Cicéron (1), de rendre leurs oracles en termes si généraux ou si ambigus qu'on pût les appliquer à tout évènement.

Quelle différence, Messieurs, entre ces prétendus oracles et ceux de nos saints livres! Ceux-ci annoncent, plusieurs siècles d'avance, des évènemens futurs, dont il n'existe aucune cause naturelle, et qui dépendent absolument de la libre détermination de Dieu ou des créatures intelligentes. Ils annoncent ces évènemens, non-seulement sans équivoque et sans ambiguité, mais avec un tel détail de circonstances, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître l'ouvrage de celui à qui rien n'est caché. Pour nous borner ici aux prophéties qui font la matière de ce discours, c'est-à-dire, à celles dont le Messie est l'objet, quel autre que Dieu a pu voir, tant de siècles avant Jésus-Christ, que la tribu de Juda conserveroit

(1) De Divin. lib. II, n°. 56.

l'autorité

l'autorité souveraine jusqu'à la venue d'un personnage extraordinaire qui seroit l'*attente et le désiré des nations?* Quel autre que Dieu a pu révéler à Daniel la succession des quatre grandes monarchies avec une telle clarté que le philosophe Porphyre n'a pu éluder la force de ces prophéties qu'en les supposant faites après coup? quel autre que Dieu a pu déterminer, tant de siècles d'avance et dans un si grand détail, les différentes circonstances de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort, de sa prédication, de la grande révolution que son ministère devoit opérer dans le monde? Dira-t-on que toutes ces prédictions sont le résultat d'une sagacité purement naturelle? Mais dans quelle cause naturelle peut-on prévoir, plusieurs siècles d'avance, des évènemens qui dépendent de la combinaison d'une multitude d'actions libres et arbitraires? et comme l'expérience nous apprend que, dans l'ordre physique, un homme ne sauroit porter une maison sur ses épaules, le simple bon sens ne nous apprend-il pas que, dans l'ordre moral, de semblables prédictions surpassent la sagacité naturelle de toute l'intelligence

créée? Dira-t-on que l'accord parfait de ces prédictions avec les évènemens n'est que l'œuvre du hasard? peut-être encore une fois pourroit-on le supposer, s'il ne s'agissoit que de deux ou trois prédictions générales et isolées. Mais qui ne voit l'absurdité de cette supposition, lorsqu'il s'agit d'un si grand nombre de prédictions, faites plusieurs siècles d'avance par divers prophètes, et qui embrassent les moindres circonstances des évènemens futurs les plus libres et les plus arbitraires? Vouloir en faire honneur au hasard, n'est-ce pas imiter la folie d'un homme qui soutiendroit que les magnifiques tableaux de Raphaël et de Rubens pourroient bien n'être que le résultat de couleurs jetées sur la toile au hasard et sans dessein?

Mais outre l'objet de ces prophéties qui, considéré en lui-même, étoit déjà si manifestement inaccessible à toute intelligence créée, si nous examinons les circonstances qui les relèvent encore à nos yeux, je veux dire leur enchaînement et leur longue succession, le but et la fin que les prophètes s'y proposoient, combien notre conviction n'en sera-t-elle pas augmentée! Quoi de plus éton-

nant que cette chaîne d'oracles dont le premier anneau est attaché à l'origine du monde, et qui, se prolongeant de là dans toute l'étendue des siècles, rapproche et unit entre eux tous les oracles anciens et nouveaux! « Considérez, dit Pascal (1), que, depuis le com-
» mencement du monde, l'attente ou l'ado-
» ration du Messie subsiste sans interrup-
» tion; qu'il a été promis au premier homme
» aussitôt après sa chute; qu'il s'est trouvé
» depuis des hommes qui ont dit que Dieu
» leur avoit révélé qu'il devoit naître un
» Rédempteur qui sauveroit son peuple;
» qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il
» avoit eu révélation qu'il naîtroit de lui par
» un fils qu'il auroit; que Jacob a déclaré
» que de ses douze enfans ce seroit de Juda
» qu'il naîtroit; que Moïse et les prophètes
» sont venus ensuite déclarer le temps et la
» manière de sa venue; qu'ils ont dit que la
» loi qu'ils avoient n'étoit qu'en attendant
» celle du Messie; que jusque-là elle subsis-
» teroit, mais que l'autre dureroit éternel-
» lement; qu'ainsi leur loi ou celle du Mes-

(1) Pensées, chap. xv, nº. 13.

» sie, dont elle étoit la promesse, seroit » toujours sur la terre; qu'en effet elle a tou- » jours duré, et qu'enfin Jésus-Christ est » venu dans toutes les circonstances prédi- » tes : cela est admirable. » « Si on ne décou- » vre pas ici, ajoute Bossuet (1), un dessein » toujours soutenu et toujours suivi, si on » n'y voit pas un même ordre des conseils de » Dieu qui prépare dès l'origine du monde » ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, » sous divers états, mais avec une succes- » sion toujours constante, perpétue, aux » yeux de tout l'univers, la sainte société » où il veut être servi, on mérite de ne rien » voir et d'être livré à son propre endurcis- » sement comme au plus juste et au plus » rigoureux de tous les supplices. »

Que dirai-je du but et de la fin de ces prophéties? Au lieu que les oracles païens n'avoient ordinairement pour but que de satisfaire la curiosité ou l'ambition, tout au plus que de servir les intérêts temporels de quelques individus ou de quelques provinces, les prophéties du peuple juif ne tendoient

(1) Histoire universelle, seconde partie, chap. XXX, page 30.

qu'à conserver dans cette nation les dogmes fondamentaux de la religion primitive, je veux dire la croyance de l'unité de Dieu, de sa providence et de ses principaux attributs. Dans un temps où ces grandes vérités étoient si prodigieusement obscurcies chez les autres peuples, où les Juifs eux-mêmes étoient si fortement enclins à l'idolâtrie, les prophètes se montrent constamment les soutiens et les remparts de la saine doctrine. Exhortations, promesses, menaces, tout a pour but dans leurs écrits de maintenir ces vérités fondamentales, d'en autoriser et d'en confirmer la croyance. Quelle fin plus excellente et plus digne de Dieu! Aussi, malgré le penchant violent des Juifs à l'idolâtrie, malgré l'exemple contagieux des nations étrangères, la connoissance du vrai Dieu s'est toujours conservée parmi eux, et s'est enfin répandue par leur moyen dans tout l'univers. Oui, c'est à ces livres sacrés que les nations ont dû la lumière qui les a éclairées sur leurs égaremens, et leur a fait renoncer aux absurdes superstitions du paganisme; et il est bien remarquable sans doute que l'on ne puisse citer aucun peuple qui soit par-

venu à la connoissance du vrai Dieu, sans avoir eu auparavant connoissance des prophéties du peuple juif.

Avouons-le donc, Messieurs, de quelque côté qu'on les envisage, on y découvre le sceau de Dieu et le caractère de l'inspiration divine; et autant la vérité est différente de l'erreur, autant il y a de différence entre ces prophéties et les oracles païens avec lesquels on affecte de les comparer.

Mais ne faut-il pas avouer du moins, ajoutent nos adversaires, que les prophéties de l'ancien Testament sont en général très-obscures, et que les plus savans interprètes sont partagés sur le sens du plus grand nombre d'entre elles? Quel avantage la religion peut-elle donc tirer d'une preuve si sujette aux contestations?

Je suis loin de prétendre, Messieurs, que toutes les prophéties contenues dans les livres de l'ancien Testament soient claires et faciles à entendre. Les prophéties ne sont pas des histoires écrites avec l'ordre et la précision chronologiques, mais des tableaux hardis, qui représentent sur un même fond des objets prochains et des objets éloignés;

leur interprétation et leur pleine intelligence dépendent quelquefois de leur comparaison exacte avec les évènemens, comparaison qui demande souvent une étude soutenue et une grande connoissance de l'histoire et des usages de l'antiquité. J'avouerai donc sans peine que l'ancienneté de nos livres saints, le style poétique et figuré des prophéties, notre ignorance sur plusieurs points d'histoire et de géographie anciennes, ont dû augmenter avec le temps l'obscurité qui tient jusqu'à un certain point à la nature de la prophétie; ce qui a donné lieu aux écrivains sacrés eux-mêmes de comparer le discours prophétique à un *flambeau qui nous sert de guide dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour venant à luire dissipe entièrement les ténèbres* (1).

Mais, s'il est nécessaire de reconnoître bien des obscurités dans nos livres prophétiques, il est également indubitable que ces obscurités n'affoiblissent en rien la preuve que ces livres nous fournissent. En effet, Messieurs, s'il y a des prophéties obscures et su-

(1) II. Petr. 1, 19.

jettes à contestation, il y en a aussi dont le sens est incontestable, et ne peut être obscurci que par les chicanes de l'ignorance ou de la mauvaise foi. De ce nombre sont assurément les prophéties de Daniel, dont l'accord avec l'évènement est si clair et si frappant, que les plus grands ennemis de la religion, comme nous l'avons déjà fait observer, ne peuvent le méconnoître. De ce nombre sont encore la plupart des prophéties que nous avons rassemblées dans les deux autres parties de ce discours, et dont le sens est clairement déterminé, non-seulement par les règles de la critique, mais encore par les plus anciennes traditions du peuple juif. Sans doute nous sommes bien autorisés à compter pour rien les difficultés des Juifs modernes, quand nous avons pour nous des garans qu'ils ne peuvent eux-mêmes récuser, c'est-à-dire, toutes les anciennes versions de l'Écriture, les Paraphrases et les Commentaires composés par des auteurs juifs, dans un temps où ils avoient encore une parfaite connoissance de leurs traditions nationales, et où ils étoient libres de préjugés sur la question qui nous divise aujourd'hui.

Mais voici une difficulté bien autrement sérieuse. Il est vrai, disent nos adversaires, rassemblées en un même cadre et combinées avec art, les paroles des prophètes que vous avez citées forment un tableau assez ressemblant de Jésus-Christ; et si, en ouvrant les livres d'où ces paroles sont tirées, nous les y trouvions réunies dans le même ordre et avec cet ensemble parfait, bientôt nos hommages se confondroient avec les vôtres, et nous n'hésiterions pas à reconnoître Jésus-Christ pour l'envoyé du ciel et même pour le Dieu qui est venu sauver la terre. Mais il n'en est pas ainsi; le tableau que vous présentez à notre admiration est votre ouvrage et non celui des prophètes. Il ne se trouve pas tout fait sous vos mains, c'est vous-mêmes qui allez chercher çà et là les couleurs dont il doit se composer. Vous détachez les phrases de ce qui les précède et de ce qui les suit. Dans un même oracle, vous prenez le passage qui vous convient et vous laissez celui qui ne vous convient pas; vous passez d'un prophète à l'autre, pour choisir le trait qui vous est nécessaire : où est la merveille? Avec de pareils moyens,

on fera dire aux prophètes tout ce qu'on voudra, tandis qu'en remettant ces passages à leur place, et en les rapprochant de ce qui les explique, on voit qu'ils ont un tout autre objet que celui que vous leur supposez.

L'objection est spécieuse, et on ne nous accusera pas, je pense, de l'avoir dissimulée. Avant de la résoudre directement, permettez-moi de faire plusieurs observations importantes, qui pourront déjà commencer à l'éclaircir.

D'abord, Messieurs, souvenez-vous que les prophètes ne sont pas de froids historiens, toujours assujettis à l'ordre méthodique des temps et des évènemens; que souvent même ils passent d'un objet à l'autre avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Dans les poètes profanes, ces élans de l'enthousiasme n'étonnent pas; pourquoi s'étonneroit-t-on de les rencontrer dans les prophètes? et ce qu'on admire chez Pindare, comme le fruit du génie et de l'inspiration, ne seroit-il donc, chez Isaïe et chez Daniel, que le fruit d'une imagination en délire dont on ne doit pas se mettre en peine de deviner les folles énigmes? Soyons justes, Messieurs,

et, si nous croyons devoir des hommages à l'obscurité dont s'enveloppe quelquefois le style poétique, gardons-nous au moins d'un injurieux et sacrilége mépris pour la sainte obscurité des oracles où le Seigneur a bien voulu nous révéler l'avenir.

D'un autre côté, si je dois avouer que les prophéties ont pour objet naturel et sensible les destinées temporelles du peuple juif, vous serez bien obligés d'avouer aussi que cet unique objet ne peut suffire pour expliquer tout ce que nous lisons dans les prophéties. Il est des paroles si sublimes, des tableaux si nobles, si grands, si majestueux, qu'il seroit ridicule de n'y voir que l'annonce de ce qui devoit arriver à un peuple aussi obscur, aussi universellement dédaigné des autres peuples, et condamné à traîner au milieu d'eux durant une longue suite de siècles une si humiliante existence. Il faut donc nécessairement admettre qu'outre cet objet naturel et particulier à un seul peuple, les oracles sacrés en ont encore un autre bien plus important que le premier, si l'on en juge par la magnificence avec laquelle les prophètes se sont plu à le décrire: et cet

objet, Messieurs, quel est-il? Après tout ce que nous avons dit dans le cours de cette discussion, et ce qu'attestent unanimement les saintes Ecritures et les traditions les plus anciennes comme les plus authentiques, nous croyons avoir le droit d'avancer, sans crainte d'être contredits par personne, que cet objet extraordinaire et si important est la venue du Messie promis aux Juifs, l'histoire de sa vie, de sa mort et du triomphe qu'il devoit remporter sur ses ennemis. Quiconque voudra lire les écrits des prophètes ne pourra s'empêcher de reconnoître que le but principal de leur mission a été de prédire d'âge en âge ce libérateur qui devoit venir. Voyez-les dans le récit des évènemens naturels qu'ils annoncent; s'il se présente quelque ombre légère du Messie ou quelque image qui leur en rappelle le souvenir, tout à coup ils s'élancent vers lui de toute l'ardeur de leurs pieux désirs; c'est lui qu'ils voient, c'est lui qu'ils saluent de loin comme l'objet de leur amour et de leurs plus chères espérances; c'est lui dont ils nous tracent le tableau avec des couleurs si vives et d'une main si hardie, jusqu'à ce que l'enthou-

siasme qui les transporte venant à se calmer peu à peu, ils reprennent le fil des évènemens qu'ils avoient commencé à raconter.

Mais, pour être sûrs de ne pas confondre ce double objet des prophéties et de bien distinguer ce qui convient à l'un ou à l'autre, voici la règle que nous nous sommes imposée, et où l'on ne nous taxera pas sans doute d'exagération : c'est de n'appliquer jamais au Messie aucun passage des prophètes, qu'autant qu'on ne peut raisonnablement l'entendre de l'objet présent et naturel; au lieu qu'en l'entendant de l'objet surnaturel, il offre le sens tout à la fois le plus clair et le plus raisonnable : même s'il se rencontre quelques passages d'ailleurs célèbres, souvent cités par les théologiens, et qui ne peuvent évidemment convenir à l'objet naturel de la prophétie, pour peu que l'interprétation ne pût s'en faire sans une discussion abstraite et difficile à saisir, nous avons mieux aimé négliger ce nouveau moyen de défense, dont la vérité n'a pas besoin, afin d'éviter dans un discours public et dans une matière si lumineuse, jusqu'à l'apparence même de ce que certains esprits

téméraires prendroient peut-être pour des subtilités.

Maintenant, Messieurs, que penser de l'objection dont il s'agit? réduite à sa plus simple expression, que signifie-t-elle, sinon que nous avons tort de voir dans les oracles que nous avons cités la promesse d'un libérateur futur, d'un Messie qui devoit venir sauver le monde? C'est là l'unique point de la difficulté que nous font les incrédules; car ils avouent eux-mêmes que, s'il étoit une fois reconnu que ces oracles ont pour objet l'annonce d'un Messie, il seroit indubitable que ce Messie est Jésus-Christ, en qui ces paroles prophétiques avoient eu un si parfait accomplissement. Reprenons donc tous les termes de l'argument spécieux qu'on nous oppose, et sachons les apprécier à leur juste valeur. On nous reproche de détourner les prophéties de leur objet naturel et présent, pour les rapporter sans raison à je ne sais quel objet surnaturel et mystérieux qu'on nomme le Messie. Mais, si nous ne faisons que donner à ces oracles le sens que leur donnent unanimement les plus anti-

ques traditions du peuple juif, toutes les paraphrases, tous les commentaires, toutes les traductions des livres saints, tous les docteurs anciens et modernes, à l'exception de quelques-uns qui sont trop visiblement intéressés à soutenir le contraire pour que leur témoignage ait ici quelque poids; si nous ne faisons que donner à ces oracles l'unique sens dont ils soient susceptibles, défiant nos adversaires de leur en donner un autre qui soit raisonnable, où est la ruse, où est l'envie qu'on nous suppose de faire illusion?

On nous reproche d'intervertir l'ordre des prophéties, de mettre le commencement à la fin et la fin au commencement, d'aller d'un oracle à l'autre, d'un passage à un autre passage, au lieu de les laisser tels qu'ils sont dans l'Écriture avec ce qui les précède et ce qui les suit. Mais les prophètes, comme nous l'avons démontré, ont toujours en vue deux objets distincts, l'un ordinaire et naturel, l'autre surnaturel et extraordinaire, entre lesquels ils sont presque continuellement partagés. Ils passent rapidement de l'un à l'autre, suivant le mouvement de l'esprit qui les pousse. Peut-on nous obliger

à les suivre dans cette marche impétueuse et si souvent interrompue, et à présenter comme eux tout à la fois tantôt le récit des évènemens ordinaires et naturels qui devoient arriver de leur temps au peuple juif et qui n'intéressent plus personne aujourd'hui, tantôt l'annonce d'évènemens futurs d'une bien plus haute importance et dont ceux-là n'étoient que la figure? Mais, outre que dans un discours public cet immense travail seroit au-dessus des forces de l'auditoire comme de l'orateur, qui ne voit que ce seroit se donner une peine absolument superflue? En effet, pour dégager ici la question de tout nuage d'incertitude, qu'a-t-on le droit d'exiger de nous, sinon de prendre un moyen sûr de ne jamais confondre ensemble le double objet des prophéties, et de ne jamais rapporter à l'un ce qui conviendroit à l'autre? Eh bien! c'est ce que nous avons fait, et parmi tous les passages des prophètes que nous avons appliqués au Messie, et qui lui conviennent si parfaitement, nous défions encore nos adversaires de nous en citer un seul qui puisse être raisonnablement entendu de l'objet ordinaire

et naturel. Dès-lors où est encore la ruse et l'envie de faire illusion ?

On nous reproche de prendre de toutes parts des phrases détachées, et de les réunir habilement sous un seul point de vue et comme en un seul cadre que nous donnons ensuite pour le tableau fidèle du Messie. Combien il y a d'irréflexion dans ce reproche! Nous l'avons dit; quand nous trouvons dans un oracle sur un objet purement naturel quelques phrases inattendues, isolées au milieu du discours prophétique, qui coupent évidemment le fil de la narration, et ne peuvent avoir de sens raisonnable que dans leur application au Messie, qui peut nous faire un crime de les revendiquer réellement comme des traits épars du Messie que l'Esprit divin a jetés çà et là pour nous laisser le soin de les rassembler et d'en composer son portrait? Si un sculpteur fameux de l'antiquité, après avoir ciselé séparément avec un art infini les différentes parties d'une statue d'Alexandre ou de César, les avoit cachées dans le sein de la terre à de grandes distances l'une de l'autre, pour procurer aux âges futurs l'agréable surprise de cette pré-

cieuse découverte, et qu'une de ces parties retrouvée ensuite par hasard invitant par la rare perfection du travail à rechercher le reste, on parvînt enfin à retrouver également toutes les autres, dites-moi, à mesure qu'on auroit continué à creuser la terre pour achever cette découverte, auriez-vous persisté à vouloir confondre toujours ces membres épars si parfaits en eux-mêmes avec le vil limon dont ils étoient entourés? et si une main habile, venant à les rassembler, faisoit paroître à vos yeux la statue tout entière avec ses admirables proportions, et dans toute la noblesse de ses formes, vous obstineriez-vous encore à nier contre l'évidence que l'ouvrier ait eu la pensée de reproduire sur le marbre les traits du vainqueur des Gaules ou du conquérant de l'Asie?

Mais ce ne sont pas seulement des phrases détachées que nous réunissons pour en faire un tout, c'est une multitude d'images et de tableaux complets toujours parfaitement ressemblans, quoique variés à l'infini. Ce sont des psaumes entiers du Roi-Prophète, c'est une suite de chapitres d'Isaïe ou de Daniel

que nous citons tels que nous les trouvons dans leurs écrits, sans y faire aucun changement, et qui sont encore une fois si clairs et si positifs, qu'on croit en vérité lire plutôt une histoire qu'une prophétie.

Vous reconnoissez donc, Messieurs, qu'en laissant même à leur place la plupart des passages que nous avons rapportés, et en les rapprochant de ce qui les précède et de ce qui les suit, ils ne peuvent avoir aucun autre objet que celui que nous leur attribuons. Vous voyez qu'avec les moyens que nous mettons en œuvre pour découvrir le sens de ces paroles mystérieuses nous ne faisons dire aux prophètes que ce qu'ils ont dit, sans leur faire dire tout ce que nous voulons, comme on nous l'avoit reproché. Vous voyez enfin que, malgré les sophismes de l'incrédulité, la merveille ici reste tout entière; et loin de partager les doutes impies de ces esprits superbes qui, environnés de la lumière, s'opiniâtrent à marcher dans les ténèbres, ne vous sentez-vous pas plutôt pressés de vous écrier avec l'un des prophètes : « C'est vraiment là l'œuvre du Sei-
» gneur, c'est lui qui déploie à nos yeux

» cette étonnante merveille : » *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris ?*

Enfin, direz-vous, ce ne sont pas seulement les Juifs, ce ne sont pas seulement les incrédules qui nous contestent le sens des prophéties; les chrétiens eux-mêmes sont loin d'être d'accord entre eux sur le sens des prophéties les plus importantes.

Oui, Messieurs, il existe même entre les chrétiens des contestations sur un certain nombre de prophéties; mais qui ne sait que, dans tous les temps et chez tous les peuples, on voit des esprits singuliers qui trouvent des difficultés à faire sur les vérités les plus incontestables? Une proposition en est-elle moins démontrée, quand les preuves n'en paroissent pas satisfaisantes à quelques esprits bizarres et téméraires? Les étranges idées du Père Hardouin, par exemple, doivent-elles nous faire douter de l'authenticité et du vrai sens des ouvrages que toute l'antiquité attribue à Cicéron, à Virgile, à César et aux meilleurs écrivains du siècle d'Auguste? C'est donc mal raisonner contre la divinité de nos prophéties, que de leur op-

poser les idées singulières d'un petit nombre de savans.

D'ailleurs, Messieurs, parmi les savans attachés à la religion, quel est ordinairement le sujet de ces contestations dont on fait tant de bruit? Est-ce le fond et la substance même de la prophétie? cela peut être vrai de quelques-unes, mais souvent aussi les contestations n'ont pour objet que des questions incidentes, qui laissent subsister dans toute sa force la preuve que nous tirons des prophéties en faveur de la religion. Ainsi l'on convient généralement que les oracles dont nous avons parlé regardent le Messie, qu'ils ont eu en Jésus-Christ leur plein accomplissement, qu'ils établissent clairement sa mission divine; mais on dispute sur quelques points de critique absolument étrangers à la question principale. L'on convient, par exemple, que la prophétie de Jacob et celle de Daniel ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ; mais on dispute sur le temps précis où le sceptre est sorti de Juda, et sur l'époque où doivent commencer les soixante-dix semaines de Daniel. De bonne foi qu'importent ces discussions incidentes?

Que le sceptre soit sorti de Juda un ou deux siècles plus tôt, que les soixante-dix semaines de Daniel aient commencé vingt ans plus tôt ou plus tard, en est-il moins certain que le terme assigné par Jacob et par Daniel pour la venue du Messie est écoulé depuis long-temps? C'est donc sans aucun fondement qu'on nous oppose les contestations des savans même chrétiens sur le sens de nos prophéties.

Je le sais, il est une certaine classe de savans qui, sous le nom de chrétiens, sont au fond de véritables déistes, réduisant tout le christianisme à un pur philosophisme, les miracles les plus éclatans de la Bible à des faits purement naturels, et les prophéties les plus extraordinaires à de simples conjectures. Cette opinion, il faut l'avouer, compte depuis un demi-siècle de nombreux défenseurs dans une contrée voisine de la nôtre (1). Nous ne contesterons pas, Messieurs, l'érudition des savans qu'on nous oppose; mais nous le dirons sans balancer,

(1) Eichhorn, Rosen-Muller, et plusieurs savans critiques allemands.

si l'on veut avoir égard à l'autorité, celle de ces savans modernes ne disparoît-elle pas devant cette multitude innombrable de savans de tous les siècles qui ont rendu hommage à la divinité de nos prophéties? Nous ajouterons avec confiance que l'opinion de ces nouveaux critiques tient visiblement à un système insoutenable, et dont nous avons ailleurs démontré la fausseté, je veux dire, à ce *naturalisme* insensé, qui ne tend à rien moins qu'à détruire l'existence et la possibilité même de la révélation. Nous ajouterons enfin que des écrivains qui prétendent expliquer d'une manière purement naturelle les miracles les plus éclatans de nos livres saints et la résurrection même de Jésus-Christ; des écrivains que la hardiesse de leurs principes a conduits à ne voir dans les prophètes de l'ancien Testament que des fanatiques ou des charlatans, dans Jésus-Christ lui-même qu'un *imposteur* ou un *magicien* (1); de tels écrivains, dis-je, sont trop visiblement livrés à l'es-

(1) *Voyez* les Entretiens philosophiques sur les réunions des différentes communions chrétiennes, par le baron Starck, pag. 118, etc.

prit d'erreur et de système, pour faire goûter à un homme de bonne foi leur critique téméraire.

Concluons, Messieurs, que les objections qu'on accumule contre nos prophéties n'ont rien qui puisse faire impression sur un cœur droit et docile. Sans doute cette preuve de la religion a, comme toutes les autres, ses difficultés : elle offre, comme la religion elle-même, un certain mélange de lumière et de ténèbres; mais n'oubliez pas que ce mélange est une suite naturelle de la foiblesse de notre esprit, et qu'il tient même au plan général de la Providence dans la manifestation de ses décrets éternels. Craignez d'augmenter par d'injustes préjugés ou par de secrètes passions les obscurités que notre intelligence rencontre nécessairement dans l'étude de la religion. Ouvrez les yeux à la vive lumière qui jaillit de nos oracles sacrés. Jésus-Christ promis et attendu dans l'ancien Testament, reconnu et adoré dans le nouveau, voilà en deux mots toute la religion que nous avons le bonheur de professer. Qu'elle est belle, Messieurs, qu'elle est auguste, qu'elle est vénérable par sa seule antiquité, cette religion

gion qui remonte à l'origine du monde, et qui n'a jamais cessé d'être le lien commun des adorateurs du vrai Dieu; cette religion sainte, qui a dû passer sans doute par divers états, et avoir ses progrès et ses développemens, mais qui au fond a toujours été la même! Le Juif étoit un enfant qui ne savoit de la foi que les premiers élémens; le chrétien est un homme fait qui en possède la connoissance pleine et entière. Ainsi, pour emprunter encore le langage de cet homme étonnant dont le génie a pénétré si avant dans les secrets de Deu et vu dans un si beau jour les œuvres magnifiques de son admirable providence (1), « être attendu, » venir, être reconnu par une postérité qui » dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons : *Jé-* » *sus-Christ est aujourd'hui, il étoit hier,* » *et il est aux siècles des siècles* (2). »

(1) Hist. univ. c. XXXI.
(2) Hebr. XIII, 8.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE

DANS SES MYSTÈRES.

La religion chrétienne porte avec elle des caractères de lumière et de vérité capables de faire impression sur tout esprit raisonnable et docile; jamais elle ne craindra pour elle les discussions approfondies; elle ne peut redouter que les préjugés et les passions, bien assurée du triomphe, pourvu qu'on apporte dans l'examen de la droiture et de la bonne foi. Aussi est-elle toujours prête à mettre avec confiance sous les yeux de l'incrédule les titres éclatans de sa céleste origine. Faite pour tous, pour le peuple comme pour le savant, elle n'est pas appuyée sur des systèmes qui passent la portée des esprits vulgaires, mais sur de grands faits historiques consignés dans les monumens les plus irrécusables, mieux attestés que ceux de Socrate, dont personne ne doute, et liés à la révolution la plus étonnante qui se soit opé-

rée sur la terre, je veux dire la destruction de l'idolâtrie et la conversion du monde à l'Evangile.

Mais en même temps la religion ne dissimule pas les ténèbres mystérieuses dont elle est enveloppée; elle-même nous avertit que nous sommes encore dans le temps des ombres et des obscurités; qu'elle possède bien la vérité, mais voilée; que les secrets divins de sa doctrine comme ceux de la nature ne seront entièrement manifestés que dans le séjour de la pleine et parfaite lumière. Or que fait ici l'incrédule? il ferme volontairement les yeux aux côtés lumineux du christianisme, pour ne les ouvrir que sur ses côtés obscurs; il dédaigne les preuves frappantes de la religion pour se rejeter sur ses mystères qu'elle avoue elle-même être impénétrables. En cela, il est semblable à celui qui, dans l'étrange phénomène des pierres tombées du ciel, si bien constaté de nos jours, ne verroit que son invraisemblance, son apparente impossibilité, et négligeroit d'examiner les témoignages qui en prouvent l'existence.

Ne craignons pas au reste de suivre l'incrédulité dans les attaques dirigées contre

les mystères, d'envisager la religion par son côté le plus obscur; et que ses ennemis demeurent vaincus par l'endroit même qui sembloit faire toute leur force. L'incrédule nous dira que le Dieu de vérité et de lumière, s'il daignoit parler aux hommes, ne leur révéleroit que des choses très-claires; faisons voir combien il est convenable que dans une religion vraiment divine il y ait des choses incompréhensibles. L'incrédule ajoutera que les mystères du christianisme sont des choses de pure spéculation, étrangères aux règles des mœurs, et qu'on peut négliger impunément; faisons voir combien les mystères chrétiens sont utiles par rapport à la morale. Ainsi, convenance des mystères dans une religion divine, utilité des mystères chrétiens, tel est le sujet et le partage de ce discours.

J'entends par mystères certains points de doctrine qui surpassent l'intelligence humaine, que la raison seule n'auroit jamais pu découvrir, et que nous croyons sur l'autorité divine qui les a révélés, mais sans en pénétrer la nature : tel est le dogme d'un

Dieu fait homme pour le salut du monde. Or, loin d'être choqué de trouver des mystères dans une religion divine, je devrois l'être qu'elle en fût dépouillée.

En effet, si je m'élève jusqu'à la Divinité, si je contemple les perfections adorables de celui par qui tout existe et tout s'anime dans cet univers, cette puissance qui l'a créé, cette sagesse qui le gouverne, cette bonté qui aime à se communiquer et à se répandre, cette sainteté qui repousse jusqu'à l'ombre du mal, cette justice aussi redoutable au vice que consolante pour la vertu, sans doute, malgré la foiblesse de mon intelligence, je connois assez ces attributs divins pour sentir que je dois m'abaisser devant cette infinie Majesté, lui rendre des hommages d'adoration et d'amour, et tirer de ces notions, quoique imparfaites, des règles qui dirigent mes affections et ma conduite dans la vie présente. Mais je sens également que, si je veux pénétrer bien avant dans les perfections de l'Être infini, je suis comme plongé dans un abîme dont je ne saurois sonder les profondeurs; c'est comme un océan immense, sans fond et sans rive,

où l'esprit s'égare et se perd. Oui, c'est un Dieu incompréhensible que le Dieu que nous adorons; c'est même cette dénomination qui le caractérise le plus parfaitement. Ce n'est pas assez de dire qu'il est l'Être souverainement bon, sage, intelligent, si l'on n'ajoute, comme le fait observer Bourdaloue, qu'il est bon, mais d'une bonté incompréhensible; sage, mais d'une sagesse incompréhensible; intelligent, mais d'une intelligence incompréhensible. Or la religion, si elle est son ouvrage, ne doit-elle pas porter l'empreinte de son auteur? Les œuvres de l'homme sont bornées comme lui; celles de Dieu, être infini, doivent avoir quelque chose de son infinité. Si ma religion étoit dépouillée de tout mystère, par là même elle me seroit suspecte; je croirois y reconnoître une invention humaine et le cachet d'un imposteur habile qui n'a pas voulu déconcerter, effrayer la raison de ses semblables. Il faut qu'il y ait des points incompréhensibles dans la religion d'un Dieu qui cesseroit de l'être s'il pouvoit être compris, et voilà comme les mystères, loin de rendre le christianisme indigne de Dieu, le mar-

quent, pour ainsi dire, du sceau même de la Divinité.

Développons davantage notre pensée. Les mystères, dit-on, sont incompréhensibles; mais c'est par là même qu'ils sont plus dignes de l'intelligence infinie de Dieu. Eh quoi! les savans ont une foule de connoissances étrangères, inaccessibles au commun des esprits, et celui qui est la science et la lumière même ne connoîtroit pas de vérités au-dessus de l'esprit le plus pénétrant! Dites à un homme du peuple tout-à-fait ignorant que ce soleil qu'il voit se lever, monter vers son midi, décliner vers son couchant, et enfin disparoître, est pourtant immobile au centre du monde; dites-lui que cette terre sur laquelle il est bien fixe tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité: vous le verrez sourire, il pensera peut-être que vous voulez vous moquer de son ignorance et de sa simplicité; et, si vous ne réussissez pas à lui mettre dans l'esprit des idées intermédiaires qui lui facilitent la croyance de vos assertions, il ne verra qu'une extravagance là où vous êtes fondé à voir une réalité. Que penseriez-vous d'un villageois

qui diroit à un de nos savans: Je ne comprends rien à vos assertions sur l'immobilité du soleil, dont je puis en quelque sorte suivre le mouvement de mes yeux, ni sur la rotation de la terre, dont je sens l'immobilité; tout cela est inintelligible, et je m'en tiens à ce que je vois? Vous regarderiez peut-être en pitié ce rustique raisonneur; eh bien! souffrez que je vous le dise : vos raisonnemens contre nos mystères sont encore moins solides que les siens. Car enfin, entre vous et lui, il y a quelques points de rapprochement et de comparaison; comme lui vous êtes homme, foible et borné, et si l'intervalle qui vous sépare est grand, toutefois il n'est pas immense. Mais de vous à Dieu, fussiez-vous le plus savant des hommes, la distance est infinie; cette raison qui vous enorgueillit n'est qu'une légère émanation de cet océan de science et de lumière qui est Dieu, et le ciel est moins éloigné de la terre que l'intelligence divine de l'intelligence humaine. Notre esprit n'est pas assez clairvoyant pour pénétrer l'essence des choses, en saisir l'ensemble et les détails jusque dans leurs dernières extrémités : très-souvent il existe entre les

objets des rapports très-réels mais qui nous échappent, et voilà pourquoi la vérité peut nous paroître quelquefois d'une invraisemblance choquante; mais Dieu voit le fond des choses, et par là même il découvre des accords là où nous croyons voir des oppositions. La mesure de notre esprit est trop courte pour embrasser l'immensité des connoissances divines; c'est comme si nous voulions renfermer dans le creux de la main toutes les eaux de l'Océan.

Les mystères sont incompréhensibles; eh bien! c'est par là même qu'ils sont plus dignes de la sagesse de Dieu. Jésus-Christ est venu pour guérir l'homme tout entier, remédier à la plaie profonde faite à son esprit par l'orgueil, comme à son cœur par la volupté. Une curiosité superbe l'avoit précipité dans les plus monstrueuses erreurs, comme l'amour des choses sensibles l'avoit plongé dans les plus brutales et les plus honteuses passions; il falloit que son cœur fût purifié par une loi sainte, et son esprit humilié par des vérités incompréhensibles. C'est du Père des lumières que nous tenons la raison qui nous éclaire; or, si, par un in-

...

digne abus, elle s'est soulevée contre son auteur, que peut-elle faire de mieux, pour expier sa révolte, que de s'immoler elle-même à la raison suprême, et de plier sous le joug de l'incompréhensible, mais infaillible vérité de Dieu?

Les mystères sont incompréhensibles; eh bien! c'est par là même qu'ils sont plus dignes du plan général de la Providence dans le gouvernement de ce monde. En effet, jaloux de recevoir des hommages raisonnables et méritoires, Dieu a voulu que sa religion fût environnée tout à la fois de lumières et de ténèbres : plus obscure, nous pourrions être excusables de ne pas y croire; plus lumineuse, nous ne croirions pas, mais nous verrions. Oui, dans la religion comme dans la nature, Dieu est tout à la fois visible et caché : il est visible par la lumière céleste dont il a environné la mission de Jésus-Christ et des apôtres; c'est là que la raison puise ses motifs de croire, et c'est par là que notre croyance est raisonnable : il est caché par la nature impénétrable de la doctrine qu'il nous fait annoncer, et voilà ce qui fait le mérite de notre croyance. Quel mérite avons-nous

de croire à l'existence du soleil que nous voyons de nos yeux? Qui cherche la vérité aura des motifs suffisans de croire; qui ne l'aime pas ne manquera pas de prétexte pour être incrédule. Le Dieu du christianisme habite dans les profondeurs d'un nuage d'où sortent des clartés douces et vives qui réjouissent les esprits dociles, et d'où jaillissent aussi des éclairs éblouissans qui aveuglent les superbes.

A ces réflexions suggérées par le bon sens qu'oppose l'incrédulité? Dieu, dit-elle, n'est pas un Dieu de ténèbres; pourquoi donc révéleroit-il à l'homme des dogmes inintelligibles? négligez ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées. Ainsi a parlé Jean-Jacques; langage aussi déraisonnable que démenti d'ailleurs par l'expérience de tous les jours.

Sans doute, Messieurs, nous n'avons point d'idées complètes et parfaites de nos mystères; nous ne les pénétrons pas dans leur substance la plus intime; nous ne les voyons pas dépouillés de toute espèce de nuages. Mais nous les connoissons assez pour en parler distinctement et sensément, pour ne

pas les confondre les uns avec les autres, pour voir où se trouve la saine doctrine, où se trouve l'erreur, et même pour en tirer des leçons de conduite très-utiles et très-touchantes. Eh quoi! lorsque le grave Bourdaloue prêchoit dans les chaires de cette capitale ses discours sur les mystères, parloit-il à son auditoire une langue inconnue? ne faisoit-il que proférer des paroles vides de sens? ne réveilloit-il dans les esprits aucune idée, aucun sentiment? ou plutôt ne sait-on pas que ces admirables discours sont un des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne? Il en est, Messieurs, des mystères de notre religion comme de beaucoup de choses qui entrent dans le discours ordinaire de tous les hommes, des savans comme du peuple, et dont pourtant on n'a que des notions imparfaites, vagues, confuses. Ainsi toute la terre parle du temps, de l'espace, de l'infini, de l'éternité; et toutefois, si nous voulons y faire attention, nous verrons que ce sont là des choses dont la nature nous est cachée, dont l'idée est très-incomplète, et mêlée d'impénétrables obscurités. Qui peut se flatter de bien comprendre ce que

c'est que l'espace, et de terminer à ce sujet les querelles des métaphysiciens les plus subtils? Veut-on se figurer l'espace comme une immense capacité, distinguée de ce monde et dans laquelle ce monde est contenu? Mais cette capacité est-ce quelque chose de réel? en fera-t-on un être véritable, ou bien n'est-ce qu'un être imaginaire, un néant? Dira-t-on que l'espace n'est pas distingué de la manière dont les corps existent les uns par rapport aux autres? Mais comment des choses matérielles peuvent-elles exister, sans être contenues dans un lieu qui soit distingué d'elles-mêmes? Il faut l'avouer, l'esprit humain touche ici à des bornes qu'il ne sauroit franchir. Un des génies les plus pénétrans qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin, étoit si embarrassé pour se faire des idées bien nettes du temps, qu'il a dit quelque part : « Quand on ne me de-» mande pas ce que c'est que le temps, je » le sais; et quand on me demande ce que » c'est que le temps, je ne le sais plus. » Oui, Messieurs, il faudroit n'avoir jamais réfléchi, être entièrement étranger à la science qui est le fondement de toutes les autres, à la

métaphysique, pour ne pas savoir que la plupart de nos connoissances se lient à des choses dont nous n'avons que des idées incomplètes et environnées de profondes ténèbres. Qu'on cesse donc d'exiger de la Divinité qu'elle ne révèle que des choses dont nous ayons des idées complètes et d'une parfaite clarté.

Mais, dit encore l'incrédule, je dois être raisonnable avant d'être chrétien ; pourquoi voulez-vous que je me soumette aveuglément à ce que je ne comprends pas? la foi doit-elle étouffer la raison? Non, Messieurs, non; quand on s'entend bien, on voit clairement que la raison elle-même nous conduit à la foi. C'est elle qui nous ouvre les portes du divin sanctuaire; là elle nous remet dans les bras de la religion et nous laisse sous son empire. Guidé par la raison, je découvre que Jésus-Christ et les apôtres ont paru sur la terre, qu'ils ont donné des preuves manifestes de leur mission divine; j'ai sur ces faits le même genre de certitude que sur l'existence de César et ses conquêtes dans les Gaules. Ces faits, la raison les discute, les approfondit: voilà sur quoi tombe l'examen du chrétien.

Je vous invite au nom de la religion à examiner les titres qu'elle croit avoir à vos hommages; ils sont à l'épreuve du temps, de la critique et des passions conjurées, et quelques argumens de nos jours ne renverseront pas ce que dix-huit siècles de combat n'ont fait qu'affermir. Mais aussi, une fois que la raison nous a convaincus de l'autorité divine de Jésus-Christ et de ses disciples, cette même raison nous commande impérieusement de nous soumettre à leurs enseignemens et d'abaisser notre foible intelligence devant l'intelligence suprême. Quand Dieu parle, il faut bien que l'homme se taise. Ainsi dites, tant qu'il vous plaira, que la foi est obscure dans les objets de la croyance; qu'importe, si elle est très-lumineuse dans les motifs que nous avons de croire? Oui, si la raison ne rend pas les mystères intelligibles, elle les rend certainement croyables.

L'incrédule insiste encore en disant que non-seulement les mystères chrétiens sont incompréhensibles, mais qu'ils renferment des contradictions dans leur énoncé. Tel est suivant eux le mystère de la Trinité. Un seul Dieu en trois personnes, quoi de plus

contradictoire ? Ici, Messieurs, démêlons bien les choses, si nous ne voulons pas nous égarer. Si vous avancez que nos mystères considérés en eux-mêmes sont invraisemblables, qu'ils sortent de la sphère commune des conceptions humaines, qu'ils présentent des contrariétés apparentes, qu'ils sont sujets à des difficultés dont on n'aperçoit pas toujours clairement la solution, nous sommes d'accord; sans cela, les mystères ne seroient pas des mystères. Mais je dois vous avertir que bien souvent des rapports de vérité, quoique très-réels, échappent à notre intelligence, et que par là même nous pouvons prendre des contradictions apparentes pour des contradictions véritables; qu'on ne doit pas transporter à l'Etre infini les propriétés de l'être borné; que ce seroit, par exemple, une erreur de vouloir appliquer rigoureusement à la personne divine les notions de la personne humaine : je vous dirai enfin que nous ne devons pas rougir d'avouer avec Descartes qu'il n'est pas permis de nier des vérités une fois prouvées pour des difficultés insolubles à notre foible raison. Ici, Messieurs, les exemples se pré-

senteroient en foule pour éclaircir ma pensée. Dans les sciences naturelles, même dans la science qu'on donne pour la plus certaine de toutes, on arrive par une suite de propositions parfaitement enchaînées à des résultats si étranges, qu'on ne sait trop comment les concilier entre eux ni avec la saine raison. On démontre très-bien que deux lignes pourroient s'approcher sans cesse l'une de l'autre sans jamais se rencontrer, encore qu'elles fussent prolongées à l'infini, et je trouve que c'est là une chose très-choquante. Mais voici un exemple plus familier : prenez un aveugle de naissance, faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau qui, pourtant, d'après les lois de l'optique, vous présente, à vous, des élévations et des profondeurs ; dites à cet aveugle que vous voyez dans cette surface unie des enfoncemens : comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface plane au tact de sa main soit profonde à vos yeux ? Plane et profond tout ensemble pourroit dire l'aveugle, quelle contradiction ! Il y a là pour l'aveugle je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère : et que lui

manque-t-il pour bien juger? il lui manque un sens, celui de la vue, dont la privation le rend étranger aux phénomènes de la lumière réfléchie et de la perspective. Eh bien! Messieurs, nous sommes cet aveugle par rapport aux mystères; il nous manque présentement un degré d'intelligence que nous aurons un jour. L'aveugle, sur le témoignage de ses semblables, doit croire raisonnablement aux merveilles de la vision sans les comprendre, et moi aussi, sur le témoignage divin de Jésus-Christ et des apôtres, je crois raisonnablement aux mystères du christianisme sans pouvoir les pénétrer.

Lorsque nos jeunes incrédules se permettent de traiter nos mystères avec tant de légèreté, et croient y apercevoir des contradictions, ont-ils bien pensé que les difficultés qui les arrêtent n'ont point arrêté les plus beaux génies de la terre, que ces contradictions prétendues ont été examinées, discutées par ce que l'Europe a produit depuis trois siècles de plus grands philosophes, tels que Bacon, Descartes, Pascal et Leibnitz? Et quand on est à peine initié soi-même aux

secrets de la haute métaphysique, comment ose-t-on sans réflexion voir dans nos mystères des absurdités que n'y ont point aperçues ces mêmes hommes que nous révérons encore comme les princes et les créateurs des sciences modernes?

Qu'on nous permette quelques éclaircissemens pour faire voir que le plus souvent on attaque dans nos mystères, non pas ce que la foi nous en enseigne, mais ce que l'imagination y suppose sans fondement.

La foi nous fait adorer un seul Dieu en trois personnes qui possèdent les mêmes perfections. Il y a donc dans Dieu unité et trinité tout ensemble, mais ce n'est pas sous le même rapport; nous ne disons pas que trois personnes font une personne, que trois dieux font un Dieu; ce seroit là une contradiction palpable : nous affirmons l'unité de la nature divine et nous affirmons la trinité des personnes. Il y a donc unité sous un rapport et trinité sous un autre rapport, ce qui suffit pour qu'on ne voie pas contradiction dans l'énoncé du mystère; et celui qui, pour rendre notre foi ridicule, nous accuse de croire que trois ne font qu'un, n'a

pas même compris dans quel sens nous le professons. Les docteurs de l'Eglise chrétienne se sont servis, pour jeter quelque jour sur les profondeurs de ce mystère, d'une comparaison frappante. Dans l'homme, disent-ils, l'ame existe, se connoît, et s'aime elle-même : être, se connoître, s'aimer, sont trois choses distinctes, et qui se trouvent néanmoins dans un seul et même esprit; c'est ici une image dont le modèle parfait est en Dieu. Dieu est de toute éternité avec la connoissance et l'amour infinis de ses perfections infinies; or qui connoît assez les opérations de l'Etre infini au dedans de lui-même, ce qui peut résulter de cette connoissance et de cet amour infinis, pour oser dire qu'il ne peut en résulter ce que nous en apprend la révélation?

Enfin, Messieurs, je terminerai cette première partie par une réflexion que beaucoup d'entre vous n'ont peut-être jamais faite. Je dirai aux détracteurs du christianisme: Imaginez, si vous le pouvez, un système philosophique qui ne renferme pas des choses aussi choquantes, des contrariétés aussi apparentes que nos mystères, et alors je vous

permettrai de les dédaigner. Quelles sont vos opinions? êtes-vous athées, matérialistes, fatalistes, sceptiques, déistes? n'importe, choisissez. Je veux bien vous traiter ici avec indulgence, ne tenir aucun compte, pour le moment, de la fausseté de vos systèmes, et ne pas vous dire avec Bossuet que, *pour rejeter d'incompréhensibles vérités, vous vous précipitez dans d'incompréhensibles erreurs* : je me borne à vous dire que vous êtes obligés de dévorer des choses tout aussi révoltantes que celles que vous croyez apercevoir dans nos mystères.

Je dis à l'athée : Si vous êtes conséquent, vous devez croire que cet univers où brillent des traits d'une intelligence infinie ne suppose pas toutefois une cause intelligente; vous êtes obligé de résister à ce premier cri du bon sens et de l'expérience, que, de même qu'un temple suppose un architecte, ce monde suppose un Dieu; et pour expliquer ce monde avec son harmonie et ses merveilles, vous vous contentez de quelques mots vides de sens, comme ceux de *hasard,* de *nature*, de *nécessité;* or dans tout cela que de choses incohérentes et qui révoltent la

raison! Je dirai au matérialiste : Vous croyez donc que ce qui pense en vous est de la matière, qu'ainsi votre ame a les propriétés de la matière, qu'elle est par conséquent étendue, colorée, divisible; et cependant sa pensée est sans étendue, sans couleur, sans divisibilité; vous croyez donc que d'un assemblage de parties matérielles, brutes et dépourvues de raison, est sorti un être intelligent et raisonnable, tel que l'homme : or dans tout cela que de contradictions! Je dirai au fataliste : Vous croyez donc qu'au moment où je parle je suis entraîné par une force irrésistible à parler, et cependant je sens en moi le pouvoir de me taire tout aussi nettement que je sens mon existence; comment accordez-vous cette insurmontable nécessité avec ce sentiment intime de liberté? vous croyez donc que le méchant qui frappe sa victime d'un bras homicide n'est pas au fond plus libre que le tigre qui déchire sa proie; et pourquoi l'appelez-vous criminel, et le rendez-vous responsable de son forfait? que de choses inconciliables! Je dirai au septique : Vous doutez de tout, même de votre propre existence; cependant

vous vous sentez perpétuellement entraîné à croire que vous existez: conciliez donc, si vous le pouvez, ce doute avec ce sentiment de conviction. Ne croyez pas être plus heureux en vous sauvant dans le déisme qui professe un Dieu, une providence, une vie future; car alors je vous dirai: Vous reconnoissez un Dieu, esprit immortel et créateur de cet univers; or un esprit qui tire du néant la matière est un mystère aussi accablant pour la raison humaine que tous les mystères du christianisme. Ce n'est pas tout: vous reconnoissez un Dieu souverainement parfait, dès-lors un Dieu qui est tout à la fois simple et immense, libre et immuable, maître de nos volontés sans faire violence à notre liberté; eh bien! j'ose vous prédire que, si jamais vous essayez de concilier toutes ces choses entre elles, vous rencontrerez des obstacles qui vous paroîtront insurmontables. Enfin je dirai à tous: Par là même que quelque chose existe aujourd'hui, quelque chose a toujours existé; il existe donc un Être éternel; que ce soit Dieu, que ce soit la matière, il n'importe ici; dans tous les cas, il faut admettre une éternité, une

durée qui n'a pas eu de commencement. Cette durée se compose-t-elle d'instans qui se succèdent? ou bien dans cette durée n'y a-t-il que le présent sans passé et sans avenir? Mais, d'un côté, comment y a-t-il succession d'instans dans ce qui n'a pas de premier instant, et, de l'autre, comment y a-t-il continuation de durée là où il n'y a ni durée passée, ni durée future? Avouez que de toutes parts on est environné d'abîmes. Cessez donc de combattre nos mystères par des incompréhensibilités, par des contrariétés que vous trouvez également dans toutes les opinions. Si vous êtes sages, vous vous bornerez à examiner, à constater le fait même de la révélation de ces mystères. Croire sans preuves est une puérile crédulité, vouloir tout pénétrer n'est pas force, mais foiblesse de raison. « La dernière dé» marche de la raison, a dit Pascal, c'est » de connoître qu'il y a une infinité de » choses qui la surpassent; elle est bien foi» ble si elle ne va pas jusque là. » Je passe à l'utilité des mystères chrétiens par rapport à la morale.

Ce qui donne de hautes idées de la Divinité, de cette justice dont la crainte maintient dans le devoir, de cette bonté dont le souvenir console et ranime la foiblesse; ce qui éclaire l'homme sur son origine et sur sa destinée, l'humilie sans le décourager et l'élève sans l'enorgueillir; ce qui est capable de le guérir de ses vices et de lui inspirer de généreux efforts, tout cela tend évidemment à rendre l'homme meilleur, plus vertueux, et par là même se rapporte à la morale, qui consiste bien plus dans la pratique du bien que dans de sèches et stériles spéculations : or on ne peut contester aux mystères du christianisme ces précieux avantages; qu'il suffise d'en parcourir ici quelques-uns et d'en faire sentir les salutaires effets.

Sans doute c'est un grand mystère que cette faute originelle, héréditaire, qui a corrompu le genre humain dans sa source, et qui l'a dépouillé de sa noblesse primitive. Ce n'est pas le lieu de développer ce que la théologie nous fournit de raisonnemens et de similitudes, non pour dissiper entièrement les ténèbres impénétrables dont ce

mystère est couvert, mais pour en faciliter en quelque sorte la croyance. Mais voyez combien la révélation positive de ce mystère éclaire l'homme sur sa destinée et sur les contradictions de sa nature. La raison murmure, elle se scandalise de voir dans l'homme ce mélange de passions basses et de désirs célestes, d'amour de la vertu et de penchant violent pour le vice, l'assujettissement de l'esprit à l'empire des sens, les désordres et les maux qui en sont la suite inévitable; l'homme est ainsi une énigme inconcevable à lui-même; qui nous l'expliquera? Dire qu'il n'est pas de Dieu et que dans ce monde tout marche au hasard, ce n'est pas là une ressource, c'est une frénésie; et plutôt que de se précipiter dans cet épouvantable abîme, il faudroit croire qu'il y a ici quelque vérité cachée qui par sa profondeur se dérobe à notre foible intelligence. Mais voici que la religion vient au secours de la raison déconcertée. Ce que certains sages de l'antiquité païenne semblent avoir soupçonné, ce qui s'étoit conservé confusément dans la tradition de tous les peuples, ce que la fable avoit figuré dans Prométhée dérobant le feu

du ciel, et par ce vol sacrilége attirant sur la terre les fléaux qui la désoloient, ce que les poètes ont chanté sous le nom de l'*âge d'or* et de l'*âge de fer,* la religion l'a révélé clairement. Elle nous enseigne que l'homme n'est pas sorti des mains du Créateur tel qu'il est aujourd'hui; que, dans l'ordre actuel des choses, il n'est plus qu'un être dégradé, un roi détrôné, mais qui toutefois dans sa disgrâce conserve des traits de sa première grandeur. Il ne s'agit donc pas de faire l'homme tout grand et tout bon malgré le sentiment de sa foiblesse et de sa corruption; cette opinion ne peut que l'enivrer d'un fol orgueil, de l'amour de lui-même, et tout au plus en faire un stoïque, un sage superbe. Il ne s'agit pas non plus de le faire tout terrestre et tout méprisable, malgré le sentiment de sa noblesse et de sa dignité: cette opinion, en le ravalant, peut le jeter dans l'épicuréisme et dans les plus grossières voluptés. La doctrine chrétienne tient le milieu entre ces deux excès; elle nous montre dans l'homme l'image de Dieu défigurée, mais non effacée, et lui apprend à se défier de lui-même sans détruire les

hautes idées qu'il doit pourtant en avoir. Voilà comme du fond des ombres les plus mystérieuses jaillissent sur la nature de l'homme et sur l'ordre présent des choses de grands traits de lumière.

C'est un grand mystère que celui d'un Dieu qui daigne s'unir à notre nature; mais voyez comme il fait admirablement ressortir les attributs divins et la dignité de notre ame. Qu'elle est redoutable cette justice qui n'a voulu être apaisée que par les supplications de l'Homme-Dieu! qu'elle est grande la malice du péché qui a dû être expié par une telle victime! mais aussi qu'elle est ineffable la bonté qui a daigné s'abaisser ainsi, et quelle ne doit pas être la dignité de nos ames rachetées à un si haut prix! Oh! combien ces pensées ne sont-t-elles pas capables de nous enflammer de reconnoissance pour la Divinité, et de nous pénétrer d'horreur pour le mal qui l'offense en même temps qu'il nous dégrade!

C'est un grand mystère que celui de l'Eucharistie, tel que le professoit le monde entier avant le seizième siècle, et tel que le professent encore le très-grand nombre des

communions chrétiennes répandues sur la terre; mais voyez comme au sein de l'Eglise il devient une source intarissable d'eaux salutaires qui répandent la vie et la fécondité. Voyez comme la première participation à ce divin mystère forme pour le fidèle une époque précieuse dont l'attente ou le souvenir remplit en quelque sorte sa vie tout entière. Oui, l'admission à la table sacrée est présentée de loin à l'enfance comme la plus glorieuse et la plus touchante de toutes les faveurs. Quel motif puissant de conserver son innocence ou de la réparer, de montrer plus de docilité, de soumission, de modestie, d'éloignement de tout ce qui peut altérer la vertu! Ce n'est que par une conduite plus pure, par des mœurs irrépréhensibles, par des victoires remportées sur soi-même, qu'on arrive au divin banquet. Que de chrétiens parmi nous auront dû à la sainte Eucharistie d'avoir pratiqué ce que leur religion avoit de plus saint et de plus parfait! Que de passions vaincues, d'offenses pardonnées, d'occasions évitées, de pauvres soulagés, de mouvemens de haine étouffés! en un mot, que d'actes héroïques de vertu inspi-

rés, soutenus par le désir de se rendre moins indigne de participer à ce que la religion appelle les saints, les redoutables mystères!

Non, Messieurs, il n'en est pas des mystères du christianisme, comme de ce qu'on appeloit mystères chez les païens, dogmes bizarres, cérémonies impures, bien plus faits pour étouffer la vertu que pour l'inspirer. Dans la religion chrétienne, le centre où tout vient aboutir, c'est Jésus-Christ : lumière du monde par sa doctrine, sauveur des hommes par sa mort, il est encore leur modèle par ses vertus. Or les mystères de la naissance, de la vie, des souffrances, de la mort de Jésus-Christ, ne sont que sa morale en action, et forment comme une suite tout à la fois sublime et populaire de tableaux de vertus. Être modeste jusqu'à l'humilité, doux jusqu'à pardonner les outrages, charitable jusqu'à aimer ses ennemis, résigné dans les maux de la vie jusqu'à éviter le murmure, chaste jusqu'à condamner la pensée réfléchie, fidèle à Dieu jusqu'a mourir pour sa loi, voilà des vertus chrétiennes. Or qui ne sent pas combien les préceptes en cette matière tirent de force et d'auto-

rité des exemples de Jésus-Christ, n'ordonnant que ce qu'il a pratiqué lui-même, humble, doux, charitable jusqu'à souffrir pour nous et mourir en pardonnant à ses bourreaux?

Ici, Messieurs, j'en appelle à un témoignage irrécusable, celui de l'expérience. Si nous parcourons les fastes de l'Église chrétienne, nous y trouverons bien des vices et bien des désordres sans doute; mais nous y trouverons aussi dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les conditions, des chrétiens qui ont honoré leur foi par les vertus les plus pures, les plus héroïques, et presque toujours les plus utiles à leurs semblables. Or il est incontestable que leurs vertus ont eu principalement leur source dans ces mystères qu'on affecte de dédaigner. Oui, si nous pouvions interroger tant de saints pasteurs, tant d'ouvriers apostoliques qui se sont consumés de fatigues et de travaux pour évangéliser les peuples, pour les arracher au vice comme à l'ignorance, ils nous répondroient qu'ils ont puisé leur courage dans les exemples comme dans les promesses de Jésus-Christ, se sacrifiant

pour le salut des hommes. Demandez à ces filles de Vincent de Paul, et à tant d'autres qui sont animées de la même charité, ce qui leur inspire tant de tendresse pour les pauvres, pour les affligés, pour tout ce qui souffre sur la terre, et vous trouverez que leur charité s'allume à celle de Jésus-Christ pour nous, qu'elles ont devant les yeux Jésus-Christ, l'ami, le père des indigens et des malheureux, et qu'elles croient le servir lui-même dans les pauvres qui sont ses enfans adoptifs. Aimer Dieu, aimer les hommes, voilà toute la loi, toute la morale évangélique. Or ce double amour, quoi de plus propre à l'inspirer, à le nourrir, que la foi d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se rendre sensible en se revêtant de notre humanité? « Ainsi Dieu a aimé le monde, s'écrioit l'a» pôtre de la charité, » *Sic Deus dilexit mundum;* parole qui a retenti dans l'univers, et qui a fait naître plus de vertus que ne pourroient le faire les plus hautes spéculations de la philosophie sur l'Etre suprême.

D'après ces réflexions, Messieurs, je ne m'étonne plus que l'Église chrétienne soit si jalouse de conserver le dépôt de sa doc-

trine dans toute son intégrité, et qu'elle repousse loin d'elle toute profane nouveauté qui pourroit y porter la plus légère atteinte. Ici tout se lie, tout s'enchaîne : si vous ôtez une pierre de l'édifice, vous devez craindre de le voir tomber en ruine. Le mystère du Verbe incarné suppose celui de la Trinité, le mystère de la rédemption celui de la faute originelle; les mystères de la grâce se lient à leur tour à ceux de la rédemption. Une faute d'une malice infinie, un réparateur d'un mérite infini, un rémunérateur d'une magnificence infinie, un vengeur d'une justice infinie, tout cela se suit et se soutient. Là où tout est révélé, tout doit être respecté. Prenons garde, Messieurs, si l'esprit humain se donne carrière sur les mystères, bientôt on le verra se licencier avec audace sur les préceptes de la loi; la morale ne sera pas plus respectée que les dogmes: l'esprit veut retrancher de l'Evangile les mystères qui l'humilient, le cœur voudra en retrancher les préceptes qui effraient sa foiblesse. C'est depuis qu'on a tant subtilisé sur les dogmes, qu'on a fini par ébranler les fondemens de la morale. Le socinien n'a pas

cru à la Trinité, le déiste n'a pas cru en Jésus-Christ, l'athée est venu qui n'a pas cru en Dieu, et de faux sages ont paru qui ont fait un problême du vice et de la vertu, qui ont cherché à justifier jusqu'aux turpitudes et aux monstruosités des mœurs païennes. Une fois que l'homme a franchi les bornes posées par la main même de Dieu, il ne sait plus où s'arrêter, et on le voit courir au hasard et s'égarer sans fin dans la carrière du vice et du mensonge.

Loin de nous donc, Messieurs, la maxime qui s'est répandue, accréditée de nos jours, que le dogme n'est rien et que la morale est tout, qu'il faut négliger le dogme pour ne s'occuper que de la morale; renversement inoui, d'après lequel il faudroit élever l'édifice avant de poser le fondement. Et quels dogmes veut-on que nous négligions? Un Dieu, une providence, une vie future, voilà des points de croyance, voilà des dogmes auxquels se lient toutes les idées d'ordre et de justice sur la terre, et déjà dans un discours particulier nous avons établi que ces vérités sacrées étoient la base de la morale comme de la société. Veut-on que nous né-

gligions l'enseignement des dogmes propres au christianisme? j'aimerois autant dire qu'il faut que nous cessions d'être chrétiens, et que nous passions de l'école de Jésus-Christ à celle de Platon. Et quoi donc! à des peuples chrétiens il ne faudroit pas parler de Jésus-Christ, le fondateur divin de leur religion? Or qui ne voit pas que les mystères de Jésus-Christ, Homme-Dieu, se lient à tous les autres mystères? On n'est plus reçu à dire que ces mystères sont étrangers aux règles des mœurs; nous avons fait voir quel poids, quelle force persuasive, ils donnent à la morale.

Mais on demande si l'on doit enseigner ces mystères aux enfans; pour quoi, dit-on, charger leur esprit d'un poids inutile et qui l'accable? cela ne peut que fatiguer leur cerveau et nuire au développement de leurs facultés. Messieurs, il ne faut voir dans ce langage qu'une fausse pitié et que d'hypocrites alarmes. Sans doute les enfans n'auront que des idées vagues sur les mystères, on les confiera plus à leur mémoire qu'à leur jugement; mais les notions qu'ils reçoivent se développeront avec les années; imprimées

dans leur ame dès l'âge le plus tendre, elles ne s'effaceront plus. Ainsi ont été élevés nos pères dans les âges précédens, ainsi ont été élevés Descartes, Pascal et Bossuet ; oui, ces grands hommes ont commencé par apprendre leur catéchisme, si je puis me servir de cette expression populaire, et cela ne les a pas empêchés d'être des esprits créateurs, chacun dans leur genre, et de devenir les flambeaux du monde par leur génie; ainsi ont été élevés la plupart d'entre nous, et je ne vois pas que cette méthode ait en rien altéré ni notre santé, ni notre intelligence. Croyez-en, Messieurs, non aux vains discours de spéculateurs oisifs, mais à l'expérience personnelle de ceux qui par état ne sont pas étrangers à l'éducation chrétienne du premier âge. Nous ne craignons pas de vous dire qu'avec un peu d'art et de patience on peut très-bien lui faire goûter l'enseignement des plus hautes vérités. Dans nos Evangiles, la partie mystérieuse se trouve mêlée à des faits merveilleux, à des paraboles touchantes, à des traits d'humanité, à des maximes d'une morale pure, à des images gracieuses ou terribles, qui ont de quoi

intéresser tous les âges; et ne sait-on pas que nous apportons en naissant un goût très-vif pour les choses extraordinaires, cachées, mystérieuses, et que, pour être enveloppées de certains nuages, elles ne font qu'exciter davantage la curiosité? Qu'on entretienne l'enfance de Jésus naissant dans une crèche, célébré par les anges, visité par les bergers des montagnes voisines, croissant sous les yeux de ses parens auxquels il est soumis, quittant sa retraite pour évangéliser les peuples et soulager les malheureux, bénissant les enfans, pleurant au tombeau de Lazare et sur l'ingrate Jérusalem, montant au Calvaire en portant le bois sur lequel on doit l'immoler, donnant sa vie pour ses ennemis, sortant ensuite glorieux du sépulcre et s'élevant en triomphe dans les cieux: tout cela n'est-il pas fait pour captiver l'imagination et le cœur, et se graver aisément dans la mémoire? Enfin, Messieurs, j'en appelle à vous-mêmes : lorsque, très-jeunes encore, vous étiez obligés de vous livrer à l'étude de la langue de Virgile et d'Homère, et de répéter, sur les règles du langage, de doctes leçons, exprimées en termes scienti-

fiques et même un peu barbares, étiez-vous bien capables d'y attacher des idées très-nettes, très-précises, aussi développées que celles que vous en avez eues dans un âge plus avancé? non sans doute; mais votre esprit les retenoit néanmoins, et vous les compreniez de manière à pouvoir en faire des applications d'abord incertaines, ensuite plus fermes, et enfin constamment heureuses. Eh bien! Messieurs, il en est de même des principes élémentaires du christianisme qu'on enseigne aux enfans. Parmi ses détracteurs, les uns ne voudroient pas qu'on parlât de ses mystères; les autres ont rêvé une morale sans religion; un autre viendra, ou plutôt il est venu, pour nous apprendre que le jeune homme ne devoit entendre prononcer le nom de Dieu que lorsque sa raison étoit déjà très-développée; et il fut un temps où, sous peine de passer pour fanatique, il falloit voir un trait de génie dans cette haute extravagance.

Laissons, Messieurs, à la fausse sagesse toutes ses folles théories, ses lumières trompeuses, et ne craignons pas de nous égarer en suivant la route éclairée du flambeau de

l'expérience des siècles. Oui, toujours le fondement d'une éducation chrétienne sera l'enseignement du christianisme tout entier avec ses mystères comme avec ses préceptes, et c'est en particulier dans les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ qu'il faudra puiser les plus touchantes leçons de vertu. Oui, toujours la crèche et le Calvaire seront plus éloquens et plus persuasifs, surtout pour le peuple, que tous les plus beaux discours; oui, la croix à la main, le ministre de l'Evangile sera plus capable de consoler les affligés, d'apaiser les haines, de ramener la paix dans les familles, d'inspirer l'humanité aux riches, de porter le remords ou l'espérance dans un cœur coupable, que ne pourroit le faire le philosophe avec toute la pompe de ses maximes. Sages du siècle, vous ne voyez là que du fanatisme, et vous croyez posséder seuls les trésors de la sagesse; eh bien! laissez-nous ce fanatisme, qui console les hommes et les rend meilleurs, et gardez votre sagesse, forte pour détruire, et nulle pour édifier, non moins impuissante pour le bien que puissante pour le mal; renfermez dans vous-mêmes vos doc-

trines désolantes, et laissez-nous travailler en paix à faire refleurir au sein de la patrie la foi de nos pères avec les vertus qu'elle inspire. Oui, nous l'aimons ce fanatisme prétendu, cette doctrine sainte qui a formé tant de pères vertueux, d'époux fidèles, d'enfans dociles, de magistrats intègres, de savans modestes, de riches généreux, de pauvres résignés, de guerriers aussi humains que vaillans, de familles pleines de concorde et de bonheur; oui nous sommes désabusés de cette sagesse prétendue, de ces doctrines de mensonge qui, en délivrant les peuples de la crainte et de l'amour de la Divinité, appellent sur eux tous les vices et tous les fléaux ensemble. La plaie faite aux mœurs publiques n'est-elle donc pas assez large, assez profonde? faut-il que vous l'agrandissiez encore et que vous travailliez à la rendre incurable? De grâce, si vous ne voulez pas seconder nos efforts par les vôtres, gardez du moins le silence; ne soyez impies que vous seuls, et souffrez que pour vos intérêts, pour ceux de vos enfans, pour la sûreté de vos biens et de vos personnes, nous cherchions à ranimer le feu sacré de la religion

et des vertus qu'elle commande. Et vous, Messieurs, vous surtout, jeunes Français, espoir de la patrie, apprenez à parler avec moins de légèreté de nos mystères, que peut-être, par le malheur des temps, vous connoissez si peu; tremblez de blasphémer ce que vous devriez révérer; ne rougissez pas de sanctifier vos lèvres du nom de celui devant qui tout genou fléchit sur la terre, et que la sagesse de vos discours soit l'heureux présage de celle de vos actions. Les destinées de la France sont comme dans vos mains et dans celles des compagnons de votre âge: irréligieux, vous exercerez sur le peuple une influence funeste, et répandrez de toutes parts des germes de destruction et de mort; chrétiens sincères, vous ramènerez, par vos exemples comme par vos discours, le peuple égaré à cette religion qui seule peut assurer son bonheur. D'autres vous inviterent à l'étude des lettres et des arts, à celle des secrets de la nature ou de la politique, aux spéculations du négoce, à la gloire des armes, et je suis loin de vouloir vous détourner de ces diverses carrières ouvertes devant vous; mais je veux en même temps vous inviter à

remplir de plus hautes destinées: je vous appelle à devenir par vos principes religieux les restaurateurs des mœurs publiques et les sauveurs de la patrie.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE

DANS SA MORALE.

Un code de morale également simple et pur, rempli de maximes lumineuses, sans aucun mélange d'erreurs funestes, et qui, traçant à tous la route du devoir, ouvre devant les cœurs généreux la carrière d'une perfection sans bornes; un code qui s'adapte à tous les climats comme à tous les gouvernemens, et qui embrasse dans l'universalité de ses préceptes le genre humain tout entier depuis le peuple errant sous des tentes jusqu'au peuple qui a vieilli dans la civilisation, depuis les conditions les plus obscures jusqu'aux plus élevées; un code qui consacre et perfectionne toutes les vertus domestiques et civiles, épure toutes les affections légitimes et en prévient les excès, empêche l'amitié de dégénérer en molle complaisance, le courage en férocité, l'amour de la patrie en un sentiment exclusif et barbare; un code enfin qui s'appuie sur des

dogmes invariables, présente toujours à côté du précepte le motif le plus puissant de le pratiquer, offre pour les sacrifices qu'il demande des dédommagemens immenses, et place ses sectateurs sous les yeux du Dieu de l'univers qui tient d'une main des couronnes immortelles pour encourager l'homme de bien, et fait briller dans l'autre la foudre vengeresse pour effrayer le coupable; un tel code de lois morales, où tout se trouve, où rien ne manque, ni du côté de la beauté des préceptes, ni du côté de la force des motifs, vous le demanderiez en vain à l'antiquité païenne; vous ne le trouveriez ni dans l'école de Socrate, ni dans celle de Zénon: ce code parfait, c'est l'Evangile.

Ce n'est pas qu'on ne puisse recueillir chez divers sages des peuples anciens de précieux fragmens de morale; mais ce sont là des maximes éparses et comme noyées dans des flots d'erreurs et de superstitions. Platon est regardé comme le plus grand philosophe de l'antiquité, et son traité de la République passe pour le chef-d'œuvre de son génie: or il suffit d'en parcourir le cinquième livre pour voir que toute sa sagesse ne l'avoit pas

sauvé des plus honteuses erreurs. Non, vous ne trouverez nulle part rien d'aussi complet, et qui soit tout à la fois aussi pur dans les préceptes, aussi puissant dans les motifs, que le code évangélique.

Il fut un temps où les ennemis du christianisme, en combattant ses mystères et son culte, rendoient hommage à la beauté de sa morale, en sorte que le plus sublime de nos orateurs dans un discours sur la divinité de la religion croyoit pouvoir dire : « Grâces à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. »

Mais une fois que dans le dernier siècle des doctrines grossières se furent emparées des esprits, qu'on eut érigé l'égoïsme en système, et que les cœurs furent glacés par l'athéisme, on fut incapable de sentir ce qu'il y a de bon, de beau, de consolant dans nos livres saints : et comment, avec une doctrine tout animale et toute sensuelle, le matérialiste pourroit-il goûter une loi qui

tend à nous élever au-dessus des choses sensibles, et nous commande d'immoler au devoir des penchans si doux en apparence à la nature? Aussi la morale évangélique finit-elle par être en butte aux attaques les plus violentes des sophistes. Le christianisme commande le détachement; on l'accusa de condamner les honneurs, les dignités, les richesses, d'inspirer pour les choses de ce monde une insouciance, une apathie, avec laquelle le commerce, les arts, l'industrie, ne sauroient subsister, et par laquelle la société tout entière tomberoit en langueur. Le christianisme commande l'humilité; on l'accusa de prêcher une vertu qui dégrade l'homme à ses propres yeux, le rend indifférent à l'estime publique, et ne lui inspire que des sentimens abjects et méprisables. Le christianisme enfin déclare la guerre à tous les penchans déréglés et les poursuit jusque dans le cœur, il n'épargne aucune passion, aucun vice, et commande toutes les vertus; on l'accusa d'une excessive sévérité, et d'imposer à de foibles créatures un joug accablant. Ainsi, ennemie de la société par le détachement qu'elle commande,

abjecte par l'humilité qu'elle prêche, impraticable par la sévérité des devoirs qu'elle impose, telle est la morale chrétienne dans la pensée de ses ennemis. C'est à la venger de cette triple accusation, que ce discours va être consacré.

S'il est une passion féconde en injustices, capable d'étouffer le sentiment de l'honneur et de la probité, de porter la division et la discorde dans les familles, c'est la cupidité, je veux dire l'amour désordonné des richesses et des biens de ce monde. Pourquoi ces fraudes si communes, ces voies de s'enrichir qui, pour être plus abrégées, n'en sont que plus illégitimes, ces spéculations cruelles sur les besoins d'autrui qui font acheter un secours momentané par une ruine plus tardive, mais inévitable? Pourquoi ces refus barbares de payer à l'ouvrier, au serviteur, le prix de ses sueurs et de ses travaux, ces violations de la foi jurée, ces querelles qui arment le frère contre le frère, l'épouse contre l'époux, et quelquefois l'enfant contre le père? Pourquoi ces entreprises follement téméraires pour arriver subitement au som-

met de la fortune, et qui trop souvent aboutissent à des chutes déshonorantes, dont le contre-coup retentit au loin et porte l'alarme, peut-être la misère dans cent familles à la fois? Pourquoi tous ces désordres? quelle en est la source principale? c'est la cupidité. Et quand cet amour effréné des richesses s'empare de tous les esprits, quand on ne vit, qu'on ne respire que pour en acquérir et pour se procurer les jouissances qu'elles donnent; quand une nation mérite le reproche que le poète de l'ancienne Rome faisoit à ses contemporains, de mettre la vertu après l'argent, *virtus post nummos*, alors que deviennent la bonne foi, l'honneur, la noblesse des pensées et du sentiment? que deviennent les vertus domestiques et publiques? Ne faut-il pas que tout dégénère, que tout s'avilisse, et la cupidité n'est-elle pas comme un goufre où va s'engloutir l'Etat comme les familles? Il est écrit dans nos livres saints que la cupidité est la racine de tout mal, et, s'il en est ainsi, quel plus grand service pouvoit rendre l'Evangile à l'humanité que de mettre un frein à cette passion dévorante? Ici, comme en tout, brille

brille la profonde sagesse du divin législateur, et ce n'est qu'après avoir dénaturé sa doctrine qu'on peut essayer de la combattre. Non, Messieurs, dans ce qui regarde les biens temporels, ce n'est pas l'attachement légitime et modéré que l'Evangile proscrit; c'est uniquement l'affection déréglée qui ne peut que conduire aux plus funestes excès. Aux yeux de la religion, ce n'est pas précisément la pauvreté, l'éloignement des honneurs, l'exemption des soins domestiques et civils, qui sont une vertu: on peut être détaché au sein de la richesse, modéré au milieu des grandeurs, comme l'on peut être avare au sein de la misère, ambitieux et hautain dans une condition obscure. Il est dans l'ordre de la Providence et de la religion qu'il y ait des riches et des pauvres, des grands et des petits. Il y auroit bien de l'ignorance ou du moins bien de l'irréflexion à reprocher au christianisme les maximes qu'il enseigne sur cette matière.

En effet où voit-on dans nos livres saints qu'ils condamnent les richesses et que la possession doive en être regardée comme un

crime? Il est vrai, on n'y trouve pas un traité sur la richesse des nations, on y apprend à user des biens de ce monde sans y placer ses premières affections : ils menacent le riche endurci qui n'assiste pas l'indigent, ils présentent les richesses comme un écueil funeste; et l'expérience n'enseigne-t-elle pas qu'elles irritent toutes les passions en leur fournissant les moyens de se satisfaire? Mais, si Jésus a voulu naître dans les besoins d'une condition obscure pour la consolation de la plus grande partie de l'espèce humaine, il n'a pas dédaigné d'avoir pour disciples des hommes riches, tels que Zachée et Joseph d'Arimathie, et l'on trouve autour de son berceau des mages comme des bergers. C'est en son nom que l'apôtre commande aux riches, non de se dépouiller de leurs richesses, mais de ne pas s'enorgueillir à leur sujet, et de ne point y placer leurs espérances. Dans tous les temps, combien de riches qui ont fait de leur opulence l'instrument de leurs vertus, et dont le nom se trouve canonisé dans les fastes de l'Eglise chrétienne!

Où a-t-on vu dans nos livres saints qu'ils

condamnoient les dignités? Il est vrai qu'elles sont présentées comme des charges redoutables, dont ceux qui les possèdent doivent rendre un compte rigoureux ; mais c'est Jésus-Christ qui a consacré la maxime qu'il falloit *rendre à César ce qui est à César :* c'est un de ses apôtres qui enseigne que les *puissances* sont *établies de Dieu* pour le repos des sociétés.

Enfin où a-t-on vu dans nos livres saints qu'ils condamnoient les soins modérés des biens de la terre, la sage et honnête industrie qui les conserve et les augmente? Sachons ici distinguer le précepte du conseil. Posséder les biens de ce monde sans les rechercher avec une inquiète avidité, en user avec sobriété, savoir les perdre sans murmurer contre la Providence qui les dispense ou les ôte à son gré, voilà le précepte : porter le désintéressement jusqu'au dépouillement effectif, y renoncer, non-seulement d'affection, mais en réalité, voilà le conseil. Le précepte est pour tous, le conseil n'est que pour quelques-uns. Eh! Messieurs, les choses sont disposées parmi les hommes de manière qu'il n'est pas à craindre qu'un excès

de désintéressement ne fasse de la société qu'un désert.

Dès son origine, le christianisme a compté parmi ses sectateurs des hommes de toutes les classes. La religion ne déplace pas les diverses conditions de la société, mais plutôt elle les consolide, en fait pratiquer les devoirs avec une fidélité plus constante et plus sûre. Elle ne dit pas au magistrat de descendre du siége de la justice pour passer au pied des autels le temps qu'il doit à ses fonctions publiques, ni au guerrier d'épargner l'ennemi au jour du combat, ni à la mère de famille d'abandonner les soins domestiques qu'elle doit à son époux et à ses enfans. Par un trait de sagesse admirable, elle met à la tête des devoirs les devoirs d'état : ainsi à ses yeux ce n'est rien pour le magistrat d'être éclairé s'il n'est pas juste, ni pour le prêtre d'être régulier s'il n'est pas zélé, ni pour le guerrier d'être humain s'il n'est pas courageux, ni pour les parens d'être tendres s'ils ne sont pas vigilans, ni pour les enfans d'être économes s'ils ne sont pas dociles, ni pour les serviteurs d'être respectueux s'ils ne sont pas fidèles. L'Evangile

ne condamne pas l'économie, mais l'avarice, ni le négoce, mais les fraudes qui le déshonorent, ni les arts, mais l'abus qu'on en fait pour embellir le vice, ni la défense légitime de ses droits, mais l'esprit de haine et de vengeance qui trop souvent vient s'y mêler. Ainsi que chacun, suivant l'avis de l'apôtre, reste dans la condition où la Providence l'a placé; la religion ne fait que condamner ce qui est mal, elle consacre tout ce qui est bien, elle le perfectionne et fournit aux hommes de nouveaux et puissans motifs de le pratiquer. Telle est la religion bien entendue : je ne dis rien ici qui ne soit avoué de tous les moralistes chrétiens; et de quel droit veut-on lui prêter des maximes qui ne sont pas les siennes?

Dans leurs accusations contre le christianisme, ses ennemis n'ont pas même le triste mérite de la nouveauté : il y a quatorze siècles que saint Augustin a répondu à l'injuste reproche que faisoient à la religion les païens peu instruits de sa doctrine, de nuire au bien des sociétés avec ses maximes de douceur, de désintéressement, de pardon des injures. « Eh quoi! disoient-ils, quel est celui

» qui se laisse enlever son bien par son en-
» nemi? qui est-ce qui ne cherche pas à ren-
» dre le mal pour le mal aux barbares qui
» viennent ravager les provinces de l'Em-
» pire? » Il est intéressant de voir ce que saint Augustin répond à cette accusation dans sa lettre à Marcellin, personnage très-distingué par ses dignités et son rare mérite. Le saint docteur fait remarquer que les auteurs profanes eux-mêmes avoient célébré la clémence comme une vertu héroïque, et que César avoit été loué de ne savoir rien oublier que les injures; qu'avec les maximes évangéliques bien observées on rapprocheroit, on uniroit mieux les esprits et les cœurs qu'avec les établissemens de Romulus et de Numa; que la charité, qui défend de rendre le mal pour le mal, n'empêche pas de punir les méchans et de les traiter avec une utile sévérité; qu'il ne faut pas au reste s'imaginer que la société prospère parce qu'on élève des maisons magnifiques, qu'on bâtit des théâtres et que les riches font de folles dépenses, si en même temps on laisse tomber en ruine la vertu qui fait la véritable beauté des ames; que Rome avoit dû sa grandeur à l'austérité de ses

mœurs et de ses maximes; que la république étoit tombée du moment que l'esprit de rapine et d'avarice s'étoit emparé des citoyens et des armées; qu'alors, comme l'a dit le poète, les vices avoient asservi Rome et vengé l'univers vaincu par elle: *Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.* Que ceux, ajoutoit saint Augustin, et nous le disons avec lui aux ennemis du christianisme, que ceux qui accusent la doctrine de Jésus-Christ de nuire au bien des États fassent en sorte que les époux, les parens, les enfans, les maîtres, les serviteurs, les magistrats, les guerriers, les rois, soient tels que l'Evangile le demande, et l'on verra si ses maximes bien pratiquées ne font point la sûreté et la prospérité des États. Telle étoit en substance la réponse de saint Augustin, et vous voyez combien elle étoit solide.

Dans nos temps modernes, c'est le sophiste Bayle, c'est le romanesque Jean-Jacques, qui ont avancé qu'une société de vrais chrétiens ne sauroit subsister: comme si le christianisme ne faisoit pas un devoir de toutes les vertus civiles et politiques; comme s'il condamnoit autre chose dans les diverses

conditions que les vices qui les déshonorent! Moins chimérique et plus juste envers la religion, Montesquieu répond à ses calomniateurs par ces paroles remarquables: « Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne. Il ose » avancer que de véritables chrétiens ne for» meroient pas un Etat qui pût subsister; » pourquoi non? ce seroient des citoyens » infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui » auroient un très-grand zèle pour les rem» plir; ils sentiroient très-bien les droits de » leur défense naturelle; plus ils croiroient » devoir à la religion, et plus ils croiroient » devoir à la patrie... Chose admirable! la re» ligion chrétienne, qui semble n'avoir pour » objet que la félicité de l'autre vie, fait en» core notre bonheur dans celle-ci. »

On a imaginé de placer un peuple chrétien à côté d'un peuple de Spartiates, et dans ce rêve d'imagination on a cru triompher, en disant que le peuple chrétien, ou seroit obligé d'abandonner les principes de sa religion, ou bien qu'il seroit exterminé. Et pourquoi le seroit-il? il est impossible d'en donner une bonne raison. Je

veux bien discuter un moment cette vaine supposition. Ce peuple de Spartiates auroit-il donc le droit de s'abandonner à toute sa férocité, tandis qu'il seroit commandé aux chrétiens, leurs voisins, de se laisser égorger impunément? Quel est ce nouveau droit des gens de l'invention des détracteurs du christianisme? où a-t-on vu que la guerre fût absolument défendue aux peuples chrétiens? Le Dieu qu'ils adorent s'appelle tour à tour le Dieu de la paix et le Dieu des armées. Or quel motif plus légitime de guerre pour un peuple que celui de conserver son existence, son gouvernement et ses lois? Une société civile de chrétiens est-elle donc une société de cénobites qui se dévouent dans la solitude à l'oubli du monde et des affaires qui l'occupent? Dans cette société chrétienne, le premier devoir de son chef seroit de veiller à sa sûreté, de s'armer pour sa défense, et, s'il ne le faisoit pas sous prétexte de désintéressement, il ne seroit aux yeux de la religion qu'un lâche prévaricateur. Quel roi fut jamais plus chrétien que saint Louis, et quel roi connut mieux les droits de sa couronne et sut mieux

...

les défendre l'épée à la main? Un des plus grands hommes d'Etat des âges modernes, Ximénès, passa du fond d'un cloître à la tête d'une vaste monarchie; il y conserva bien pour lui toute la simplicité et toute l'austérité d'un solitaire, mais par religion il ne se crut pas moins obligé de déployer contre les ennemis de l'Etat tout l'appareil de la force publique. Lisez, Messieurs, dans Charlevoix ou dans Muratori ce qu'ils racontent des peuplades chrétiennes du Paraguai. Humanisées, civilisées par la religion, elles vivoient dans une innocence de mœurs qui sembloit réaliser les temps fabuleux de l'âge d'or. Eh bien! vous verrez comme elles s'armoient pour leur défense, avec quelle ardeur et quelle impétuosité ces fervens chrétiens fondirent sur leurs ennemis, doux comme des agneaux devant les saints législateurs qui les avoient policés, et terribles comme des lions dans les combats.

Les exploits des guerriers grecs et romains ont été célébrés par des historiens et des poètes qui les ont immortalisés, avantage qui très-souvent a manqué aux guerriers des temps modernes; mais, quand une nation

compte des héros tels que Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Duguesclin, Bayard, Henri IV, Turenne, Condé, et tant d'autres que je ne nomme point, je ne vois pas ce qu'elle pourroit envier pour la valeur à l'antiquité. On fait grand bruit dans nos livres classiques du dévoûment de Léonidas et de ses trois cents Spartiates au passage des Thermopyles, et cela est beau sans doute; mais de bonne foi quelle est la troupe de nos soldats français, pris au hasard, qui, au premier signal, ne se montrât capable d'un semblable sacrifice? L'histoire des ordres religieux et militaires de l'Europe moderne, que présente-t-elle autre chose qu'une suite de prodiges de valeur inouie contre les ennemis de la chrétienté?

Il est vrai, l'Evangile ne dit pas en propres termes : Tu aimeras ta patrie, comme il est dit : Tu aimeras ton prochain; mais il commande des sentimens de bienveillance, de désintéressement, de dévoûment, en un mot, des sacrifices dont se compose l'amour de la patrie. Lorsque, par devoir de conscience, on obéit aux lois, on respecte le magistrat, on paie le tribut, on remplit

avec fidélité les devoirs de son état, n'est-on pas bon citoyen? et n'est-ce pas là le vrai patriotisme? Il ne s'agit pas de préconiser cet amour farouche, exclusif de la patrie, espèce d'égoïsme national qui se nourrit de la haine des autres peuples. Le chrétien aime tous les hommes, mais il a pour ses concitoyens des sentimens de prédilection. L'amour de la patrie a été consacré par Jésus-Christ lui-même; il pleura sur Jérusalem et sur les maux qui la menaçoient. Dans sa *Politique sacrée*, Bossuet dit à ce sujet « qu'il versa son sang avec un regard parti- » culier pour sa nation, et qu'en offrant ce » grand sacrifice qui devoit faire l'expiation » de tout l'univers, il voulut que l'amour de » la patrie y trouvât sa place. » C'est assez, Messieurs, sur le reproche fait au christianisme d'être ennemi de la société par le détachement qu'il commande: ce reproche ne porte que sur de fausses notions. Je passe au second, celui qu'on lui fait d'être abject par l'humilité qu'il prescrit, et dont il fait le fondement de toute vertu.

Il semble que l'incrédule a le droit de

m'attendre à ce que j'ai à dire sur l'humilité, comme si c'étoit là un écueil inévitable contre lequel doit échouer tout apologiste de la religion. Quoi, dit-on, de plus abject que cette vertu qui avilit l'homme à ses propres yeux, en lui défendant de s'estimer lui-même, et tend à le décourager, à le rendre inutile à ses semblables, en lui défendant de rechercher l'estime publique? Messieurs, je reconnois bien à ces traits l'humilité défigurée par les ennemis du christianisme, mais je ne puis y reconnoître l'humilité chrétienne. Dans cette matière, comme dans tout le reste, il suffira de rétablir la véritable notion des choses pour assurer le triomphe de la religion. Qu'est-ce donc que l'humilité? c'est une vertu par laquelle l'homme, reconnoissant qu'il a tout reçu de Dieu, rapporte tout à Dieu : ainsi richesses, honneurs, santé, talens, science, succès, tout cela le chrétien véritablement humble en fait hommage à Dieu, qui lui a tout donné. Saint Paul nous fournit tout à la fois la notion et le motif de l'humilité, quand il dit : « Qu'a-
» vez-vous que vous n'ayez reçu, et, si vous
» l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier? »

Quoi de plus lumineux et de plus raisonnable? Qu'un homme se complaise et s'admire lui-même dans l'abondance de ses richesses, dans la beauté de sa demeure, dans l'élégance de ses habits et de sa parure, on ne manque pas d'observer que ces choses ne sont pas lui-même, qu'elles lui sont comme étrangères, que bien souvent elles sont possédées par des personnes peu dignes d'estime, et que le vrai mérite n'est que dans les qualités personnelles. Mais dans la réalité toutes ces qualités de l'esprit et du cœur, le talent, le savoir, la vertu, tous ces avantages dont l'homme s'occupe et s'honore le plus, sont-ils donc l'ouvrage de l'homme seul? est-ce lui qui s'est donné l'être avec les facultés qui composent sa nature? Tout ce qu'il fait de louable et de bon n'est que le développement des dons primitifs qu'il a reçus avec la vie, secondés par les dons d'un ordre supérieur que nous devons à Jésus-Christ, et dont Dieu est la fin comme il en est la source. Ici comme en tout ne confondons pas le conseil avec le précepte. Se complaire dans l'oubli des hommes et dans les humiliations, les recevoir,

non-seulement avec soumission, mais avec joie, voilà le conseil : rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, chercher sa gloire au lieu de se rechercher soi-même, voilà le précepte; et n'est-il pas dans l'ordre éternel des choses que la créature vive dans la dépendance de son auteur?

Combien de désordres ce précepte épargneroit à la terre, s'il étoit fidèlement suivi! Par orgueil, l'homme exige au-delà de ce qui lui est dû, et ne rend pas ce qu'il doit; il est dur dans ses manières et ses discours, il écrase le foible et s'indigne de la résistance la plus légitime; par orgueil, l'homme voit des vertus dans ses vices, et des vices dans les vertus d'autrui, des outrages sanglans dans des manquemens légers; il appelle ennemi tout ce qui ne l'admire pas, demande des réparations quand il devroit peut-être des excuses, et se livre pour des riens à tous les emportemens de la haine et de la fureur; par orgueil, l'homme se préfère à tous, se sent humilié du mérite d'autrui, aspire à la domination, voudroit occuper seul la renommée, et se présente aux yeux de ses semblables comme l'idole qu'ils

doivent encenser; par orgueil enfin, l'homme ne voit, n'aime, n'adore que lui dans cet univers; il est à lui-même son dieu. Par l'humilité, tout rentre dans l'ordre, toutes ces prétentions hautaines s'abaissent, l'homme reconnoît sa dépendance, rapporte tout à sa source qui est Dieu, et voilà le fondement de toute solide vertu. Trop souvent les païens combattoient un vice par un autre vice, une passion par une autre passion; leurs intentions n'étoient pas pures, et chez les plus sages leurs efforts de vertu n'étoient que des trophées érigés à leur orgueil. « Je foule aux pieds l'orgueil de Pla-» ton, disoit Diogène. — Oui, mais par un » autre orgueil, reprit Platon. » « L'humi-» lité, a dit le célèbre auteur des Maximes, » est la véritable preuve des vertus chrétien-» nes; sans elle, nous conservons tous nos » défauts, et ils sont seulement couverts par » l'orgueil qui les cache aux autres, et sou-» vent à nous-mêmes. »

Ainsi, instruit à l'école de Jésus-Christ, le chrétien n'est pas idolâtre de lui-même; il est loin d'être épris de son propre mérite; et certes, s'il repasse dans son esprit

la foiblesse et les écarts de sa raison, les penchans bas et honteux de son cœur, les misères et les infirmités de son corps, il ne peut, sous ce rapport, s'estimer lui-même; mais aussi comment n'auroit-il pas une haute idée de sa dignité, une estime raisonnable de lui-même, lui qui, éclairé par la foi, regarde la terre comme un néant, s'élève au-dessus de l'univers entier, et porte au fond de son ame des espérances pleines d'immortalité? Sans doute il ne met pas sa dernière félicité dans les suffrages des hommes, dont les païens eux-mêmes ont reconnu et déploré l'inconstance et l'iniquité; il sait s'élever au-dessus des vaines opinions quand son devoir le demande; mais comment seroit-il indifférent à l'estime publique, lui pour qui c'est un précepte d'avoir soin de sa réputation en ne faisant rien qui ne soit honnête et louable : *Curam habe de bono nomine?*

Et ne pensons pas que l'humilité soit opposée à la vérité; qu'il soit, par exemple, commandé à un savant de se croire un ignorant, à un brave guerrier de se croire un lâche; non, il n'en est pas ainsi. Sans doute

il est permis au savant d'avoir le sentiment de ses connoissances, au guerrier d'avoir le sentiment de sa valeur et de ses exploits; seulement il leur est commandé d'en faire hommage à celui de qui ils ont tout reçu. L'orgueil fait des égoïstes qui concentrent en eux-mêmes toutes leurs affections; l'humilité dilate, agrandit le cœur en le tournant vers la Divinité. Bien souvent, Messieurs, les apparences nous trompent; on peut être humble sous l'or et la soie, ou dans l'éclat des talens et des succès; on peut être superbe dans l'obscurité de l'ignorance, ou sous les livrées de la misère. Saint Louis, le front ceint de tout l'éclat du diadême; Turenne, entouré des trophées de ses victoires; Bossuet, au milieu des prodiges de son éloquence plus qu'humaine, ces grands hommes pouvoient être véritablement humbles. Sans méconnoître ce qu'ils faisoient de grand et de beau, ils pouvoient en rapporter la gloire à celui qui est la source des lumières comme des vertus, et dont ils n'étoient que les instrumens.

Ne pensons pas non plus que l'humilité soit opposée à la magnanimité. C'est quand

l'homme, s'oubliant lui-même, met toute sa confiance en Dieu seul, qu'il est fort et puissant; et voilà pourquoi tant de saints personnages humbles et obscurs, tel que Vincent de Paul, ont fait pour le bien de la religion et de l'humanité des choses si étonnantes. Qui ne connoît la courageuse conduite de saint Ambroise? Par humilité, il avoit fui devant les grandeurs et fait tout ce qui étoit en lui pour ne pas être élevé sur le siége de Milan; mais il ne tremblera pas devant les maîtres du monde. Lorsque Théodose se présenta au temple du Dieu de paix, encore tout couvert du sang des habitans de Thessalonique, le nouveau David trouve un nouveau Nathan, et dans le plus humble des pontifes le sang innocent aura un vengeur. Avouons que la véritable grandeur est dans l'humilité, qui n'abaisse devant Dieu que pour élever au-dessus des choses humaines; avouons que la bassesse est dans l'orgueil, qui, pour s'élever, est forcé de ramper et de se nourrir d'affronts; qui s'estime assez peu lui-même pour n'oser paroître ce qu'il est, et qui est si honteux de sa difformité, qu'il se cache sous le voile de la modestie.

C'est assez sur l'humilité chrétienne : je viens au reproche qu'on fait en général à la morale évangélique d'être impraticable par sa sévérité.

Telle est, dit-on, la sévérité de la loi chrétienne, qu'elle entend régler non-seulement les actions et les discours, mais encore les désirs et les pensées ; que par la mortification des sens, du cœur et de l'esprit, par la vigilance continuelle qu'elle exige, l'homme se trouve sans cesse en guerre avec lui-même, et comme accablé sous un joug que ne peut porter sa foiblesse. En répondant à ceux qui intentent cette nouvelle accusation à la morale chrétienne, je commencerai par leur dire : Qui faut-il croire ici, ou de ceux qui, ne faisant aucun effort pour la pratiquer, se bornent à la déclarer impraticable, ou bien de ceux qui l'ont très-fidèlement pratiquée? Si dans tous les temps elle a eu de fidèles observateurs, comment dire que l'observation en est impossible à l'homme? Or, en parcourant les annales de l'Eglise chrétienne, je trouve que l'Evangile, toujours fécond en vertus, en a fait éclore et croître

jusqu'à la plus parfaite maturité dans tous les climats, chez tous les peuples, et même au sein de la corruption la plus profonde. Toujours il a compté des sectateurs zélés dans tous les rangs et toutes les conditions, dans le tumulte du siècle comme dans le calme de la solitude, au milieu de la licence des camps comme dans les asiles de la piété, dans les embarras de la vie publique comme dans les douceurs de la vie privée, sous la pourpre et la tiare comme sous les modestes habits de la médiocrité : même il ne faut pas juger du nombre des vrais chrétiens d'après ceux dont l'histoire nous a conservé le souvenir; quelle multitude d'autres encore dont les vertus moins éclatantes, ou dont les noms plus obscurs, ne sont point parvenus jusqu'à nous! Pour quelques-uns qui ont échappé à l'oubli, et dont le ciel a fait éclater la gloire, combien encore dans les cités comme dans les campagnes ont édifié, réjoui la terre par le spectacle des vertus les plus pures, et qui aujourd'hui nous sont inconnus!

Et ne disons pas que les circonstances ont bien changé: car dans tous les temps même

Dieu et même Evangile, mêmes tentations et mêmes combats. Toujours le monde a étalé aux yeux des mortels ses jeux et ses fêtes, la volupté ses molles délices, l'ambition ses apparentes grandeurs, la richesse ses douces jouissances, la gloire ses éclatantes chimères; toujours le premier âge a eu son inconstance et ses caprices, la jeunesse sa fougue et ses emportemens, l'âge mûr ses sombres pensées et son inquiète prévoyance, la vieillesse ses chagrins et ses infirmités. Oui, les chrétiens vertueux d'autrefois ont été par la nature de leurs penchans ce que nous sommes aujourd'hui, et nous pouvons par nos efforts devenir ce qu'ils étoient.

Mais, pour trouver des vertus véritablement chrétiennes, pourquoi remonter jusque dans les premiers âges de la religion? Depuis que la source en a été ouverte par Jésus-Christ, elle n'a cessé de couler, même à travers les siècles les plus impurs ou les plus impies, tel que le nôtre. Nous-mêmes, ne connoissons-nous pas ou dans nos propres familles, ou dans notre parenté, ou parmi nos amis, des chrétiens dignes de ce nom, à qui nous sommes forcés de rendre

hommage, encore que nous n'ayons pas la force de les imiter? Leur exemple confond tous nos prétextes, et suffit seul pour faire l'apologie des préceptes évangéliques.

Lorsqu'il s'agit de les juger et d'en apprécier la sévérité, gardons-nous de toute exagération ; n'allons pas confondre le précepte avec le conseil, le devoir avec la perfection, les défauts avec les vices, la fragilité humaine avec la malice réfléchie, les fautes légères avec les fautes graves. S'il faut se tenir éloigné de cette mollesse qui ne voit le mal nulle part, il faut l'être également de ce rigorisme farouche qui voit le crime partout. C'est s'abuser que de se représenter la vertu chrétienne sous des formes effrayantes, comme toujours entourée des instrumens sanglans de la pénitence, ou comme habitant les rochers et les antres sauvages; les voies extraordinaires ne sont que pour quelques-uns; le modèle de toute perfection, Jésus-Christ, a mené pendant trente ans une vie simple et commune. Non, ce n'est pas seulement dans les solitudes que réside la piété ; il ne faut pas croire qu'on ne la trouve que dans les déserts de la Thébaïde ou de la Syrie,

et qu'on ne puisse être véritablement chrétien sans être un Hilarion ou un Jérôme. La vertu chrétienne est partout où la Providence appelle, pourvu qu'on y remplisse les devoirs qu'elle impose; elle étoit avec saint Louis sur le trône comme avec l'humble Geneviève à la suite de son troupeau.

Je conviens que la loi chrétienne veut descendre jusque dans les ames pour en régler les désirs et les pensées; mais ne voyez-vous pas que c'est en cela même qu'elle se montre véritablement divine? Oh! qu'il étoit digne de celui qui juge d'après la réalité, et non d'après les apparences, d'apprécier l'homme par ses dispositions intérieures, et de placer dans ses affections le siége des vertus comme des vices! oh! qu'il connoissoit profondément le cœur humain celui qui, pour arrêter le mal dans sa source, en a défendu jusqu'à la pensée volontaire et réfléchie, et qui a dit: « Tu » ne convoiteras pas: » *Non concupisces!* Disons au reste, pour rendre hommage à la vérité, que c'est par la volonté que nous sommes bons ou mauvais devant Dieu, et que, si devant lui nous ne sommes jamais innocens quand le cœur est coupable, nous ne sommes

mes jamais coupables quand le cœur est innocent. Je conviens encore que la pratique des vertus chrétiennes, telles que la douceur, la patience, le pardon des injures, la pureté des mœurs, demande de la vigilance, des efforts et des combats. Oui, Messieurs, je l'avoue, la loi de l'Evangile est une loi de sacrifices; mais comment ne le seroit-elle pas? Si elle vient de Dieu, il faut bien qu'elle commande ce qu'il y a de louable, de beau et de grand : or où se trouvent la beauté morale, le mérite, la grandeur des actions, sinon dans les victoires de l'homme sur ses penchans, c'est-à-dire, dans les sacrifices? Ici la raison est parfaitement d'accord avec l'Evangile. Quelles sont les actions qui nous paroissent dignes de louange, qui ravissent nos hommages et notre admiration? ce sont précisément celles où nous voyons l'homme luttant contre lui-même et sortant victorieux de ce combat pénible. On sait que les païens avoient senti qu'il est plus beau de se vaincre soi-même que de gagner des batailles. Je vous le demande : admirez-vous le jeune voluptueux qui se livre aux excès de la débauche, le prodigue qui dissipe follement l'héritage

de ses pères, le vindicatif qui assouvit lâchement sa haine, l'homme indolent qui consume ses jours dans une honteuse oisiveté? non, vous n'admirez rien de tout cela; et pourquoi? c'est que vous ne voyez là ni peines, ni efforts, ni combats, mais une molle facilité à suivre les mouvemens de la nature corrompue. Qui dit vertu dit courage; et Jean-Jacques a dit avec raison : « Il n'est pas de vertu sans force, et le che-» min du vice, c'est la lâcheté. »

Tel est le sentiment du genre humain, et les exemples les plus mémorables le confirment bien clairement. On admire chez les Grecs Socrate étendu sur le lit de mort, prenant d'une main ferme la coupe empoisonnée, et, dans le calme d'une ame maîtresse d'elle-même, consolant ses amis qui pleurent autour de lui; on admire chez les Romains ce Fabius qui brave le reproche qu'on lui fait de lenteur et de pusillanimité, et qui, s'élevant au-dessus des vaines clameurs, ruine par sa sagesse un ennemi qu'il n'auroit pas vaincu par la force. Or dans tout cela qu'y a-t-il de beau? n'est-il pas vrai que, si vous n'y découvriez aucun effort

pénible et généreux, aucun sacrifice, vous n'y trouveriez aucun mérite? Socrate, partagé entre l'amour naturel de la vie et l'obéissance qu'il croit devoir aux lois qui le condamnent injustement, meurt pour obéir aux lois; voilà un sacrifice. Fabius se laisse accuser de foiblesse et de lâcheté, il immole en quelque sorte sa gloire au salut de sa patrie; voilà un grand sacrifice. J'ai choisi à dessein ces exemples célébrés par les païens eux-mêmes, pour faire mieux sentir qu'au jugement de tous les peuples, même de ceux qui sont les plus corrompus, la vertu ne va pas sans sacrifices. Au milieu des dissensions qui troublent la minorité de Louis XIV, un intrépide, un magnanime magistrat, rivalisant de courage avec le grand Condé lui-même, est aussi calme devant les factieux qui le menacent que lorsqu'il est assis sur le siége de la justice, et si l'on veut lui faire craindre le fer de l'assassin, il répond : « Il y » a loin du poignard du scélérat au cœur » d'un honnête homme. » Pourquoi de pareils traits nous font-ils frémir d'admiration? c'est qu'ils nous présentent l'homme comme un héros toujours armé contre le vice, con-

tre sa propre foiblesse, et toujours prêt à tout sacrifier, excepté le devoir. Eh! Messieurs, s'il m'étoit permis d'aller chercher des leçons de sagesse jusque dans l'école du vice, sur les théâtres, dans la scène dramatique, qu'est-ce qui excite l'intérêt, émeut et touche les spectateurs? ce n'est, j'en suis sûr sans l'avoir vu, ni un bonheur sans trouble, ni un lâche forfait, ni une vertu facile, ni une complaisance intéressée; c'est bien plutôt un courage au-dessus de tous les obstacles et de tous les périls, une clémence plus grande que tous les outrages, une vertu qui triomphe des plus rudes épreuves; tant il est vrai qu'une chose nous paroît belle, louable, sublime, par les efforts mêmes, par les sacrifices qu'elle exige. Et si c'est là ce qui fait le caractère de l'Evangile, n'est-ce point là aussi ce qui fait sa gloire?

On se plaint des sacrifices que demande la vertu, et l'on ne dit rien de ceux que demandent les passions; que sont-elles bien souvent que des divinités cruelles auxquelles leurs adorateurs sont forcés de sacrifier leur bonheur, leur repos, et même leur vie? Que ne fait pas le guerrier pour une fumée

de gloire qui, après tout, ne descend pas avec lui dans le tombeau! Voyez comme le marchand avide affronte tous les périls, et court, à travers tous les écueils et les tempêtes des mers orageuses, chercher dans le Nouveau-Monde des biens non moins fragiles que ceux de notre hémisphère. Que de veilles et de fatigues ne supporte pas le savant pour une renommée assez incertaine! Les plaisirs eux-mêmes n'ont-ils pas leurs dégoûts et leurs ennuis? et l'éclat des plus belles fêtes ne cache-t-il pas bien souvent un fond inépuisable d'amertume et de tristesse? Il n'y a pas jusqu'à la mode qui ne soit un tyran capricieux auquel ses esclaves immolent quelquefois la santé comme la vertu.

Cessons donc de reprocher à la morale chrétienne les sacrifices qu'elle exige. Elle est suffisamment vengée des vaines attaques de l'incrédulité; il ne nous reste qu'à nous soumettre à la sainteté de ses lois. Et par quel moyen penserions-nous excuser nos révoltes contre elle? voudrions-nous alléguer la force et la violence de nos penchans? mais n'avons-nous pas de grands mo-

tifs et des armes puissantes pour les vaincre ? Il faut prendre le christianisme tel qu'il est dans tout son ensemble, avec ses préceptes et ses ressources divines, ses rigueurs et ses consolations, ses combats et ses espérances. Ne voyons pas seulement le chrétien luttant dans la carrière, voyons-le encore au terme de sa course, et recevant le prix de ses efforts. L'épicurien cède les armes sans combat, il ne craint rien tant que la douleur; le stoïque ne s'appuie que sur lui-même, il attend du ciel la santé et la sagesse de ses seules forces: c'est là un excès de foiblesse ou de fausse grandeur. Le chrétien souffre et il l'avoue; il a des combats à soutenir, mais il ne combat pas seul; il se sent foible, mais il s'appuie sur la force même de Dieu, et, portant ses regards vers les cieux, il s'encourage par la vue de la couronne immortelle qui l'attend.

Vous avez, dites-vous, des passions violentes; eh bien! il est digne d'un grand courage de lutter contre de puissans ennemis; ce sont des lions qui rugissent autour de vous, mais peut-être que sans leurs rugissemens vous vous seriez endormi dans une fa-

tale sécurité. Des passions moins vives auroient causé des ravages moins sensibles, mais peut-être aussi plus funestes : il est un calme plus dangereux que la tempête. Vos passions sont violentes ; eh bien ! je suis tenté de vous dire : tant mieux ; ce sont des obstacles qui peuvent devenir de grands moyens de vertus. Saul avoit le zèle d'un persécuteur, et il est animé du zèle d'un apôtre ; Augustin avoit le cœur consumé de l'amour profane, et il brûle plus vivement encore de l'amour divin ; Xavier portoit dans son ame le germe d'une ambition immense, et il devient l'apôtre des Indes. Vos passions, ce sont des coursiers fougueux qui, livrés à leur impétuosité naturelle, peuvent vous entraîner, vous précipiter dans l'abîme ; mais conservez le calme du vrai courage, prenez en main les rênes, dirigez, maîtrisez ces monstres superbes, et vous les forcerez de vous conduire en triomphe au séjour de l'immortalité.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE

DANS SON CULTE.

CONDAMNER et proscrire indistinctement tout culte extérieur et public, pour réduire la religion tout entière à je ne sais quelle adoration purement intérieure de l'esprit et du cœur, ce seroit, Messieurs, méconnoître tout à la fois et la nature de l'homme, et l'autorité de tous les siècles, et les premiers besoins de la société. Sans doute c'est bien des pensées de l'esprit et des sentimens du cœur que dépend la véritable dignité de l'homme et le prix des hommages qu'il rend à la Divinité; mais enfin l'homme n'est pas une pure intelligence, il a reçu de son auteur des sens et des organes corporels pour l'exercice même de ses facultés spirituelles; et ne faut-il pas qu'il fasse hommage au Créateur de son être tout entier, de son corps comme de son esprit? Comment seroit-il pénétré de respect et d'amour pour la Divinité sans les faire éclater au dehors, sans inviter

ses semblables, du moins par son exemple, à célébrer le Dieu grand et bon qu'il adore et qu'il aime? Aussi fut-il jamais sur la terre un seul peuple civilisé qui se soit borné au culte de la pensée, qui n'ait pas exprimé sa religion par des signes visibles, par des autels, des prières, des cérémonies et des cantiques sacrés? Et quel moyen plus puissant d'unir les hommes, de les policer, de les assujettir à un régime durable, que celui d'une religion qui devient le lien des esprits et des cœurs, et qui, en donnant à tous des principes et des sentimens communs, entretient l'harmonie, la subordination, l'unité dans le corps politique? Où trouvera-t-on un législateur qui ait conçu le dessein de civiliser et de gouverner les peuples sans religion, et qui n'ait pas cru, comme Plutarque, qu'il est aussi impossible de fonder une société sans religion que de bâtir une ville dans les airs? Il étoit réservé à quelques esprits follement téméraires du dernier siècle de vouloir essayer de refondre sur cette matière le genre humain, et de traiter tout culte, sans exception, de superstition également inutile et ridicule. Il est passé cet

extravagant système, mais comme ces fléaux destructeurs qui laissent après eux de longs ravages. Il semble que ce qu'il y a de plus licencieux et de plus impie sente le besoin de la religion; mais, croyant indigne d'eux le culte des Bossuet et des Fénélon, ils le renvoient à la multitude, ils jettent sur les différentes parties qui le composent le ridicule et le mépris; ils déplorent les erreurs du vulgaire esclave, disent-ils, de la superstition, et se félicitent de s'élever noblement au-dessus des préjugés populaires. C'est, Messieurs, à venger le culte de l'Eglise chrétienne envisagé dans l'ensemble des choses dont il se compose, que cet entretien va être consacré. Heureux si, en cherchant à éclairer vos esprits, à les guérir des préventions qui peut-être les égarent, je ranime votre zèle pour les exercices d'un culte qu'ont révéré nos pères, qui sans cesse tend à élever nos ames vers le souverain bien, à les détacher du vice et à les rappeler à la vertu.

Des temples, des assemblées religieuses, des cérémonies sacrées, voilà bien ce qu'on trouve en général dans le culte de tous les

peuples civilisés : ils ont pu avoir sur cette matière des habitudes locales, varier l'expression de leur culte d'après la diversité de leur croyance, de leur caractère et de leur génie particulier; mais tous, poussés par un sentiment commun pris dans le fond même de leur nature, ont eu une manière publique, solennelle d'adorer la Divinité; tous ont eu des temples consacrés à son culte, des assemblées de religion pour lui rendre des hommages communs, des rites sacrés qui étoient le symbole visible de leur doctrine et de leurs sentimens. Or, Messieurs, c'est par ces différens endroits que je vais envisager le culte de l'Eglise chrétienne, que je vais en faire sentir l'excellence et la supériorité, en le vengeant, à mesure que l'occasion s'en présentera, des insultes, des attaques, des railleries de ses ennemis.

Je commence par nos temples. Si quelque philosophe nous faisoit observer gravement qu'il ne faut d'autre temple que cet univers où le créateur fait éclater sa gloire avec tant de magnificence; que la majesté du Très-Haut n'est pas renfermée dans une enceinte matérielle; qu'en tout lieu nous lui som-

mes présens, et que partout il peut bien entendre nos vœux et nos prières, nous ne serions pas abusés par ce fastueux langage, et nous découvririons aisément que ce penseur, pour ne vouloir pas penser comme le peuple, est le jouet de la présomption et de l'orgueil. Sans doute la Divinité n'a pas besoin de temple pour elle-même, comme un monarque a besoin d'un palais pour en faire le siége de sa grandeur et de sa puissance; sans doute encore ce ne sont pas précisément les lieux qui sanctifient les hommes, qui les rendent plus agréables au Créateur, et celui qui, sous un toit de chaume, prie avec un cœur humilié sera bien plus sûr d'être exaucé que celui qui, conduit par l'ostentation, vient prier dans le temple avec un esprit plein de dissipation et d'orgueil. Mais c'est nous qui avons besoin de ces lieux spécialement consacrés au culte de la Divinité, soit pour aider notre foiblesse à nous élever jusqu'à l'auteur de tout bien, soit pour nous faciliter le moyen de lui adresser des prières plus ferventes et plus méritoires, soit pour lui offrir tous ensemble des hommages plus solennels, et nous présenter

comme les enfans d'une même famille sous les yeux de notre père commun. D'après ces courtes réflexions, il vous sera facile d'apprécier le langage d'un écrivain du dernier siècle, déclamant contre nos temples sur un ton qui passoit alors pour sublime, et qui n'étoit que ridicule : « Les hommes, disoit-» il, ont banni la Divinité d'entre eux, ils » l'ont reléguée dans un sanctuaire; les murs » d'un temple bornent sa vue, elle n'existe » point au-delà. Insensés que vous êtes, dé-» truisez ces enceintes qui rétrécissent vos » idées, élargissez Dieu. » Quel style! quelles pensées! comme si la religion prétendoit renfermer dans des murs de pierre l'immensité divine, comme si la religion n'enseignoit pas dans ses livres les plus élémentaires que Dieu est partout, encore qu'il puisse rendre sa présence plus sensible dans un lieu particulier; comme si la religion elle-même, dans la plus belle saison de l'année, ne conduisoit pas ses enfans au milieu des campagnes pour leur faire invoquer sur les productions de la terre le Dieu de la nature! Eh! Messieurs, il y a dix-huit siècles que saint Paul, parlant devant l'aréopage,

avertissoit les Athéniens que celui qui a fait la terre et les cieux n'étoit pas renfermé dans les ouvrages de la main des hommes; mais enfin, comme déjà nous l'avons dit, si le temple n'est pas précisément pour l'Eternel, il est pour nous foibles humains. « Rien, a » dit l auteur de l'Esprit des Lois, rien n'est » plus consolant pour les hommes qu'un lieu » où ils trouvent la Divinité plus présente, » et où tous ensemble ils font parler leur » foiblesse et leurs misères. »

Voyez, Messieurs, dans nos cités et nos campagnes s'élever ces édifices sacrés. Leurs formes augustes ou antiques ont quelque chose de particulier qui les distingue des bâtimens vulgaires. Ce n'est ni le palais du plaisir, ni le palais de l'opulence; du plus loin que je les aperçois, je sens s'éveiller en moi des idées pieuses, je comprends déjà que mes regards tombent sur la maison de recueillement et de prières. Je m'avance touché d'un saint respect; arrivé sur le seuil de la porte, je parcours des yeux l'enceinte sacrée dans toute son étendue, et je ne découvre rien qui ne s'éloigne des choses et des usages profanes; je crois avoir franchi

les barrières du monde, être transporté dans un lieu inaccessible aux embarras du siècle présent et aux agitations de la vie humaine. Mes sens sont plus recueillis, mon ame est plus calme, mes passions s'apaisent; malgré moi, il faut que je me replie sur moi-même, que je m'occupe de mon ame, du Dieu qui m'a créé, du sort qu'il me destine dans la vie future; et que d'objets capables de faire sur moi d'heureuses impressions de vertu, si e n'ai pas perdu les principes et les sentimens de la foi, ou bien de m'y rappeler, si j'ai eu le malheur de les oublier! Là est cette piscine salutaire où l'on purifie l'enfant nouveau-né; elle me rappelle qu'à peine entré dans la carrière de la vie je fus consacré au Dieu du ciel et de la terre, au service du Père tout-puissant qui m'avoit donné l'être, et que je ne connoissois pas encore; ici est la chaire de vérité d'où descend la parole qui éclaire les esprits et remue les cœurs, éveille les remords comme les espérances, affermit les bons, ranime les indolens et ramène ceux qui s'égarent; plus loin est la table sainte où le père de famille invite ses enfans pour les y nourrir d'un aliment céleste qui fait

mourir les vices et germer les vertus. Que vois-je encore dans le temple? c'est la croix, ce monument visible de l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes, abrégé mystérieux de toute la religion, mémorial de tout ce qu'il faut croire, espérer, aimer. Il fut un temps parmi nous où ces objets de notre vénération étoient profanés, brisés, foulés indignement aux pieds; le signe de la rédemption et de l'espérance du monde avoit disparu du faîte de nos temples; nos places publiques, nos chemins, étoient couverts de ses débris; à peine dans quelques hameaux obscurs, cachés dans l'épaisseur des forêts, une croix de bois s'offroit aux regards du passant; et d'où avoit pu nous venir tant de fureur contre ce symbole touchant dont la vue console les malheureux en même temps qu'il inspire aux riches des sentimens de commisération? « Ah! dirons-nous ici avec » un apologiste du culte public, plantez-la » cette croix sur le faîte des palais pour rap- » peler à la vertu les riches et les grands; » plantez-la sur l'humble toit du pauvre » pour l'instruire dans la patience et la ré- » signation; laissez-la à tous les hommes,

» parce que tous ont un orgueil à réprimer,
» des passions à combattre, et que pour les
» éclairer, pour toucher leur cœur, il n'est
» pas de maître plus habile, de modèle plus
» parfait, que Jésus mourant sur la croix. »

Ce qui contribue encore dans nos temples à exciter la piété, c'est la manière dont ils sont décorés. Que tous les arts s'empressent d'en embellir l'enceinte, rien n'est plus juste; c'est la religion qui, enflammant le génie des Michel-Ange, des Raphaël, des Le Poussin, des Rubens, a produit tant de chefs-d'œuvre si vantés. Oui, c'est à elle que les arts ont dû la plus grande partie de leur gloire, et les artistes qui lui consacrent leurs talens ne font qu'acquitter une dette envers elle. Ainsi, que la toile et le marbre s'animent pour nous représenter l'histoire de la religion, et avant tout celle de Jésus-Christ et de ses touchans mystères; que sous nos yeux le Sauveur des petits et des grands soit adoré par les bergers et les mages; que Magdeleine pleure aux pieds de celui qui est venu appeler les ames égarées; que dans les effusions de sa bonté Jésus bénisse et caresse les petits enfans, qu'il meure les bras

étendus comme pour embrasser dans son amour le genre humain tout entier; combien ces images ne sont-elles pas capables de toucher les cœurs! J'aime encore à voir retracée dans nos temples l'histoire des personnages illustres, des héros chrétiens qui ont honoré l'Eglise par leurs vertus et leur courage; ils sont nos pères dans la foi; qu'ils revivent en quelque sorte sous nos yeux, et nous excitent par leur présence à marcher sur leurs traces. Enfin, si l'or et les métaux les plus précieux, façonnés, polis par des mains habiles, sont employés à la construction de nos autels et de nos sanctuaires, est-il rien de plus légitime? L'homme n'a rien à offrir de son propre fond qui soit digne de la suprême Majesté; mais du moins ne faut-il pas qu'il donne à sa reconnoissance tout l'essor qu'elle peut avoir, et qu'outre les affections de son cœur il consacre à Dieu tout ce que l'on connoît de plus précieux sur la terre?

C'étoient bien là les sentimens de nos pères, lorsqu'ils élevoient à la Divinité des temples magnifiques, monumens éternels de leur désintéressement et de leur piété. Quelque-

fois nous nous permettons de les accuser d'ignorance et de grossièreté; certes je n'entends pas qu'on doive dissimuler leurs torts et leurs vices, mais aussi craignons d'être légers et téméraires dans nos jugemens. Sans doute dans ces siècles où l'on bâtit ces superbes basiliques qui font encore la gloire de nos cités, on n'avoit pas, comme nous, pénétré dans les secrets des sciences naturelles, on n'avoit pas fait toutes ces brillantes découvertes qui sont les filles du temps encore plus que du génie; le goût n'avoit pas cette pureté et cette perfection où depuis il est parvenu; même j'avoue que la crédulité, le défaut de critique, pouvoient introduire quelquefois dans les dévotions populaires des abus et des excès. Mais alors il y avoit dans les caractères une loyauté qui suppose d'autres vertus encore; mais on ne connoissoit pas ce raffinement d'esprit qui est pire que la barbarie et qui conduit à l'athéisme, c'est-à-dire, à l'extinction totale de ce qu'il y a de bon et de beau parmi les hommes; mais on révéroit profondément les principes conservateurs de la morale et de l'ordre public; mais les ames n'étoient pas rétré-

cies par l'égoïsme. Et comment leur refuser la force et l'élévation des pensées? S'il est vrai que les arts, aux différentes époques de l'histoire, soient l'expression fidèle de l'état de l'esprit humain, pour juger les siècles qui ont bâti nos temples gothiques, j'en appelle à ces temples mêmes, et je demande si par leur solidité, par leurs vastes dimensions, par leur majesté, ces édifices seuls ne décèlent pas dans leurs auteurs des ames fortes, patientes, capables de grandes choses, et dont la pensée s'étendoit au loin dans les siècles à venir? Laissons, Messieurs, laissons le mépris des ancêtres à des sophistes sans entrailles; n'ayons pas l'injustice d'ouvrir toujours les yeux sur leurs ridicules et leurs vices, et de les fermer sur leurs vertus et leurs grandes qualités : n'allons pas ressembler à ces jeunes courtisans qui se moquoient du sage et vénérable Sully, parce que l'habit qu'il portoit étoit d'une forme surannée. Chez une nation qui n'est pas dégradée par de mauvaises mœurs, le respect des aïeux comme des tombeaux fait partie de la piété filiale. Je me félicite de ce qu'à l'occasion de nos temples j'ai pu rendre devant vous

un hommage solennel à la mémoire de nos pères souvent outragée de nos jours, et des cœurs français me pardonneront aisément la manifestation de ces louables sentimens.

Ainsi les temples chrétiens n'ont rien qui ne rappelle les hommes à la Divinité. Que dirons-nous maintenant des assemblées religieuses qui se tiennent dans leur enceinte?

C'est ici que paroît toute la supériorité de notre culte sur tous les cultes de la terre. Le paganisme avoit bien ses fêtes et ses solennités qui attiroient le peuple ; mais trop souvent elles étoient infâmes ou cruelles, comme les divinités qui en étoient l'objet; les plus innocentes étoient celles qui ne présentoient à la multitude qu'un spectacle fait pour repaître sa curiosité; du moins ce qu'elles avoient de plus grave, de plus auguste, de plus saint en apparence, ne pouvoit faire que des impressions de piété bien foibles et bien vagues. Chez les Juifs, le temple le plus magnifique de l'univers, l'ordre et la pompe des cérémonies, la majestueuse dignité du grand-prêtre et de la troupe lévitique, le chant harmonieux des

cantiques où l'on célébroit les louanges du Dieu véritable, les miracles de sa puissance et de sa bonté, tout cela étoit bien fait pour élever les ames, et faire sur elles des impressions salutaires; mais il étoit réservé au christianisme de faire plus spécialement encore des assemblées de religion une école de vertu pour tous les rangs et pour tous les âges. Quelle institution sublime que celle de réunir le peuple pour l'instruire de ses devoirs, et le consoler dans les maux de la vie! Durant le cours de l'année chrétienne, chaque semaine a son jour de repos; c'est par excellence le jour du Seigneur; l'artisan quitte son atelier, le laboureur sa charrue, l'homme de cabinet ses études; sur la surface de vastes contrées, tout s'ébranle à la fois dans les champs comme dans les villes, les vieillards comme les enfans, les riches comme les pauvres; tous se rendent au lieu de l'assemblée religieuse. Là les famille sse voient et se rapprochent, les anciennes liaisons se resserrent, de nouvelles se forment; ainsi les mœurs s'adoucissent, les hommes les plus rustiques s'humanisent, se civilisent, et le jour consacré aux exercices pu-

blics de la religion est de tous le plus précieux pour la patrie.

Mais voyez le peuple assemblé autour de la chaire de vérité : quelle autorité n'aura pas sur lui, par son âge, son caractère, ses vertus, sa sollicitude connue pour les malheureux ; quelle autorité, dis-je, n'aura pas le pasteur du troupeau, s'il est digne de ce nom et du ministère qu'il remplit? Peut-être il a vu naître la plupart de ceux qui l'écoutent ; c'est un père au milieu de ses enfans ; toutes les paroles qui sortent de sa bouche sont recueillies avec respect, l'enfant y trouve le lait de la saine doctrine, et l'âge avancé une nourriture plus solide. Là tous les vices sont combattus, toutes les vertus sont enseignées ; là on apprend au pauvre à être résigné, au riche à être compatissant, au vieillard à sanctifier les restes d'une vie qui lui échappe, au jeune homme à se défier des illusions de son âge ; là on ne loue, on n'estime que ce qui est bon, ce qui est honnête, ce qui fait le bon père, le bon fils, le bon frère, ce qui entretient la paix domestique, et fait fleurir les bonnes mœurs dans la famille. Les leçons du pasteur se gra-

vent dans les esprits, elles sont répétées par les pères aux enfans; ainsi la plus haute sagesse descend jusque sous la chaumière, et le pasteur du village fait plus de vrais sages avec la simplicité de ses paroles, que ne pouvoient en faire les écoles de la Grèce avec leurs pompeuses maximes.

Je sais bien que tous ne profitent pas également des leçons du pasteur; mais tous en reçoivent comme malgré eux d'heureuses impressions qui peut-être, sans les rendre encore vertueux, les rendent déjà moins vicieux : le germe de la vérité est déposé dans le cœur, il portera des fruits en son temps; le père en devient plus vigilant, le fils plus respectueux, le serviteur plus fidèle, le maître plus juste et moins scandaleux. Quelquefois il ne faut qu'un exemple édifiant pour couvrir le vice de confusion; il ne faut qu'une parole pour étouffer une haine invétérée, prévenir une injustice, sauver la vertu sur le point de faire naufrage. Je sais bien encore que les jours consacrés spécialement aux exercices religieux sont profanés plus d'une fois par des querelles, des scandales, des excès de tout genre, et c'est

c'est là un abus déplorable sans doute; mais outre que la vigilance des pasteurs et des magistrats sait en prévenir beaucoup ou en arrêter les suites funestes, que sont ici les abus inséparables des plus parfaites institutions à côté des biens immenses de la chose même? S'il est vrai que le culte public soit un puissant moyen d'unir les hommes, d'adoucir la férocité des mœurs, de leur inspirer des sentimens mutuels de bienveillance, et de contenir les passions dans les bornes du devoir; par la raison contraire, le défaut de culte public ne pourroit amener que trouble, confusion et la ruine entière des bonnes mœurs. Un peuple sans religion, on le verroit bientôt rétrograder vers l'état sauvage. Ennemis de la religion, ne nous vantez pas les progrès des lumières, ni vos sciences, vos arts : je ne veux pas ici contester avec vous; mais je vous dirai que nous avons appris, pour ne l'oublier jamais, que la politesse sans mœurs et le bel esprit sans religion, loin d'être le lien des Etats, peuvent en être la ruine et devenir plus funestes que la plus stupide ignorance. Eh! que font vos arts et vos sciences à la multitude qui les ignore

et doit les ignorer toujours? Croiriez-vous donc qu'on peut remplacer la chaire de l'Evangile par une chaire de calculs, calmer les passions avec des axiomes, ou bien, avec des phrases de rhéteur, maintenir dans les familles et la paix et les mœurs, et la soumission aux lois et le respect soit des magistrats, soit des propriétés, tout ce qui garantit enfin le repos de la société, et sans quoi elle ne seroit plus qu'un brigandage? Si l'exercice public de la religion venoit à cesser, qu'arriveroit-il encore? c'est que la superstition et les erreurs les plus monstrueuses s'empareroient de l'esprit de la multitude. Il ne faut pas s'y tromper, les sentimens religieux tiennent au cœur de l'homme par les racines les plus profondes, et rien ne seroit capable de les en arracher. Sans la religion présidée dans son culte, dirigée, réglée par l'autorité des pasteurs, le peuple tomberoit bien dans la plus honteuse ignorance, mais il ne deviendroit pas athée; et d'ailleurs, s'il le devenoit, que deviendroit la société? que feroit donc le peuple? il se formeroit une religion bizarre, assemblage informe de choses mal assorties; sans règle,

sans guide, il seroit prêt à se livrer au premier enthousiaste qui voudroit abuser de sa crédulité; de là l'esprit de secte et de révolte, de là des conciliabules secrets, qui toujours ont fini par d'absurdes cruautés ou des infamies révoltantes. Qu'ils sont donc irréfléchis ceux qui, dans leurs discours ou leurs écrits, insultent au culte public et en inspirent par là même l'aversion à la multitude; mais aussi qu'ils sont précieux pour la patrie comme pour la morale nos jours sacrés, et combien ici, comme en tout, la religion se montre véritablement amie de l'humanité!

Dans le dernier siècle, des penseurs économistes, vivant eux-mêmes dans les délices et l'abondance, et n'étant pas condamnés à porter le poids du jour et de la chaleur, avoient très-savamment calculé que c'étoit trop d'un jour de repos par semaine. Ils gémissoient sur la perte que faisoient les arts, le commerce, l'industrie, l'agriculture, par le repos trop fréquent de tant de millions de bras condamnés à l'inaction; et, par une suite de ces calculs profonds, il arriva que le jour de la semaine consacré plus

particulièrement à la religion fut entièrement proscrit. Ainsi tous ces calculateurs politiques comptoient pour rien le culte de la Divinité à laquelle ils devoient tout, même l'esprit dont ils abusoient pour lui ravir des adorateurs; ainsi ils ne voyoient pas ou ne vouloient pas voir que, pour le peuple, la religion bientôt ne seroit rien sans ce culte qui la lui rappelle et la lui met sous les yeux, et que, pour ce même peuple, la morale demeureroit presque nulle, sans cette religion positive qui lui prête une divine autorité; ainsi, dans leurs rêves cruels, ils sembloient envier au pauvre peuple un repos consacré par le plus antique usage, et que réclamoient impérieusement ses besoins comme ses habitudes. Sans vouloir rappeler ce qui n'est plus, comment ne pas déplorer, pour notre instruction, les écarts et la foiblesse de la raison humaine? Sachons du moins tirer du passé des leçons utiles pour l'avenir. Quelle honte pour le siècle des lumières, qu'une nation entière ait été tourmentée dans ses affections les plus chères, pour je ne sais quelles fêtes moitié grecques, si l'on veut, et moitié romaines, jamais

françaises et toujours bizarres! Heureusement nous avons été délivrés des Grecs et des Romains. Le temps fit enfin justice de ces solennités ridicules; nous sommes redevenus Français et chrétiens, et le culte décadaire avec son calendrier de plantes et de minéraux a disparu depuis long-temps; les idoles de cette nouvelle superstition tombèrent les unes sur les autres pour rentrer dans les ténèbres d'où jamais elles n'auroient dû sortir, et malheur au monde si elles en sortoient une seconde fois! Je passe à ce que j'ai désigné sous le nom général de cérémonies sacrées.

Si les hommes n'étoient que de pures intelligences, étrangères aux impressions des sens, on devroit sans doute rejeter comme inutile l'appareil du culte chrétien et cette suite de rites extérieurs que je distingue sous le nom de cérémonies sacrées; mais je ne puis qu'admirer ici la sagesse de l'Eglise chrétienne qui a su se tenir également éloignée des deux extrémités opposées. D'un côté, elle sait combien les choses sensibles ont d'empire sur le cœur de l'homme, que les organes corporels sont un moyen puis-

sant d'éveiller dans les ames des sentimens de joie ou de douleur, de terreur ou de pitié, de crainte ou d'espérance; que l'esprit naturellement volage a besoin d'être captivé; et voilà pourquoi elle déploie devant nous un ordre, une suite de cérémonies qui puisse nourrir la piété; artifice innocent qu'il seroit bien injuste de lui reprocher, puisqu'il est si bien approprié aux besoins, à la foiblesse de notre nature. Mais en même temps elle ne cesse d'avertir ses enfans que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; que les offrandes extérieures ne sont rien sans celles du cœur; qu'on ne doit pas placer exclusivement sa confiance dans un objet béni, un autel particulier, une cire allumée, une image, une formule de prières; que ce sont là des moyens de piété et non la piété même; que tous les dehors du culte ne seroient qu'un vain simulacre, s'ils ne devoient pas servir à entretenir la charité, et que dans le culte tout doit se rapporter à faire naître ou nourrir le double amour de Dieu et des hommes. Ainsi tout est concilié; les dehors du culte sont conservés, et le véritable esprit du culte est aussi maintenu.

Que si, malgré les précautions de l'Eglise, les règles de conduite qu'elle trace et les instructions de ses ministres, la superstition se montroit quelque part, ce ne seroit pas la religion qu'il faudroit accuser, mais bien la foiblesse et l'ignorance de quelques particuliers.

N'allons pas, Messieurs, nous piquer d'une fausse sagesse, et nous croire capables d'une perfection chimérique. Si, sous couleur d'épurer le culte, de le rendre plus spirituel, vous ne donnez rien au sens; si vous ne cherchez pas à frapper l'imagination, à aider la foiblesse de l'esprit par ces appuis extérieurs, vous aurez un culte froid, sec et triste qui ne dira rien au cœur; pour vouloir trop donner à l'esprit, vous le fatiguerez ou vous l'exalterez : dans les uns, ce culte en quelque sorte métaphysique finira par dégénérer en indifférence, et dans les têtes ardentes il pourra bien aboutir au fanatisme. Ce n'est pas connoître les hommes, ni les routes du cœur, que de négliger les moyens extérieurs de soutenir l'attention et d'éveiller de pieux sentimens. Loin de nous cette pensée, que tout cela est bon pour la

multitude : ici tous les hommes sont peuple, et, depuis le plus beau génie jusqu'à l'esprit le plus borné, il n'en est pas un qui ne soit soumis à l'influence des signes et des symboles qui frappent les sens. Je puis citer à ce sujet des hommes qui ne sont pas suspects, qui ne sont pas de la communion romaine, et qui plus d'une fois, à la vue de nos cérémonies, n'ont pu se défendre d'une émotion profonde. C'est milord Bolingbroke qui, assistant dans les palais de nos rois à la célébration des divins mystères, éprouve un saisissement involontaire au moment où Louis XIV et sa cour dans un silence majestueux s'abaissent devant l'hostie sainte; c'est Misson, dans son voyage d'Italie, frappé de respect à la vue du pontife romain bénissant le peuple assemblé sur la place de Saint-Pierre; c'est Bridone, dans son voyage en Sicile et à Malte, témoin de la fête magnifique que célèbre en l'honneur de sa patronne la ville de Palerme; c'est Jean-Jacques ému quelquefois dans nos temples jusqu'à verser des larmes, et oubliant devant les saints autels ses froids argumens contre la prière, pour prier lui-même avec toute l'effusion

d'une ame attendrie. Nous-mêmes, Messieurs, malgré peut-être nos préjugés d'incrédulité, n'avons-nous pas éprouvé quelquefois de semblables émotions? Je vous invite à venir dans ce temple même, à une de ces grandes solennités où la religion étale toutes ses pompes, et qu'elle termine en exposant le Saint des Saints à l'adoration publique; et lorsque vous verrez le sanctuaire tout rayonnant de feux, un peuple immense recueilli devant les autels, faisant retentir la voûte sacrée d'un chant grave et touchant, et dans ce concert unanime des voix et des esprits, portant jusqu'au trône de l'Éternel ses vœux et ses hommages, peut-être ne pourrez-vous vous défendre de quelque attendrissement, et vous sentirez-vous détachés d'une philosophie aride qui, sous prétexte de perfectionner la raison, étouffe le sentiment.

Si je voulois parcourir en détail toutes nos cérémonies sacrées, en développer le sens mystérieux, mes discours seroient infinis. Mais je ne puis omettre une observation générale, bien glorieuse à la religion, c'est que notre culte, loin d'être seulement

un spectacle pour les yeux, tend dans toutes ses parties à perfectionner le chrétien, à lui rappeler sans cesse et sa croyance et ses devoirs. Quel est en effet le dogme ou le précepte qui ne soit retracé et comme rendu sensible par quelque point du culte public? Des exemples vont expliquer ma pensée. Ce signe vénérable que le chrétien imprime si souvent sur son front lui rappelle le plus haut des mystères, celui de la Trinité; le saint baptême, avec la suite de ses cérémonies, suppose le péché d'origine; le culte des Saints se lie au dogme de l'immortalité de nos ames; la prière pour les morts, qui est de toute antiquité dans l'Eglise, suppose le lieu des peines expiatoires pour ceux qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine; la prière suppose une Providence attentive qui veille sur nous, et le besoin que nous avons de son secours divin. Sans doute il n'est rien de plus instructif et de plus touchant que les leçons et les exemples de Jésus-Christ: eh bien! l'Eglise nous les retrace dans la célébration des mystères de sa vie, de sa naissance, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection glorieuse. Quoi de

plus propre à nous encourager que le souvenir des vertus des saints chrétiens des âges passés! eh bien! il est des fêtes consacrées à leur mémoire. Tel est l'admirable concert de toutes les parties de la religion : ainsi le christianisme est rendu populaire, il entre en quelque sorte par tous les sens pour faire dans les ames des impressions ineffaçables. Le peuple n'est pas capable de très-savantes discussions, mais il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir, et le culte est pour lui comme une suite de tableaux où il peut sans effort voir ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer. Oh! qu'il étoit sage et puissant l'ouvrier qui a si bien uni dans toutes ses parties l'immortel édifice de l'Eglise chrétienne! oh! qu'il connoissoit profondément le cœur de l'homme, sa misère et ses besoins!

C'est en vain, Messieurs, que les ennemis de l'Eglise chrétienne ont rapproché son culte de celui des nations païennes, et l'ont accusée d'avoir emprunté ses rites et ses cérémonies des Romains, des Grecs ou des Indiens : tous ces rapprochemens ne font que déceler les efforts d'une haine impuis-

sante, ou d'une prévention aveugle. Dans le culte, il est des choses qui sont d'institution divine, et qui ne doivent jamais changer. Jésus-Christ étoit bien le maître de choisir parmi les objets matériels ceux qu'il vouloit, pour en faire les instrumens visibles de ses faveurs et de ses miséricordes; l'abus qu'en avoit fait la créature n'ôtoit pas sans doute au Créateur le droit de s'en servir. Il est aussi dans notre culte bien des choses qui appartiennent à une discipline variable, qui ne sont pas les mêmes pour tous les temps et pour tous les lieux; on doit les suivre, une fois qu'elles sont fixées par l'usage et par l'autorité, afin de maintenir, autant qu'il est possible, dans les exercices religieux, la décence et l'uniformité : mais enfin ce sont des choses indifférentes en elles-mêmes, ou des signes de convention dont tout le mérite dépend de l'intention de celui qui les emploie. Ainsi, que des parfums brûlés, des flambeaux allumés, des génuflexions, des prostrations, des vases et des vêtemens sacrés, des statues, des images, des aspersions d'eau lustrale, que tout cela ait été en usage dans le culte de divers

peuples qui ne sont pas chrétiens, que nous importe? La superstition a pu en abuser pour honorer des divinités fabuleuses, et la religion peut s'en servir pour honorer le Dieu véritable, tout comme la religion a pu lui consacrer des temples qui auparavant n'étoient que des temples d'idoles. Faudroit-il donc faire un crime au christianisme d'avoir un sacerdoce, des temples, des autels, parce que tout cela se trouve également dans l'ancien paganisme?

C'est bien vainement aussi que des esprits chagrins, égarés par un faux zèle, voudroient accuser l'Église d'idolâtrie et de superstition, à cause du culte qu'elle rend aux images et aux saints aujourd'hui couronnés dans le ciel. Si l'on veut faire disparoître toutes les équivoques de langage, et prendre la doctrine de l'Eglise telle qu'elle est, quoi de plus simple et de plus raisonnable que sa pratique? Nous ne sommes point assez stupides pour croire que quelque divinité, quelque vertu secrète, soit attachée aux images, et que pour cela on doive les honorer. Les enfans savent et répètent tous les jours que ces honneurs se rapportent à

ceux que ces images représentent; et qu'y a-t-il donc de si étrange à ce que nous placions dans nos temples les images de ceux qui sont nos modèles dans la vertu, comme nos pères dans la foi, de même que dans les familles on expose, on traite même avec une sorte de respect les portraits des ancêtres? Nous faisons profession de croire qu'à Dieu seul appartient en propre l'adoration et l'amour; que Dieu seul est l'arbitre de nos destinées; que nous n'avons qu'un seul vrai médiateur, Jésus-Christ; que les Saints ne sont et ne peuvent rien que par ses mérites; que, toujours au rang des créatures, ils sont à une distance infinie du Créateur, et que, si nous devons toujours invoquer Dieu comme notre maître, nous ne devons jamais invoquer les Saints que sous le titre de protecteurs auprès de Dieu.

L'incrédulité moderne s'est égayée sur les Saints et les Saintes dont la mémoire est en vénération parmi nous, et cependant l'Eglise chrétienne ne propose à la vénération des peuples que des personnages qui en sont dignes par des vertus éminentes qu'on s'efforceroit en vain de dénigrer : et

nos incrédules, qu'ont-ils fait avec toutes leurs lumières et toute leur sagesse? ils ont donné des regrets à l'ancien polythéisme, qu'ils trouvoient plus gai et plus riant; ils eussent voulu voir renaître les fêtes de Junon et de Bacchus. Que dis-je? la fausse philosophie n'a-t-elle pas eu ses dieux et ses déesses, tantôt cruelles et tantôt voluptueuses, comme celles du paganisme? ne l'a-t-on pas vue, au milieu de chants dissolus, changer nos temples en lieux de prostitution, et se courber, l'encensoir à la main, devant une courtisanne vivante? Elle ne voyoit que superstition dans le respect que nous portons aux cendres, aux tombeaux des chrétiens dont l'Eglise a canonisé les vertus : eh bien! elle-même est tombée ici dans les excès les plus monstrueux : tantôt abrutie par le matérialisme, elle a traité la dépouille mortelle de l'homme comme celle des plus vils animaux; tantôt emportée par l'orgueil et la licence, elle a promené sur des chars de triomphe les restes de quelques hommes impurs dans leur conduite comme dans leurs écrits. Ainsi la religion a été vengée des repro-

ches imaginaires de ses ennemis par les reproches réels qu'ils ont eux-mêmes mérités.

Le culte des chrétiens est donc suffisamment justifié dans toutes les parties dont il se compose, dans ses temples, dans ses assemblées religieuses, dans ses cérémonies sacrées; mais c'est à vous, Messieurs, qu'il appartient, si vous le voulez, d'en faire aux yeux du peuple une apologie bien plus efficace que celle de nos discours, et cette apologie, je l'attends de vos exemples et de votre conduite. Si nos entretiens précédens ont fait sur vous quelque heureuse impression, peut-être avez-vous déjà dépouillé les préventions dont vous étiez remplis et contre les dogmes et contre la morale du christianisme; peut-être vous sentez-vous portés à professer un culte dont vous sentez les avantages et la beauté; mais vous n'en avez pas le courage. On ne vous voit pas encore dans nos temples assister à la célébration des divins mystères, et vous mêler à la troupe des chrétiens fidèles; cependant, il faut le dire, que deviendra la religion, et par conséquent que deviendra la morale, que deviendra la société, si nos temples ne

sont jamais fréquentés par ceux qui, par leur rang, leur éducation, leurs lumières, doivent avoir un si grand empire sur l'esprit de la multitude? La religion ne peut se soutenir, se perpétuer que par le culte public; et, si ce culte est abandonné au peuple comme une superstition, ne finira-t-il pas par tomber aux yeux du peuple lui-même dans le discrédit et l'avilissement? Pourquoi, Messieurs, rougiriez-vous de paroître dans nos temples, pour y donner, comme pour y recevoir, des exemples d'une utile édification? Souvent vous sortez de vos théâtres ou de vos fêtes nocturnes avec des corps fatigués, des esprits agités, des cœurs brûlans des feux des passions; vos divertissemens sont plutôt une ivresse qu'un plaisir; c'est comme une coupe enchantée qui flatte d'abord, mais qui recèle le fiel et l'amertume. Venez dans nos assemblées de religion, et vous en sortirez avec une ame plus calme, plus maîtresse d'elle-même, et les impressions de je ne sais quelle paix intérieure que vous ne connoissez pas. Il faut vous le dire encore à vous qui êtes appelés à occuper les rangs distingués de la société, tous

les hommes portent avec eux le sentiment de je ne sais quelle égalité primitive qui les rend naturellement ennemis du joug et de la sujétion; le peuple jette des regards d'envie sur le riche qui vit dans l'abondance, sur le puissant qui semble l'écraser de son faste; il se demande quelquefois en secret pourquoi cette inégalité de condition où lui-même se trouve si mal partagé : de là le penchant à briser les liens de la subordination, penchant dont les novateurs ont abusé dans tous les âges. Eh bien! Messieurs, voulez-vous adoucir ces rigueurs du sort de la multitude, la consoler des maux de sa condition? venez vous mêler avec elle dans nos temples : ici les rangs disparoissent, tout est confondu, anéanti devant l'infinie Majesté; ici le peuple sent que Dieu est tout et que l'homme n'est rien; que devant Dieu le premier, ce n'est ni le plus riche, ni le plus puissant, ni le plus habile, mais le plus vertueux; que les puissans et les riches ont, comme lui, le même maître et le même juge. Venez donc dans nos temples, et, témoin de la religion de ceux qui sont au-dessus de lui, le peuple sortira de nos assem-

blées consolé de sa dépendance, et plus pénétré de cet esprit de subordination et de paix qui fait la prospérité des États comme des familles.

LA RELIGION

VENGÉE

DU REPROCHE DE FANATISME.

Je ne sais par quelle fatalité il arrive, a dit un écrivain français, que les choses dont on parle le plus parmi les hommes sont ordinairement celles que l'on comprend le moins. Cette réflexion singulière, si l'on veut, s'est particulièrement vérifiée, Messieurs, au sujet de ce qu'on appelle *fanatisme*. De nos jours, ce mot n'a plus été, comme autrefois, relégué dans les livres; il a été sur toutes les lèvres, il a circulé dans toutes les classes de la société, le peuple même l'a prononcé, et pourtant il est manifeste, par l'usage qu'on en faisoit, que la bouche le proféroit sans que l'esprit y attachât aucune idée nette et précise. A cette époque de désastres où les novateurs portoient le plus étrange renversement dans le langage comme dans les idées, que de victimes ont succombé sous

la vague accusation de fanatisme! Malheur alors à ceux qui travailloient à conserver quelque étincelle du feu sacré, à sauver la religion et la morale d'un naufrage universel! ils étoient traités de fanatiques, et l'on croyoit avoir accumulé sur leurs têtes toutes les accusations, lorsque, par une locution nouvelle qui n'a pas même le mérite d'être française, on les accusoit de *fanatiser le peuple*. Le temps de notre délire n'est plus; mais encore aujourd'hui combien qui font un usage peu éclairé du mot *fanatisme!* Aux yeux d'un athée, je suis fanatique parce que je crois en Dieu; aux yeux d'un déiste, je suis fanatique parce que je crois en Jésus-Christ; enfin aux yeux de je ne sais quel bel esprit libertin, je suis fanatique parce que j'adresse une prière au Dieu à qui je dois le jour qui m'éclaire et le pain qui me nourrit. Ainsi on flétrit d'un nom odieux ce qu'il y a de plus respectable, et par ce moyen la haine et le mépris des choses les plus sacrées ne peuvent que se perpétuer. A mesure que nous reviendrons à des idées plus saines, nous mettrons sans doute plus de vérité dans notre langage; la justesse des

idées ramènera la propriété des termes, et nous saurons enfin et penser et parler. C'est pour concourir à cette réforme salutaire, que nous allons fixer le sens du mot *fanatisme*, mot terrible qui a coûté tant de sang et de larmes. Distinguons ici le fantôme de la réalité, et sans rien dissimuler, sans déguiser les excès qui méritent d'être qualifiés de fanatisme, montrons qu'il est injuste d'en accuser la religion chrétienne. C'est tout le sujet de cette conférence.

En donnant, comme on l'a fait de nos jours, au mot *fanatisme* une signification plus étendue qu'il n'avoit autrefois, on pourroit qualifier de ce nom l'amour outré, excessif d'une opinion quelconque vraie ou fausse; dès-lors les sciences, les lettres, les arts, la liberté, l'égalité, auroient leurs fanatiques, puisqu'elles ont eu des partisans fougueux, enthousiastes, qui n'ont connu ni bornes ni mesure. Ainsi ce seroit le fanatisme des sciences naturelles qui auroit fait oublier l'étude la plus digne de l'homme, celle de l'homme et de ses devoirs; ce seroit le fanatisme de l'égalité qui auroit voulu ef-

facer jusqu'à la plus légère trace de distinction sociale; ce seroit l'amour fanatique des Grecs et des Romains qui auroit amené parmi nous le mépris de nos ancêtres, l'oubli de leurs grandes actions, la haine de leurs institutions et des mœurs françaises. Mais, pour nous borner à ce qui regarde la religion, qu'est-ce que le fanatisme? Il est un attachement raisonnable à la religion, un zèle sage et modéré pour ses intérêts, que les passions seules peuvent chercher à rendre odieux, mais que respectera tout homme sensé parmi ceux-là même qui auroient le malheur de ne voir dans la religion qu'une invention humaine. Qui dit fanatisme dit emportement, violence, fureur; ainsi, si l'on veut s'entendre, on appellera fanatisme un zèle violent et sanguinaire. Or rien de plus injuste que d'en accuser la religion chrétienne.

Si je voulois en accuser le christianisme, je tâcherois d'en découvrir des traces ou dans les actions et les maximes de Jésus son fondateur, ou dans la conduite et l'enseignement de l'Eglise qu'il a établie dépositaire des vérités révélées, ou dans des cho-

ses pleines de violence et de barbarie qu'on eût le droit de regarder comme l'ouvrage même de la religion; car est-il rien de plus inique que de faire retomber les excès de quelques chrétiens sur le christianisme qui les condamne?

Sans doute, Messieurs, c'est bien dans l'histoire de Jésus-Christ et dans son Evangile, qu'il faut étudier avant tout l'esprit de la religion que nous professons. Or ici où sont les signes d'un zèle cruel et farouche? Que fut Jésus-Christ sur la terre? le plus doux des enfans des hommes; il n'achève pas, comme disent les livres saints, de briser le roseau à demi-cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Ami des pauvres, consolateur des affligés, défenseur des foibles et des petits, il passe en faisant du bien à tous, et ses miracles sont des miracles de bonté. Si Pierre veut le défendre, il arrête son zèle, il embrasse le disciple qui le trahit, il souffre sans se plaindre, il prie pour ceux qui le persécutent, il meurt en pardonnant à ses bourreaux : quel blasphémateur insensé ne seroit pas touché de l'héroïque simplicité de tant de vertus? Que trouverez-vous dans son

son Evangile? Lui-même il nous apprend qu'il est venu pour servir, et non pour être servi; il envoie ses disciples au milieu des nations, comme des agneaux au milieu des loups; il prédit les persécutions que va leur susciter la haine, et ne leur permet d'opposer à la fureur de leurs ennemis que la patience. S'il dit qu'il est venu apporter non la paix, mais le glaive, ce n'est pas ce glaive exterminateur qui se rassasie de sang et de carnage, mais ce glaive salutaire qui combat les passions, et qui abat tous les rejetons funestes de cette tige empoisonnée. Il est bien vrai que la religion s'est propagée au milieu des persécutions; mais au milieu des persécutions qu'elle a souffertes, et non de celles qu'elle avoit allumées : ce qui faisoit dire à un ancien que la loi des chrétiens étoit non d'égorger, mais de se laisser égorger pour la vérité. Si Jésus nous dit encore qu'il est venu allumer un feu sur la terre, et que son désir est qu'il se répande au loin, ce n'est pas ce feu dévastateur qui dévore les cités et les campagnes, mais ce feu divin qui consume les vices, nourrit les vertus et enflamme les cœurs de cet amour pour les

hommes, qui va jusqu'à faire aimer ses ennemis. Sans doute celui qui a dit : *Je suis la vérité*, a voulu que son Evangile fût annoncé à toutes les nations et professé par elles. Il a condamné d'avance les esprits rebelles qui résisteroient à sa lumière suffisamment manifestée, en disant : *Celui qui ne croira pas sera condamné;* et voilà bien l'intolérance envers toutes les erreurs, qui est l'un des caractères de la religion véritable. Mais aussi, lorsque deux de ses disciples lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle, il répond : *Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez, je suis venu pour sauver les ames et non pour les perdre;* et voilà cette tolérance chrétienne envers les personnes, qui n'est autre chose que la charité. Ainsi dans Jésus-Christ, rien qui ne respire l'esprit de douceur, de paix, de persuasion, et rien par conséquent qui ne soit éloigné du fanatisme.

Je passe à l'enseignement public et à la conduite de l'Eglise. Ce n'est ni dans quelques chrétiens, ni dans une église particulière, ni dans quelques pontifes de la religion, qu'il faut chercher l'Eglise enseignante,

dépositaire de la révélation, et chargée par Jésus-Christ même de nous apprendre toute vérité. Cette Eglise enseignante, c'est le corps des premiers pasteurs unis à leur chef, les évêques ayant à leur tête celui de Rome qui est le pasteur universel. Or je demande qu'on me cite une profession de foi, un symbole, un décret, une institution, ouvrage de l'Eglise universelle, qui commande ou qui autorise le zèle plein de violence et de fureur qui caractérise le fanatisme. Si vous parcourez l'histoire des premiers âges de l'Eglise chrétienne, que trouverez-vous? des apologistes et des docteurs tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Chrysostôme, saint Ambroise, qui enseignent formellement que la foi doit s'établir par la persuasion et non par la violence (1). Si dans les trois premiers siècles les disciples de l'Evangile le propagent au milieu des nations idolâtres, loin de l'établir, le fer et la flamme à la main, ils ne savent pas même se venger de leurs ennemis. C'est en marchant sur leurs traces, que les hommes apostoliques de tous les temps n'ont

(1) Démonstration évangélique de Duvoisin; Essai sur la tolérance.

pénétré au milieu des nations infidèles que par les seules armes de la patience et de la charité. Que si, depuis Constantin, les empereurs ou les autres princes catholiques ont défendu l'Eglise contre les novateurs et fait respecter ses lois, si même ils se sont armés contre eux, c'étoient là des mesures de protection et de politique, et non des mesures de violence pour forcer les consciences; et souvent il a été nécessaire de déployer la force publique contre des sectaires qui étoient aussi ennemis de l'Etat que de la religion, et qui établissoient leurs doctrines au milieu du pillage et de l'incendie. Je sais bien que des princes ou des pasteurs, égarés par un faux zèle, peuvent avoir passé les bornes légitimes, mais ce sont là des écarts particuliers qui ne prouvent rien contre l'esprit général de la religion. Toujours elle applaudira à ces paroles du pape saint Grégoire le Grand à un évêque de Terracine qui étoit trop sévère envers les Juifs : « C'est par la » douceur et les exhortations qu'il faut ap- » peler les infidèles au christianisme; il ne » faut pas les en éloigner par les menaces » et la terreur. »

Les incrédules n'ont rien oublié de ce qui, dans les annales de l'Eglise, présente un caractère de zèle persécuteur et farouche, et voici ce qu'ils étalent avec complaisance.

On cite un prêtre, nommé Virgile, persécuté, dit-on, au huitième siècle par le pape Zacharie, pour avoir enseigné l'existence des antipodes; voilà ce qu'ont supposé d'Alembert et l'athée qui a écrit l'*Esquisse du tableau historique de l'esprit humain* (1). Or, Messieurs, il faut savoir que ce Virgile avoit été dénoncé, non comme soutenant la rondeur de la terre, opinion très-indifférente, mais comme enseignant une doctrine tendant à persuader qu'il y avoit sous la terre d'autres hommes qui n'avoient pas avec nous une origine commune, opinion très-répréhensible; cette contestation fut si peu de chose, et Virgile fut si peu persécuté, qu'il fut fait évêque de Saltzbourg (2).

On cite Galilée condamné et persécuté

(1) Page 228.

(2) *Voyez* des Eclaircissemens sur ce fait, tome II du Christianisme de Bâcon, page 313.

par le Saint-Office, pour avoir enseigné le mouvement de la terre sur elle-même. Heureusement il est aujourd'hui prouvé par les lettres de Guichardin et du marquis Nicolini, ambassadeur de Florence, amis, disciples et protecteurs de Galilée, par les lettres manuscrites et par les ouvrages de Galilée lui-même, que depuis un siècle on en impose au public sur ce fait. Ce philosophe ne fut pas persécuté comme bon astronome, mais comme mauvais théologien, pour avoir voulu se mêler d'expliquer la Bible. Ses découvertes lui suscitèrent sans doute des ennemis jaloux, mais c'est son entêtement à vouloir concilier la Bible avec Copernic qui lui donna des juges, et sa pétulance seule fut la cause de ses chagrins. Il fut mis, non dans les prisons de l'Inquisition, mais dans l'appartement du fiscal, avec pleine liberté de communiquer au dehors. Dans ses défenses, il ne fut point question du fond de son système, mais de sa prétendue conciliation avec la Bible; après la sentence rendue et la rétractation exigée, Galilée fut le maître de retourner à Florence. On doit ces renseignemens à un protestant, Mallet Du-

pan qui, appuyé de pièces originales, a ici vengé la cour romaine (1).

Certes il est bien peu philosophique d'oublier tout ce que les lettres, les sciences et les arts doivent au saint Siége, pour réchauffer sans cesse une anecdote exagérée dans tous ses détails; mais ce même Galilée, pour avoir enseigné une nouvelle théorie sur la chute des corps graves, fut d'abord bafoué par les anciens docteurs ses collègues, ensuite dénoncé aux magistrats, et forcé, comme un novateur, de quitter la ville de Pise; et, lorsqu'il annonça ensuite sa découverte des satellites de Jupiter, il fut traité d'imposteur et de visionnaire; faudroit-il pour cela déclamer sans cesse contre les corporations savantes?

Pierre Ramus fut dénoncé à François I[er]. comme criminel d'Etat, pour avoir combattu la Dialectique d'Aristote; poursuivi par l'Université, il fut déposé et banni de Paris; faudroit-il pour cela insulter à la gloire de cette Université, mère des sciences et des arts?

(1) *Voyez* le Mercure de France, du 17 juillet 1784, n°. 29, ou bien le Dictionnaire théologique de Bergier, articles *Monde* et *Science*.

Faudroit-il aussi compter pour rien tous les grands services que peut avoir rendus à la France l'ancienne magistrature, parce que le parlement de Paris voulut, pour l'honneur d'Aristote, maintenir par arrêt sa philosophie, ou plus récemment s'opposer à la pratique de l'inoculation?

Dans son Histoire de l'astronomie moderne (1), Bailly s'est exprimé plus sensément sur la conduite du Saint-Office, en disant : « Nous ne devons pas juger cette » faute avec les lumières de notre siècle : le » système de Copernic n'avoit alors de par» tisans qu'en Allemagne; la foule des as» tronomes étoit contre. »

Enfin, Messieurs, pour ce fait comme pour le précédent, je pourrois faire observer qu'il est également injuste et ridicule de faire retomber sur l'Eglise universelle une chose, d'ailleurs si mince, qui ne concerne que la cour de Rome.

On cite un hérésiarque, nommé Jean Hus, condamné dans le quinzième siècle par le concile général de Constance, et livré aux

(1) Tome II, page 131, §. 32, édition in-4°.

flammes malgré le sauf-conduit qui devoit mettre sa personne en sûreté. Mais certes il est facile de justifier le concile. Il condamna Jean Hus comme hérétique, et il en avoit le droit. Ensuite ce fut l'empereur Sigismond qui le fit livrer au supplice, moins parce qu'il étoit hérésiarque que parce qu'il étoit un perturbateur dangereux; ce n'est pas le concile, mais l'empereur qui avoit donné le sauf-conduit; encore même est-il facile de prouver qu'il ne viola pas la foi publique, que le sauf-conduit n'étoit que pour garantir la personne de Jean Hus sur la route, pour qu'il pût tranquillement arriver à Constance, où il alloit plaider sa cause (1).

Mais voici ce qui fait un sujet de perpétuelles déclamations contre la religion catholique en particulier, ce qui fournit le prétexte le plus apparent de l'accuser de fanatisme dans sa conduite; c'est ce *tribunal de sang* qui a fait tant de victimes, qui ne juge pas seulement les actions, mais les consciences; c'est, puisqu'il faut bien la nommer, l'*Inquisition*. Ne pensez pas, Mes-

(1) Dictionnaire des Hérésies, tome II, page 150 et suivantes, dans la note.

sieurs, que je vienne me faire l'apologiste de l'Inquisition espagnole, mais je n'y vois qu'une institution locale et particulière, odieuse aux Français, étrangère à nos lois et à nos usages, inconnue chez un grand nombre d'églises, un tribunal dont il n'est pas permis de faire retomber sur l'Eglise universelle les excès qui ont pu le souiller; je pourrois me borner à ce peu de paroles, mais il importe de se faire des idées moins vagues de ce qu'on appelle en général *Inquisition.*

Je fais observer d'abord qu'on ne peut contester aux deux puissances ecclésiastique et civile le droit de prendre des mesures et de se concerter ensemble pour s'opposer à des nouveautés funestes qui ne compromettent jamais le repos de l'Eglise sans altérer aussi celui de l'Etat; que, dans les sociétés civiles les plus modérées, il existe des tribunaux, non-seulement de justice, pour punir les crimes commis, mais encore de sûreté, de surveillance, pour aller au-devant des crimes, prévenir des écarts et des complots qui pourroient troubler la tranquillité publique; qu'il est bien permis aux

pontifes et aux magistrats de penser que les mauvaises doctrines conduisent aux mauvaises actions; que nul n'a le droit d'être séditieux sous prétexte de liberté d'opinions; qu'en général la violence ne peut être repoussée que par la violence, ainsi que l'a dit Cicéron (1), et que, si les moyens de répression ne passent pas les bornes légitimes, ils font la sûreté des gens de bien, et ne peuvent déplaire qu'aux méchans.

Je fais observer en second lieu que, pour juger sainement les choses, il faut se transporter au temps où ce tribunal fut établi, temps d'alarme où des sectes turbulentes faisoient trembler la puissance, et prêchoient les armes à la main; que ce tribunal dans ce qu'il a de plus effrayant vient de la politique des princes. C'est l'empereur Frédéric II qui, au treizième siècle (2), porta à Padoue les édits les plus rigoureux en cette matière; c'est vers la fin du quinzième siècle (3) que l'Inquisition fut établie en Espagne par Sixte IV, mais sur la demande

(1) Epître XII, 3.
(2) 22 février 1224.
(3) En 1483.

du roi Ferdinand; c'est au seizième siècle (1) qu'elle fut établie en Portugal par Paul III, mais à l'instance du roi Jean III; on sait qu'à Venise elle fut établie par ordonnance expresse du sénat, et que trois sénateurs en étoient membres. Aussi l'auteur de l'ouvrage qui a pour titre *l'Ami des hommes*, et qui est bien éloigné d'aimer ce tribunal, a dit (2): » L'Inquisition, ce tribunal effrayant autre- » fois dans l'ordre civil,... étoit lui-même de » l'institution des princes. » Pourquoi donc le reprocher uniquement à l'Eglise, comme le font ses ennemis?

Je fais observer en troisième lieu à la louange de l'Eglise de Rome, et ceci est un point capital, que chez elle ce tribunal a eu les formes les moins sévères, qu'on n'y a point connu ces exécutions sanglantes qu'on reproche à l'Espagne, et même dans son septième discours Fleury, d'ailleurs opposé à l'Inquisition, remarque expressément que les souverains pontifes avoient fait plusieurs constitutions pour en modérer la rigueur. Aussi, Messieurs, dans l'Encyclo-

(1) En 1535.

(2) Tome II, page 191.

pédie même (1), on s'élève bien contre les procédures et les supplices des Espagnols, mais en même temps on s'étonne qu'ils aient mis tant de rigueur dans une juridiction où les *Italiens ses inventeurs mettoient tant de douceur;* ce sont les propres paroles.

Je sais bien que, lorsqu'on reproche aux Espagnols leur Inquisition, ils la défendent en faisant remarquer que, tandis que la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suisse, ont été en proie aux discordes civiles, l'Espagne avec son tribunal fut tranquille. Dans son *Essai sur l'histoire générale,* Voltaire fait observer qu'il n'y eut en Espagne dans les seizième et dix-septième siècles aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels qu'on vit dans les autres cours de l'Europe, et que, *sans les horreurs de l'Inquisition, on n'auroit eu alors rien à reprocher à l'Espagne.* «Mais, dit à ce sujet un écri-
» vain de nos jours, je ne sais ce que les
» ennemis de l'Inquisition auroient pu ré-

(2) Edition in-folio, article *Inquisition*, page 774.

» pondre à un Espagnol qui auroit justifié
» ce tribunal en ces termes : »

« Vous êtes myope ; vous ne voyez qu'un
» point. Nos législateurs regardoient d'en
» haut et voyoient l'ensemble. Au com-
» mencement du seizième siècle, ils virent,
» pour ainsi dire, fumer l'Europe ; pour
» se soustraire à l'incendie général, ils em-
» ployèrent l'Inquisition, qui est *le moyen*
» *politique dont ils se servirent pour main-*
» *tenir l'unité religieuse et prévenir les*
» *guerres de religion.* Vous n'avez rien ima-
» giné de pareil ; examinons les suites, je
» récuse tout autre juge que l'expérience.

» Voyez la guerre de trente ans allumée
» par les argumens de Luther, les excès
» inouis des anabaptistes et des paysans, les
» guerres civiles de France, d'Angleterre et
» de Flandres ; le massacre de la Saint-Bar-
» thélemy, le massacre de Merindal, le mas-
» sacre des Cévennes ; l'assassinat de Marie
» Stuart, de Henri III, de Henri IV, de
» Charles Ier., du prince d'Orange, etc. Un
» vaisseau flotteroit sur le sang que vos no-
» vateurs ont fait répandre ; l'Inquisition
» n'auroit versé que le leur. C'est bien à

» vous, ignorans présomptueux, qui n'avez » rien prévu, et qui avez baigné l'Europe » dans le sang, c'est bien à vous qu'il ap- » partient de blâmer nos rois qui ont tout » prévu. Ne venez donc pas nous dire que » l'Inquisition a produit tel ou tel abus dans » tel ou tel moment; car ce n'est point de » quoi il s'agit, mais bien de savoir *si, pen- » dant les trois derniers siècles, il y a eu, » en vertu de l'Inquisition, plus de paix » et de bonheur en Espagne que dans les » autres contrées de l'Europe.* Sacrifier les » générations actuelles au bonheur problé- » matique des générations futures, ce peut » être le calcul d'un philosophe, mais les » législateurs en font d'autres (1). »

Je laisse cette apologie pour ce qu'elle est; qu'on la blâme ou qu'on l'approuve, il n'importe à la cause que je défends; je veux venger l'Église catholique, et l'Espagne n'est pas toute l'Église, pas plus qu'un tribunal particulier n'est toute la magistrature de France.

On a dit, on dit encore, on dira toujours sur le ton le plus affirmatif, et comme si le

(1) Lettre à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole, pag. 89 et suiv.

fait étoit incontestable, que saint Dominique fut le premier inquisiteur dans la Gaule Narbonnaise; cependant, si l'on entend ce mot comme on l'entend aujourd'hui, rien de plus incertain que ce fait avancé avec tant de confiance. Les historiens de la vie de saint Dominique et de savans critiques modernes, s'appuyant des auteurs contemporains les plus fidèles, prétendent que saint Dominique ne connut jamais contre les hérétiques d'autre voie que l'instruction et la patience, et ce que sa mission eut de plus amer fut d'imposer des peines satisfactoires, telles que des jeûnes et des prières aux hérétiques convertis par sa charité (1).

On a dit, et Montesquieu le suppose, que les Juifs étoient punis pour le seul fait de leur religion; cela n'est pas exact : l'Inquisition ne cherchoit que les Juifs qui, après avoir professé le christianisme, apostasioient publiquement pour judaïser de nouveau.

S'il falloit croire aux écrivains incrédules du dernier siècle, l'Espagne, par les suites de

(1) *Voyez* le Dictionnaire de Bergier, et les Vies des Pères et des Martyrs, traduites de l'anglais, ouvrage plein d'une bonne critique, tome VII, notes, page 117.

son Inquisition, étoit une terre qui dévoroit ses habitans; et toutefois il est vrai que, depuis la dynastie actuellement régnante, l'Inquisition a perdu successivement ses rigueurs, et que le dernier auto-da-fé est de 1680 sous Charles II. Un écrivain dont le témoignage n'est pas suspect, un Français, ennemi de l'Inquisition, ambassadeur de France en Espagne, a dit dans son *Tableau de l'Espagne* (1): « L'Inquisition pourroit » être citée de nos jours comme un modèle » d'équité.... Plus de neuf ans de séjour et » d'observations m'ont prouvé qu'avec quel- » que circonspection dans ses propos et sa » conduite, relativement à la religion, on » peut facilement lui échapper, et vivre aussi » tranquillement en Espagne qu'en aucun » autre pays de l'Europe. »

Enfin, Messieurs, nous abandonnons sans regret à la censure des protestans et des incrédules l'Inquisition d'Espagne et de Portugal; ce n'est là, encore une fois, qu'une institution locale, temporaire, particulière, plutôt politique qu'ecclésiastique. Il y a aussi peu de

(1) Tom. I, page 388.

philosophie à partir de là pour accuser la religion catholique en général de fanatisme, qu'il y en auroit peu à accuser une académie d'athéisme, parce qu'elle auroit compté quelques athées parmi ses membres. Mais aussi je voudrois savoir quelle secte a le droit ici de jeter la première pierre à ce tribunal : chez les nations qui embrassèrent la réforme, que d'édits sanglans contre les catholiques, ou d'une secte contre une autre secte! Calvin fut-il bien tolérant envers Servet, et tant d'autres qui innovoient comme il avoit innové? Quelle ne fut pas la rigueur du Danemarck et de la Suède contre les catholiques! En Hollande, avec quelle fureur ne furent pas poursuivis les arminiens. Barneveldt eut la tête tranchée, Grotius fut condamné à une prison perpétuelle. Surtout nous dirions aux anglicans : Il vous sied bien de reprocher à l'Eglise romaine l'Inquisition, à vous, dont la législation contre les catholiques est remplie des plus atroces dispositions qui jamais aient souillé le code d'aucun peuple civilisé. Nous dirions à la secte incrédule du dernier siècle : Vous convient-il de reprocher à l'Espagne les anciens auto-

da-fé, à vous, dont les principes et la conduite devoient amener une inquisition capable de faire en trois ans plus de victimes que n'en ont pu faire en trois siècles toutes les inquisitions de la domination espagnole? Ici, nous Français, reconnoissons que nous avons perdu le droit d'endoctriner nos voisins, baissons les yeux, et faisons amende honorable par la rougeur de notre front; gémissons sur les égaremens de l'homme emporté par ses passions et surtout par son orgueil; profitons de nos fautes passées pour devenir meilleurs, au lieu de nous élever avec tant d'amertume contre celles de nos semblables; jetons un voile sur nos torts réciproques, c'est le vœu de la religion. Soyons unis autant que nous avons été divisés, et pardonnons pour qu'on nous pardonne (1).

Ainsi dans Jésus-Christ, le divin auteur de la religion, rien qui ne respire la charité la plus pure; dans l'Eglise, rien de plus saint que sa doctrine qu'il est injuste de

(1) *Voyez* l'ouvrage qui a pour titre : Paradoxes intéressans. — Réponse à la Lettre d'un patriote sur l'intolérance des sectes, pag. 417. — Nouveau Voyage en Espagne, article *Inquisition*, pag. 68.

juger d'après l'opinion, ou la conduite, ou les intentions d'une portion de ses membres quelquefois égarés par un faux zèle. Mais n'est-il pas des évènemens où l'on ne trouve que haine et fureur, et que l'on doit regarder comme l'ouvrage même de la religion ?

Telle est, Messieurs, la marche des incrédules ; ils dissimulent les biens immenses que le christianisme a faits à la terre, et ils étalent avec complaisance les abus qu'en ont pu faire les passions humaines. Les schismes et les hérésies qui ont troublé les Etats, les querelles sanglantes et les guerres qu'ont enfantées ces divisions, les croisades qu'on présente comme le fruit d'un faux enthousiasme religieux, le massacre des Indiens à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, la Saint-Barthélemi, la révocation de l'Édit de Nantes, voilà ce qu'on rappelle en le donnant pour l'ouvrage même de la religion ; et le christianisme, peint ainsi des plus noires couleurs, ne paroît plus à l'imagination exaltée qu'un monstre ennemi de l'humanité.

A toutes les déclamations inspirées par la

haine et le préjugé, je puis d'abord répondre avec l'Esprit des Lois (1) : « C'est mal
» raisonner contre la religion que de faire
» dans un grand ouvrage l'énumération des
» maux qu'elle a produits, si l'on ne fait celle
» des biens qu'elle a faits; si je voulois ra-
» conter tous les maux qu'ont causés la mo-
» narchie, les lois civiles, le gouvernement
» républicain, je dirois des choses effroya-
» bles. » Savez-vous, Messieurs, où l'on aboutiroit avec cette belle manière de raisonner contre la religion, avec cette manie de la rendre responsable des abus qu'en font les hommes, d'oublier les biens dont elle est la source pour ne rappeler que des maux dont elle est le prétexte, savez-vous où l'on aboutiroit? au renversement de l'ordre social, à nous ramener à l'état sauvage. Car enfin moi aussi je puis rappeler les maux qu'a enfantés la société, et dire : Parcourez les annales des peuples anciens et modernes, des Egyptiens, des Perses, des Grecs et des Romains, des barbares qui ont renversé l'empire romain, des nations formées de ses

(1) Livre XXIV, chap. II.

débris; étudiez l'histoire des quatre parties du monde, qu'y trouverez-vous? des vices qui sont le résultat de la civilisation, une suite de crimes qui font horreur, des divisions et des guerres en quelque sorte perpétuelles qui n'ont cessé d'ensanglanter la terre. A peine dans les vingt-quatre heures qui divisent le jour, en est-il une seule où, sur quelque point du globe, le sang humain ne coule par le glaive des combats; tant la société peut enfanter de calamités cruelles, tant il seroit bon pour le genre humain de vivre errant dans les forêts comme les animaux! Ce que vous répondriez à ces déclamations contre l'ordre social, je le répondrai à ceux qui déclament contre la religion. Messieurs, dans la société, il ne s'agit pas de savoir ce que peut devenir la puissance dans les mains de ceux qui en abusent, mais ce que deviendroit la société elle-même sans la puissance qui la gouverne: ainsi dans le christianisme ne cherchez pas uniquement l'abus que l'homme peut en faire, mais ce que deviendroient sans le christianisme les nations qui le professent.

Vous rappelez, dirai-je aux incrédules,

les guerres de religion, et vous dissimulez que c'est la politique ambitieuse et remuante qui, dans le secret, tramoit ces projets, et qui ensuite, au nom de la religion, soulevoit les peuples; Jean-Jacques en convient. Vous avez calculé par approximation le nombre des victimes que peuvent avoir faites les querelles religieuses dans l'espace de dix-huit siècles, et vous avez eu pour résultat six mille par année, réparties sur les diverses nations chrétiennes, et vous dissimulez que les maximes de la religion ont rendu les guerres moins cruelles et les révolutions moins fréquentes, introduit parmi les peuples un certain droit des gens et des règles d'équité qu'on ne sauroit trop reconnoître, et par là même épargné l'effusion du sang humain. « Sans sortir de notre France, dit » un apologiste moderne (1), je soutiens que » la seule institution des hôpitaux pour les » enfans trouvés, et les soins qu'inspire aux » parens l'idée du baptême, conservent tou- » tes les années plus de six mille Français.... » La cruauté des Chinois, poursuit-il, laisse

(1) Bergier, tome X, page 437.

» périr toutes les années plus de trente mille » enfans de compte fait, et les philosophes » nous vantent les mœurs chinoises : la bar- » barie des Romains laissoit mourir de faim » et de maladie tous les ans un plus grand » nombre d'esclaves, et les philosophes ne » disent rien. » Vous affectez de répandre que les sanglantes querelles de religion, le zèle persécuteur, ne se trouvent que dans le christianisme; mais l'histoire des peuples de l'ancienne Grèce nous présente une guerre sacrée dont la religion fut le motif, poursuivie avec fureur et qui dura dix ans (1); mais Xerxès, adorateur du feu élémentaire, détruisit, en ravageant la Grèce, les temples de ses dieux; mais en Egypte, pendant qu'un peuple élevoit une espèce d'animaux sur les autels, ses voisins les avoient en abomination; de là des guerres continuelles d'une ville contre une autre (2); mais le zèle du paganisme fit ruisseler pendant trois siècles le sang chrétien dans les provinces de l'Empire; mais au quatrième siècle, les Arméniens, qui avoient embrassé et professoient

(1) Histoire ancienne, tome VI, page 40.
(2) *Ibid.* tome I, page 73.

paisiblement le christianisme, eurent à soutenir une guerre cruelle contre Maximin, qui se mit lui-même à la tête de ses troupes pour aller les forcer dans leurs montagnes, et relever les idoles qu'ils avoient abattues; mais Julien le Philosophe fit à la religion une persécution plus redoutable que celle de Néron; mais le calife Omar détruisit plus de quatre mille temples païens ou églises chrétiennes, et étendit au loin par la force de armes la doctrine du faux prophète; mais des querelles religieuses sur l'Alcoran ont fait naître entre le Perse et le Turc des guerres sanglantes; mais de nos jours l'incrédulité sous le nom de philosophie, après s'être armée de sophismes, s'est armée aussi du glaive meurtrier contre les disciples de l'Evangile; et puis qu'on ose avancer que le christianisme seul a été souillé par des querelles sanglantes! Messieurs, plaignons l'humanité d'être capable d'abuser de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, mais que les maux dont le christianisme peut avoir été le prétexte innocent ne fassent pas oublier les bienfaits que nous lui devons pour les vertus qu'il fait prati-

quer aux hommes; après qu'on a vu le soleil éclairer, animer la nature de son éclat et de sa chaleur, faudra-t-il donc insulter à sa lumière, parce que ses feux élèvent quelquefois de la terre des vapeurs qui enfantent les orages (1)?

Que dirons-nous des croisades? Messieurs, ne nous hâtons pas de blâmer ici nos pères, et de condamner des entreprises aussi extraordinaires qui ont eu tant d'influence sur les destinées de l'Europe. Peut-être, si nous voulions y réfléchir sérieusement, trouverions-nous que nos pères furent guidés plus sûrement par le sentiment religieux que nous ne le sommes par notre froide raison, et que les guerres saintes prouvent autant leur prévoyance que leur courage. Je veux que le désir de délivrer le saint sépulcre et les lieux consacrés par la piété du monde chrétien ait eu beaucoup de part à ces expéditions lointaines, que ce fut là le motif populaire, comme c'est encore le côté poétique de ces entreprises qui paroissent incroyables; toutefois, à travers cet enthou-

(1) Paradoxes intéressans, pag. 375 et 406.

siasme qui entraîna l'Occident, est-il donc impossible de démêler les vues d'une politique aussi légitime que profonde? Il ne s'agit pas de dissimuler le libertinage et la licence d'un grand nombre de croisés, ni la manière imprudente dont les guerres saintes furent conduites dans bien des points, ni la folie de certains attroupemens tumultueux qui partoient d'Europe sans discipline et sans règle; eh! Messieurs, dans les guerres les plus justes, les plus sagement conduites, quelle énumération n'auroit-on pas à faire des excès qui les déshonorent! l'homme porte avec lui partout les égaremens de son esprit et de son cœur. Il s'agit de considérer dans leur ensemble et dans leurs effets ces croisades entreprises suivant les règles des guerres ordinaires à la fin du onzième siècle, sous Philippe I[er]., dans le douzième par Louis le Jeune, et dans le treizième par saint Louis. Si je les considère dans leurs motifs, je trouve bien que la profanation des lieux saints, l'oppression des chrétiens de la Palestine, les insultes cruelles faites aux pélerins des nations chrétiennes, furent le moyen puissant dont on se servit pour exal-

..

ter les courages; mais peut-on dissimuler que le but des puissances liguées étoit de sauver leurs contrées de l'invasion dont elles étoient menacées? Qu'elle étoit redoutable cette puissance mahométane qui avoit fait tant de progrès, et qui sembloit ne conquérir que pour détruire partout la civilisation et le christianisme! L'Europe devoit-elle donc attendre tranquillement la honte et les fléaux de la servitude? chaque nation chrétienne devoit-elle se laisser opprimer au lieu de faire avec toutes les autres une sainte ligue contre leur commun ennemi? On admire Annibal passant les monts pour porter la guerre en Italie, et vaincre Rome dans Rome même, et l'on voudroit que les peuples européens se fussent endormis dans un lâche repos, plutôt que de porter la guerre jusqu'au centre de l'empire de leurs ennemis! Il est même bien avéré que le zèle des Latins fut vivement excité par les envoyés de l'empereur Alexis, qui, au concile de Plaisance comme à celui de Clermont, sollicitèrent leurs secours. Je ne sais si l'on voudra mettre au rang des fanatiques le prince des philosophes modernes, l'immortel Bâcon,

mais je sais bien qu'on trouve dans ses œuvres un dialogue de *la Guerre sacrée*, dont les principes tendent à justifier les guerres faites aux mahométans. Ce n'étoit pas un enthousiaste absurde que le judicieux Fleury; or, dans son discours sur les croisades, dont il ne dissimule pas certains inconvéniens, il ne doute pas que les chefs ne fussent animés par des vues politiques; et, dans ses *Mœurs des chrétiens* (1), il dit ces paroles bien remarquables : « Ces entreprises étoient devenues nécessaires; il n'y avoit pas de prince » chrétien assez puissant en particulier pour » arrêter les progrès des mahométans, enne» mis déclarés de tous ceux qui ne vouloient » pas embrasser leur religion; ils pilloient impunément l'Italie depuis deux cents ans, » ils étoient maîtres de la Sicile et de presque toute l'Espagne; par les forces des » croisés, ils ont été chassés de toute cette » partie de l'Europe et notablement affoi» blis en Egypte et en Syrie. » Ce n'étoit pas un ignorant qu'un écrivain de nos jours dont on trouve une dissertation sur les croisades,

(1) Paragraphe 10.

dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres (1), je veux parler du savant M. de Guignes; voici ses propres paroles: « Quand nous blâmons ces entreprises, c'est que nous n'avons pas assez réfléchi sur l'état des affaires; les Musulmans, » après s'être emparés de la Syrie, s'étoient » rendus maîtres de l'Afrique, ensuite de » l'Espagne et de toutes les îles de la Méditerranée, d'où ils insultoient continuellement les côtes d'Italie; par l'Espagne et » par la Corse, ils entroient dans nos provinces méridionales qu'ils ravageoient; ils » pilloient tous nos vaisseaux. Constantinople étoit pour eux une barrière puissante, » et, s'ils avoient pu la franchir, comme ils » tentoient de le faire, toute l'Europe étoit » menacée et couroit risque de tomber sous » leur puissance; en les attaquant dans le » centre de leur empire, on pouvoit espérer » de les affoiblir considérablement, ce qui » arriva en effet et leur porta un coup dont » ils ne purent se relever. »

Ainsi ces guerres furent comme une di-

(1) Tome LXVIII, in-12, ou XXXVII, in-4°.

gue opposée au débordement des barbares; elles sauvèrent la civilisation et le christianisme; ajoutons qu'elles délivrèrent les peuples de l'Europe de leurs propres fureurs, et firent cesser l'oppression en affoiblissant la puissance des grands et fortifiant l'autorité royale. Voilà ce qu'a reconnu le président Hénault, quand il a dit en parlant des croisades (1) : « Elles ne servirent » pas peu à nos rois à se défaire de ces » tyrans importuns qui allèrent porter au » loin leur inquiétude, et laissèrent l'État » en repos. »

Enfin il est indubitable qu'elles ranimèrent le goût du commerce, des sciences, des lettres et des arts, et préparèrent cette révolution qui devoit amener les siècles de Léon X et de Louis XIV. Ici encore je puis invoquer le témoignage d'écrivains non suspects. Dans l'Histoire universelle (2), traduite de l'anglais, il est dit : « Les croisades ont mis le » plus grand obstacle à la puissance des Ma- » hométans; elles ont fait connoître aux » princes de l'Europe le prix d'une marine,

(1) Tome III, Rem. part. pag. 976.

(2) Tome XXI, pag. 2, in-4°.

» et elles ont frayé le chemin aux grandes » découvertes. »

Ne soyons donc pas étonnés qu'un écrivain français qui voit les choses de plus haut que le commun des écrivains ait dit (1) : « Les » yeux malades de la haine n'ont pu saisir » l'ordonnance générale d'un si vaste ta- » bleau, et ne se sont fixés que sur quelques » détails ; car la petitesse d'esprit, je veux » dire l'esprit des petites choses, est le ca- » ractère de la philosophie moderne... Mal- » heur aux temps et aux peuples chez qui » les motifs qui inspirèrent les croisades ont » pu être attaqués impunément par des dé- » clamations de rhéteurs ou défigurés par » des subtilités de sophistes ! » C'est assez, Messieurs, pour que la jeunesse soit avertie de parler avec réserve des croisades, et de ne pas en prendre occasion de traiter la religion avec une très-répréhensible légèreté.

Je viens au massacre des Indiens par les Espagnols. On a été jusqu'à écrire de nos jours qu'on avoit *immolé à Jésus douze millions des naturels du pays*. Messieurs,

(1) Législation primitive, tome III.

quand on lit ou quand on entend de si atroces calomnies, on demeure immobile d'étonnement. Je veux que des chrétiens ou des prêtres espagnols eussent été égarés par un zèle violent et meurtrier, où seroit la justice de reprocher à l'Eglise chrétienne des excès de quelques-uns de ses membres qu'elle abhorre? et ne sait-on pas que c'est à la cruelle avarice, à l'insatiable rapacité des premiers conquérans, qu'est dû le malheur des Indiens, et que la religion n'est intervenue dans ces conquêtes que pour en tempérer les rigueurs? Ici ce n'est pas un homme suspect, c'est un presbytérien, dans son Histoire de l'Amérique (1), qui vengera l'Eglise romaine. Après avoir observé que ce n'est pas à la politique du cabinet d'Espagne qu'on doit la dépopulation de l'Amérique, il ajoute en propres paroles : « C'est avec
» plus d'injustice encore que beaucoup
» d'écrivains ont attribué à l'esprit d'into-
» lérance de la religion romaine la destruc-
» tion des Américains, et ont accusé les ec-
» clésiastiques espagnols d'avoir excité leurs

(1) Tome IV, pag. 142.

» compatriotes à massacrer ces peuples in-
» nocens comme des idolâtres et des enne-
» mis de Dieu... Ils furent des ministres de
» paix pour les Indiens, et s'efforcèrent tou-
» jours d'arracher la verge de fer des mains
» de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante
» médiation que les Américains durent tous
» les réglemens qui tendoient à adoucir la
» rigueur de leur sort. » On sait même qu'un membre du clergé, Barthélemi de Las Casas, s'est immortalisé par son zèle ardent, infatigable à plaider la cause des Indiens.

Maintenant que dirons-nous de la Saint-Barthélemi? nous dirons que c'est là une horrible journée qui sera la honte éternelle de nos annales, et sans doute il n'est pas de vrai Français qui ne désirât de pouvoir déchirer les pages sanglantes qui en retracent le souvenir. Mais, si cette journée est affreuse, c'est aussi une affreuse calomnie que de l'imputer à la religion, comme si la religion l'avoit commandée, comme si elle l'avoit approuvée, comme si cette épouvantable tragédie étoit dans les maximes et l'esprit du christianisme; il est même avéré qu'il n'y eut ni prêtre ni évêque dans le conseil où cet

horrible massacre fut résolu. Il est fort aisé à des déclamateurs d'avancer que le faux zèle avoit armé Charles IX du fer homicide; mais, pour rendre hommage à la vérité, disons plutôt que ce fut une politique farouche et le ressentiment profond des troubles qui avoient agité son règne, et qu'il faut voir dans ce massacre d'odieuses représailles. En effet le despotisme fanatique de la reine de Navarre, infatuée des nouvelles opinions, avoit indigné les Etats du Béarn. Leurs remontrances et leurs clameurs furent inutiles: le désespoir arma les Béarnais; leur patrie désolée devint le théâtre de la discorde. Sous les murs de Navarreins, on combattit avec fureur. A Orthez se fit un carnage horrible, surtout des religieux et des prêtres; on voyoit des ruisseaux de sang couler dans les maisons, les places et les rues. Le fleuve du Gave parut tout ensanglanté, et ses eaux portèrent jusqu'aux mers voisines les nouvelles de cet épouvantable désastre. Le massacre d'Orthez fut suivi de celui de la fleur de la noblesse. Comme si le 24 août eût été dans ce siècle une époque sinistre consacrée à des exécutions barbares, ce jour-là même un grand

nombre de gentilshommes fut poignardé à Pau, contre la foi des traités et par la noire perfidie des calvinistes. L'histoire dépose que Charles IX jura de s'en venger. On lit à ce sujet dans l'histoire de Navarre ces paroles remarquables : « Ces nouvelles, dit l'auteur » en rapportant le massacre de Pau, fâchè- » rent extrêmement le roi Charles, qui dès- » lors résolut en son esprit de faire une se- » conde Saint-Barthélemi en expiation de la » première. » Aussi, lorsqu'il sembloit reculer devant le crime qu'il méditoit, la reine mère, pour raffermir son ame effrayée, ne lui disoit pas : Souvenez-vous de ce que vous devez à la religion, mais elle lui disoit (1) : « Pourquoi ne pas avoir la force de vous » défaire de gens qui ont si peu ménagé » votre autorité et votre personne ? »

On rappelle que le pape Grégoire XIII fit faire à Rome des réjouissances sur cet évènement, mais on a soin de ne pas dire que Charles IX, pour pallier son crime et pour donner le change aux cours de l'Europe, leur avoit député des courriers pour y ré-

(1) Bossuet, Abrégé de l'histoire de France, tome XII, in-4°.

pandre que la découverte inopinée d'une conspiration contre sa personne et son autorité l'avoit forcé à des mesures violentes, et qu'il avoit échappé au péril imminent dont il étoit menacé. Je veux pour un moment que quelque prêtre insensé eût applaudi à ce massacre, où seroit la bonne foi de faire retomber sur la religion cet excès de son indigne ministre? Faudroit-il donc déclamer éternellement contre l'ancienne magistrature de France parce que quelques magistrats auroient vendu la justice, ou bien contre les lettres et l'imprimerie, parce que, dans le dernier siècle, un écrivain en auroit abusé pendant quatre-vingts ans pour prêcher le libertinage et l'impiété?

Si l'on n'étoit pas égaré par la haine, on observeroit que dans ce massacre *un grand nombre* même de catholiques périrent victimes de vengeances personnelles; qu'à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, plusieurs des proscrits durent la conservation de leurs jours à des ecclésiastiques. On sait que, suivant une tradition respectable, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, s'opposa au massacre, et que sa courageuse clémence toucha tel-

lement les calvinistes, qu'ils firent abjuration entre ses mains. Où est l'écrivain ecclésiastique qui n'en ait parlé avec horreur? L'historien de Henri IV, Peréfixe, l'appelle « une action exécrable, qui n'avoit jamais » eu, et qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais » de semblable. » Bossuet ne rappelle qu'avec des sentimens d'exécration cette effroyable journée. Je sais bien qu'on a dit qu'un abbé de Cavairac avoit fait l'apologie de la Saint-Barthélemi : le fait a été avancé d'abord par d'Alembert et Voltaire, comme on le voit par leur correspondance; il a été répété et il l'est encore de nos jours. Vous sentez bien, Messieurs, que la cause de cet écrivain n'a rien de commun avec celle de la religion; et qu'importeroit, après tout, au christianisme qu'un frénétique se fût fait l'apologiste d'une frénésie? N'y auroit-il donc plus de bonne philosophie, parce que le philosophe Sénèque a fait l'apologie d'un monstre meurtrier de sa mère? Mais ici les sophistes n'ont pas le triste mérite d'avoir fait cette dégoûtante découverte; leur imputation est une calomnie. Dès la première page, l'auteur dit : « On peut répandre des

» clartés sur les motifs et les effets de cet » évènement tragique, sans être l'approba» teur tacite des uns ou le contemplateur » insensible des autres; et, quand on enlè» veroit à la journée de la Saint-Barthélemi » les trois quarts des horribles excès qui » l'ont accompagnée, elle seroit encore as» sez affreuse pour être détestée de ceux en » qui tout sentiment d'humanité n'est pas » entièrement éteint. C'est dans cette con» fiance que j'oserai avancer,

» 1°. Que la religion n'y a eu aucune » part;

» 2°. Que ce fut une affaire de prescrip» tion;

» 3°. Qu'elle n'a jamais dû regarder que » Paris;

» 4°. Qu'il y a péri beaucoup moins de » monde qu'on ne l'a écrit. »

Que ces assertions soient fondées ou non, il y a bien loin de là à l'apologie du massacre; confondre ces choses est un trait de mauvaise foi auquel on refuseroit de croire, si l'on n'en avoit la preuve sous les yeux.

Il me reste, Messieurs, à vous entretenir

de la *révocation de l'Édit de Nantes*, et déjà vous êtes impatiens de savoir comment j'envisagerai un évènement plus rapproché de nous, dont le souvenir est venu répandre si souvent tant d'aigreur dans nos discussions politiques. Impartial, comme je l'ai été jusqu'ici, je dirai les choses comme je les vois, et j'en parlerai sans détour comme sans passion. Fallût-il condamner cette mesure comme le fruit d'une fausse politique ou d'un faux zèle, je ne verrois pas en quoi ce seroit un grand sujet de triomphe pour les ennemis du trône et de l'autel. Louis XIV est assez grand pour se faire pardonner une faute, et la religion est trop sainte dans les préceptes qu'elle donne, trop pure dans les sentimens qu'elle inspire, pour être souillée par les excès personnels de quelques-uns de ses sectateurs. Essayons de saisir le vrai à travers les exagérations et les sophismes.

Et d'abord prenons garde d'accuser trop légèrement le grand roi d'un farouche despotisme, et n'allons pas lui faire un crime d'avoir régné dans des circonstances et sous l'influence d'opinions alors dominantes qui étoient bien loin d'être les nôtres.

Les longues et sanglantes guerres de religion étoient encore vivement présentes à tous les esprits, et le souvenir des maux passés invitoit à prendre des mesures pour en prévenir le retour. « Je ne m'attacherai » pas, dit à ce sujet l'auguste élève de Fé» nélon, le duc de Bourgogne (1), je ne » m'attacherai pas à considérer les maux » que l'hérésie a faits en Allemagne, dans » les royaumes d'Angleterre, d'Écosse et » d'Irlande, dans les Provinces-Unies et ail» leurs; c'est du royaume seul dont il est » question; je ne rappellerai pas même dans » le détail cette chaîne de désordres consi» gnés dans tant de monumens authenti» ques, ces assemblées secrètes, ces sermens » d'association, ces ligues avec l'étranger, » ces refus de payer les tailles, ces pillages » de deniers publics, ces menaces séditieu» ses, ces conjurations ouvertes, ces guerres » opiniâtres, ces sacs de villes, ces incen» dies, ces massacres réfléchis, ces attentats » contre les rois, ces sacriléges multipliés

(1) Mémoire sur la révocation de l'Édit de Nantes, par M. le duc de Bourgogne. — *Voyez* la Vie du duc de Bourgogne, tome II.

» et jusque là inouis; il me suffit de dire que » depuis François 1er. jusqu'à nos jours, » c'est-à-dire, sous sept règnes différens, » tous ces maux et d'autres encore ont dé- » solé le royaume avec plus ou moins de » fureur. Voilà le fait historique, que l'on » peut charger de divers incidens, mais que » l'on ne peut contester substanciellement, » ni révoquer en doute; et c'est ce point » capital qu'il faut envisager dans l'examen » politique de cette affaire. »

Plein de ces pensées, le gouvernement s'occupoit depuis long-temps à miner insensiblement un parti redoutable qui avoit porté l'audace jusqu'à vouloir former un état républicain au milieu même de la France. « Les arrêts et les édits se succé- » doient rapidement, » dit l'illustre historien de la vie de Bossuet; on pensoit alors que les édits précédens de tolérance et de pacification n'étoient pas des traités d'alliance, mais des ordonnances faites par les rois pour l'utilité publique, et sujets à révocation lorsque le bien de l'État le demande. Tel étoit le sentiment du docteur Arnaud, et, ce qui est plus remarquable, de Grotius

lui-même : « Le gouvernement français (1)
» paroissoit suivre le même système poli-
» tique que les gouvernemens protestans
» avoient mis depuis long-temps à exécu-
» tion contre leurs sujets catholiques, et
» même, en comparant leur code pénal
» avec celui de la France, il seroit facile
» de prouver qu'il sera plus indulgent et
» plus tolérant. »

Il étoit fidèle depuis quinze ans à cette marche progressive, et rien n'annonçoit l'abolition entière de l'Édit de Nantes, lorsque des complots alarmans, qui éclatèrent en 1683, la firent mettre en délibération. Les protestans du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, du Languedoc, des Cévennes, du Vivarais et du Dauphiné (2), formèrent un projet général d'union pour relever les temples qui avoient été démolis, et reconquérir les priviléges dont ils avoient été dépouillés. L'étendard de la révolte fut arboré dans quelques-unes de ces provinces, et des troupes furent mises sur pied pour les contenir. Cette affaire devint l'objet plus habi-

(1) Histoire de Bossuet, tome IV, pag. 57.

(2) Histoire de Louis XIV, par Rebeulet.

tuel des pensées du roi et de ses conseils. Enfin l'édit fut révoqué (1).

« L'opinion générale paroissoit alors tellement consacrer la sagesse de cette mesure, que Louis XIV reçut les félicitations » de tous les ordres du royaume. Tous les » parlemens s'empressèrent d'enregistrer un » édit qu'ils avoient prévenu eux-mêmes » par une multitude d'arrêts particuliers, » dont l'édit de révocation ne sembloit être » que la sanction générale. Les inscriptions » qu'on lisoit encore, il y a vingt-cinq ans, » au pied de la statue de Louis XIV, à la » place Vendôme et à l'Hôtel-de-Ville de » Paris, paroissent n'avoir été, par leur conformité avec ce qui nous reste des mémoires contemporains, que l'expression » sincère de l'opinion publique (2). » Et c'est avec raison qu'un auteur, qui n'est pas suspect, disoit, en 1789, que *Louis XIV n'avoit fait que céder au vœu général de la nation* (3).

(1) Le 22 octobre 1685.

(2) Histoire de Bossuet, tome IV, pag. 63.

(3) Saint-Lambert, dans ses *Vœux adressés aux Etats-généraux.*

On avoit cru trop aisément que les uns seroient contenus par la crainte, et que les autres seroient gagnés par la persuasion; la résistance armée des protestans fit voir qu'on s'étoit trompé; elle amena des mesures de rigueur qui n'entroient que trop dans le caractère violent de Louvois, et l'on ne peut que gémir sur les excès déplorables commis des deux côtés.

« Enfin la paix de Riswick vint rendre le » calme à la France (1), et permit au gou- » vernement de s'occuper du sort des pro- » testans. Le marquis de Louvois, le plus » ardent promoteur des mesures de rigueur, » n'existoit plus, et Louis XIV étoit tou- » jours disposé à accueillir tous les moyens » de douceur et de raison qui étoient con- » formes à sa modération et à son équité » naturelles. Les cris de tant de victimes in- » nocentes ou coupables avoient retenti jus- » qu'à son ame sensible et généreuse. Sa » religion même s'étoit indignée de l'abus » criminel qu'on avoit osé faire de son nom » et de son autorité contre ses intentions

(1) Histoire de Bossuet, tome IV, pag. 97.

» bien connues et souvent exprimées. Le
» cardinal de Noailles, qui étoit également
» opposé par caractère et par principes à
» tout ce qui pouvoit ressembler à la con-
» trainte et à la violence; Bossuet, qui n'a-
» voit jamais voulu employer que les armes
» de la science et les moyens d'instruction,
» firent prévaloir peu à peu les conseils de la
» douceur et de la modération. Ils furent heu-
» reusement secondés par les insinuations
» encore plus persuasives de Mme. de Main-
» tenon, que la pitié naturelle à son sexe
» et une raison douce et calme rendoient
» toujours accessible à des maximes avouées
» par la religion comme par l'humanité. »

En exilant les ministres, Louis XIV avoit défendu aux sectateurs de leur communion de quitter la France; mais l'émigration des pasteurs entraîna celle d'une partie de leur troupeau. « Basnage, écrivain protestant,
» porte à trois ou quatre cent mille le nom-
» bre des protestans réfugiés. Cette seule
» énonciation de *trois ou quatre cent mille*
» dans une pareille matière est faite pour
» inspirer de la méfiance à un critique ju-
» dicieux.

» La Martinière, également protestant, » réduit ce nombre à trois cent mille.

» Larrey, aussi protestant, le réduit à » deux cent mille.

» Et l'historien protestant de la révoca- » tion de l'Édit de Nantes, Benoît, s'arrête » aussi à deux cent mille.

» On sent qu'il est permis de conserver » au moins des doutes sur des calculs aussi » vagues, lorsqu'on voit des écrivains de » la même communion, placés à l'époque » même des évènemens, différer de quatre » cent mille à deux cent mille, sans donner » à leur évaluation des bases qui puissent » en garantir la certitude (1). »

Ecoutons le duc de Bourgogne, qui avoit fait d'exactes recherches sur cette matière : » On a exagéré infiniment (2) le nombre » des huguenots qui sortirent du royaume » à cette occasion, et cela devoit être ainsi. » Comme les intéressés sont les seuls qui » parlent et qui crient, ils affirment tout ce » qu'il leur plaît. Un ministre qui voyoit » son troupeau dispersé publioit qu'il avoit

(1) Histoire de Bossuet, tome IV, pag. 76.

(2) Vie du duc de Bourgogne, tome II.

» passé chez l'étranger; un chef de manu-
» facture qui avoit perdu deux ouvriers fai-
» soit son calcul comme si tous les fabricans
» du royaume avoient fait la même perte
» que lui. Dix ouvriers sortis d'une ville où
» ils avoient leurs connoissances et leurs
» amis faisoient croire, par le bruit de leur
» fuite, que la ville alloit manquer de bras
» pour tous ses ateliers. Ce qu'il y a de sur-
» prenant, c'est que plusieurs maîtres des
» requêtes, dans les instructions qu'ils m'a-
» dressèrent sur leurs généralités, adoptè-
» rent ces bruits populaires, et annoncè-
» rent par là combien ils étoient instruits
» de ce qui devoit les occuper; aussi leur
» rapport se trouva-t-il contredit par d'au-
» tres, et démontré faux par la vérification
» faite en plusieurs endroits. Quand le nom-
» bre des huguenots qui sortirent de France
» à cette époque monteroit, selon le calcul
» le plus exagéré, à soixante-sept mille sept
» cent trente-deux personnes, il ne devoit
» pas se trouver parmi ce nombre, qui com-
» prenoit tous les âges et tous les sexes, as-
» sez d'hommes utiles pour laisser un grand
» vide dans les campagnes et dans les ate-
» liers,

» liers, et pour influer sur le royaume en-
» tier. Il est certain d'ailleurs que ce vide ne
» dut jamais être plus sensible qu'au mo-
» ment où il se fit; on ne s'en aperçut point
» alors, et l'on s'en plaint aujourd'hui! Il
» en faut donc chercher une autre cause;
» elle existe en effet, et, si l'on veut la sa-
» voir, c'est la guerre. Quant à la retraite
» des huguenots, elle coûta moins d'hom-
» mes utiles à l'Etat, que ne lui en enle-
» voit une seule année de guerre civile. »

S'il falloit écouter certains déclamateurs, on croiroit que les richesses et les prospérités avoient fui la France avec les protestans réfugiés; et cependant, je le demande, le commerce et l'industrie ont-ils cessé de prendre des accroissemens? Dans le cours du dix-huitième siècle, n'a-t-on pas vu se multiplier de toutes parts les étoffes précieuses, les meubles superbes, des tableaux de grands maîtres, des maisons richement décorées?

A l'époque de la révocation, notre commerce à peine sorti des mains de Colbert, son créateur, étoit encore dans l'enfance. Que pouvions-nous apprendre à nos ri-

vaux, de qui nous avions tout appris? L'Angleterre, la Hollande, l'Italie, nous avoient devancés dans la carrière; les manufactures de Louviers et de Sédan ont eu leurs modèles chez nos voisins. Le nom seul d'un très-grand nombre de nos fabrications rappelle Londres, Florence, Naples, Turin, et décèle ainsi une origine étrangère.

La Prusse est presque le seul Etat où les réfugiés aient fait des établissemens considérables; Brême, Hambourg, Lubeck et plusieurs autres villes n'étoient-elles pas riches et puissantes avant toutes les émigrations? On voit ici avec quelle légèreté Voltaire et ses copistes ont avancé que jusque là le nord de l'Allemagne n'étoit qu'un pays agreste.

Sans doute le clergé put bien avec le reste de la France applaudir à une mesure qu'on regardoit comme dictée par une sage politique; mais on peut dire que, s'il est entré pour quelque chose dans les sanglans et réciproques excès qui en ont souillé l'exécution, ce ne fut que pour en être la victime ou pour les adoucir.

C'est assez pour réduire à sa juste valeur

ce vague reproche de fanatisme que l'on fait à la religion. Sachons, Messieurs, sachons nous défier à l'avenir de tous ces écrivains qui ont étudié l'histoire en sophistes et non en philosophes, qui, égarés par la haine du christianisme, se montrent épris des vertus païennes, exagèrent les vices de nos ancêtres, se taisent sur leurs grandes qualités, relèvent avec une amertume pédantesque les traits d'ignorance et de barbarie qui peuvent souiller leur histoire, et cachent ou affoiblissent ce que leur caractère avoit de noble et de magnanime. Ah! si les Godefroi, si les Joinville, si quelqu'un de ces héros antiques, pleins de foi, fidèles à leur Dieu comme à leur patrie, revivoit parmi nous pour être témoin de notre froide indifférence, et de cette corruption d'esprit qui fait compter pour rien cette religion à laquelle se lie tout ce qu'il y a eu de beau et de grand parmi les peuples modernes, n'auroit-il pas le droit de nous dire : « Français, » qu'avez-vous fait de la religion de vos pères, et sans elle que deviendrez-vous? » pensez-vous qu'on puisse impunément insulter le ciel et défier son courroux? Vous

..

» reprochez à vos ancêtres leur ignorance,
» mais votre superbe savoir vaut-il mieux
» que leur simplicité? Toutes vos connois-
» sances n'ont pu vous sauver du mon-
» strueux athéisme; vous nous vantez vos
» sciences et vos arts : en cela, vous êtes
» comme des enfans qui s'arrêtent à ce qui
» embellit l'édifice sans trop savoir si les
» fondemens sont ruineux ou solides; nous
» avions des ridicules, et vous avez des sys-
» tèmes qui ravalent l'homme jusqu'à la
» brute; nous avions des vices, mais des
» philosophes ne nous apprenoient pas à
» les nommer des vertus; nos théâtres gros-
» siers, où les choses saintes étoient jouées
» par piété, excitent vos mépris et vos ri-
» sées, et vous, c'est par impiété que vous
» avez joué la religion, et il a fallu que le
» blasphème vînt se mêler à l'obscénité pour
» égayer vos loisirs; vous nous reprochez
» l'enthousiasme des guerres saintes, et sans
» elles les pays que vous habitez auroient
» eu le sort de tant de belles contrées de la
» Grèce et de l'Asie. Ingrats, vous jouissez
» en paix d'un superbe héritage conservé
» par la vaillance de vos aïeux, et vous in-

» sultez à leur mémoire! Je dois avoir la jus-
» tice de dire que vous avez hérité de leur
» valeur, mais la religion seule assure la
» prospérité des États comme des familles.
» Ah! tremblez que votre insouciance pour
» elle ne vous attire le châtiment de la voir
» disparoître du milieu de vous; tremblez
» que le christianisme, fuyant vos contrées,
» ne vous laisse dans la nuit de la barba-
» rie, comme tant d'autres contrées où il
» n'est plus aujourd'hui qu'imparfaitement
» connu, et que vous ne deveniez plus bar-
» bares que vos pères, sans rien avoir de
» l'héroïsme de leurs sentimens et de leurs
» vertus. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE IIIe. VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 17, ligne 6, épicuréisme, *lisez*, épicurisme.
Page 23, ligne 18, ressente, *lisez*, sente.
Page 31, ligne 7, ne cessa, *lisez*, ne cesse.
Page 45, ligne 13, le long période, *lisez*, la longue période
Page 77, ligne 20, façonné, *lisez*, façonnés.
Page 136, ligne 24, rien moins, *lisez*, rien de moins.
Page 169, ligne 12, couper court, *lisez*, couper cours.
Page 172, ligne 1, à tout autre qu'à, *lisez*, à aucun autre que.
Page 188, ligne 14, eussent part au complot et gardassent, *lisez*, eussent pris part au complot et gardé.
Page 193, ligne 26, l'intelligence, *lisez*, intelligence.
Page 197, ligne 23, et leur a fait, *lisez*, et les a fait.
Page 210, ligne 16, l'ouvrier ait eu, *lisez*, l'ouvrier eût eu.
Page 243, ligne 21, épicuréisme, *lisez*, épicurisme.
Page 300, ligne 21, à nous élever, *lisez*, à s'élever.
Page 330, ligne 8, de condition, *lisez*, de conditions.
Page 362, ligne 9, aussi extraordinaires, *lisez*, si extraordinaires.

